



6/ QUI SONT LES
BASQUES ?

LES MAGAZINES
DE L'ANNÉE
2014
MEILLEURE
MARQUE
MAGAZINE

N°425. JUILLET 2014

PORTUGAL

LISBONNE, ALGARVE,
PORTO, CÔTE VICENTINE...
PLONGÉE DANS UN
PAYS QUI VIT AVEC LA MER



Etats-Unis
VOYAGE DANS
UN TEXAS INATTENDU

Les derniers
gardiens du
**LAC
TITICACA**



Brésil
RIO DE JANEIRO
VUE DU CIEL

Pour les rythmes de la semaine et ceux du week-end.

Nouvelle Classe V. La vie, en grand.



Passez à une autre dimension : confort de conduite absolu, 6, 7 voire 8 places sans renoncer au coffre, en salon ou face à la route... La Nouvelle Classe V est le partenaire idéal pour accompagner tous les moments d'une vie active intense.

Pour en savoir plus, contactez votre Distributeur Mercedes-Benz et rendez-vous sur www.nouvelle-classe-v.fr.



Mercedes-Benz

**VOS ENFANTS ONT CHANGÉ
VOTRE VIE, PAS VOS GOÛTS.**



Nouvelle Golf Sportsvan.

Parents, mais pas seulement.

Vous êtes des parents, oui, mais vous êtes aussi bien plus. Cédez au plaisir de conduire une voiture au design sportif, équipée des dernières technologies comme le détecteur de fatigue, le régulateur de vitesse adaptatif ACC* ou le détecteur d'angle mort Blind Spot Detection*. La Nouvelle Golf Sportsvan réussit à allier des lignes fluides et dynamiques à une modularité et à un confort sans faille. Avec son coffre de 500 à 1 520 litres, sa banquette arrière coulissante et son grand toit ouvrant panoramique*, la Nouvelle Golf Sportsvan n'a que des bons côtés pour les parents... mais pas seulement.



Volkswagen recommande Castrol EDGE Professional

Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538

*En option selon modèle et finition. **Modèle présenté:** Nouvelle Golf Sportsvan Carat 2.0 TDI 150 BVM6 avec options Pack 'Drive Assist II', toit ouvrant panoramique, rampes de pavillon anodisées, jantes 18" 'Marseille' et peinture métallisée. **Das Auto. : La Voiture.**

Cycle mixte (l/100 km) : 4,4. Rejets de CO₂ (g/km) : 115.

Professionnels, découvrez la version Business de ce véhicule sur www.volkswagen.fr/entreprises

Climat : ce qui va vous réveiller



Derek Hudson

Le temps approche, cher lecteur, où ce magazine pourra publier des photos de fraisiers ou de salades sur fond d'icebergs (fondants). Le réchauffement de la planète est en effet d'une telle ampleur qu'il permet le développement de l'agriculture au nord du cercle polaire (lire notre article p. 22). Et ce n'est pas la seule conséquence. Montée des eaux, océans acides, vagues de chaleur, inondations, tornades... Les rapports scientifiques s'accumulent, plus précis, plus clairs, plus directs et plus alarmants. Le changement (climatique), c'est maintenant.

Mais dans les faits ? Les citoyens français ont la gentillesse de déclarer dans les sondages que la transition énergétique et la préservation de l'environnement sont des thèmes importants. Ils consentent à quelques gestes écocitoyens, mais lâchent vite prise au prétexte que finalement tout cela pèse peu au regard de la consommation gloutonne des Chinois et des Indiens. L'Europe, après tout, ne représente que 11 % des émissions mondiales des gaz à effet de serre. Ainsi, dès que la contrainte économique revient en tête des préoccupations, la priorité écolo-

gique recule. Quand on demandait aux Français en 2006 quels étaient les trois problèmes les plus importants pour eux, 65 % citaient la pollution ; ils n'étaient plus que 35 % en 2012. Le chômage avait fait son retour en tête.

Que manque-t-il pour que nous modifions nos comportements ? Des rapports scientifiques, des «Grenelle» et des conférences mondiales sur le climat (la prochaine a lieu à Paris en décembre 2015), nous en avons assez. D'un drame, d'un «11 Septembre de l'écologie», nous ne voulons pas. Peut-être faudrait-il, pour incruster le changement dans nos esprits et nos actes, une grande création cinématographique ou littéraire ? A son époque, Aldous Huxley, avec «Le Meilleur des mondes», avait averti des dérives de la société de consommation ; George Orwell («1984»), de la vie sous Big Brother ; Fritz Lang («Metropolis»), de la montée du nazisme ; Andrew Niccol («Bienvenue à Gattaca»), de la quête de la perfection génétique. On voit aujourd'hui des films («Godzilla», «Black Storm», «Snowpiercer») qui ont pour thème les conséquences de la destruction de la planète. Des romans, nombreux, décrivent les effets du réchauffement. Un terme est d'ailleurs utilisé pour ce genre : «cli-fi», pour «climat et fiction», un raccourci fabriqué sur le modèle de celui utilisé pour la science-fiction, «sci-fi». Une génération d'auteurs arrive sur le devant de la scène. Pour eux, les périls de demain sont les tsunamis, les tornades, la montée des eaux, le drame des réfugiés climatiques. Ecoutez-les, lisez-les, regardons-les. Ce sont eux qui forgeront les consciences de demain. ■



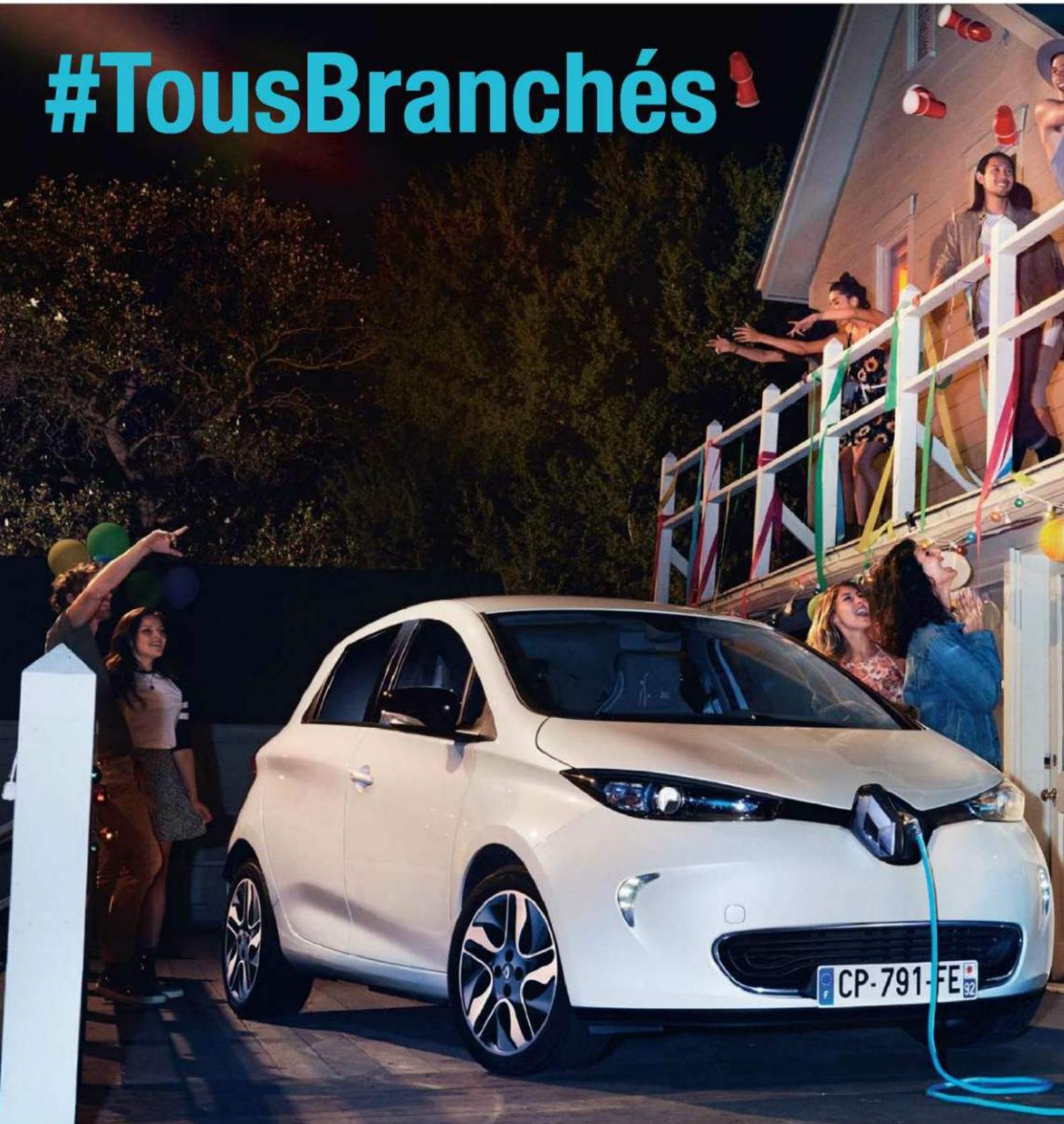
Pascal Maître / Cosmos

REPORTAGE DANS UN MONDE (É)MOUVANT

Partis à la rencontre des Indiens uros, qui vivent depuis des siècles sur le lac Titicaca, le photographe **Pascal Maître** (à d.) et le journaliste **Pierre Delannoy** (à g.) ont découvert un territoire mouvant. «A Capi Cruz, raconte Delannoy, une des îles flottantes les plus éloignées du rivage, il fallait sauter du bateau pour apponter. Je me suis enlisé jusqu'à la ceinture ! Pour rejoindre l'école, nous devions courir sur des planches pour ne pas passer à travers.» Les habitants, qui vivent souvent dans des conditions très précaires, ne semblaient pas tentés par les mirages de la société de consommation. Sur certaines îles, toutefois, les maisons sont en contreplaqué, avec une couverture de joncs, histoire de faire illusion aux yeux des touristes.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

#TousBranchés



RENAULT ZOE
100 % ÉLECTRIQUE, 100 % CONNECTÉE



CHANGEONS DE VIE
CHANGEONS L'AUTOMOBILE



SOMMAIRE

GEO ET VOUS	10
Votre avis, nos nouveautés.	
PHOTOREPORTER	16
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	
LE MONDE QUI CHANGE	22
Des potagers fleurissent dans le Grand Nord.	
LES HÉROS D'AUJOURD'HUI	24
A Salzbourg, un businessman au service des bêtes.	
LE GOÛT DE GEO	26
Le loukoum, divin délice de Byzance.	
L'ŒIL DE GEO	28
A lire, à voir.	
ÉVASION	30
Le Portugal, côté mer Tout au bout de l'Europe, il y a un littoral bien trempé, une incroyable enfilade de falaises démesurées et de baies profondes, de dunes et de lagunes, de ports et de châteaux. Un pays qui vit tourné vers le large.	
ESCALE	70
Jean-Didier Urbain Comment j'ai raté la Lune.	
MODES DE VIE	72
Le Texas inattendu L'argent du pétrole a, entre autres, fait naître ici des musées signés des plus grands architectes et de fabuleuses collections privées. Reportage dans un Etat pas si brut.	
ENVIRONNEMENT	86
Il faut sauver le roi de la savane Dans l'Antiquité, on trouvait des lions en Europe et, jusqu'au XX ^e siècle, en Asie. Aujourd'hui, ce grand fauve est menacé d'extinction dans son dernier bastion : l'Afrique.	
REGARD	88
Vues plongeantes sur Rio Les Cariocas utilisent chaque espace de leur ville pour faire du sport. Avec un drone, deux photographes ont pris de la hauteur pour saluer ces accros à l'exercice.	
GRAND REPORTAGE	100
Les derniers gardiens du Titicaca Les Indiens uros sont les ultimes représentants d'un peuple ancestral des Andes. Leur destin est lié à celui du plus haut lac navigable du monde.	
LE MONDE EN CARTES	118
Migrants en Europe : qui va où ?	
GRANDE SÉRIE 2014 :	
LES FRANÇAIS ET LEURS RÉGIONS	122
Les Basques Des rives de l'Adour à la Navarre, voici le pays où «la montagne et la mer jouent à la pelote avec les nuages».	
LE MONDE DE... Stéphane Martin	142

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

Couv. nationale : Von Arnold/Hemis. En h. : Valerio Vincenzo/Hanslucas. En b. de g. à d. : Wyatt McSpadden, Pascal Maitre / Cosmos, Gabriele Galimberti et Edoardo Delle/Istituto. **Couv. régionale :** Valerio Vincenzo / Hanslucas. En b. de g. à d. : Wyatt McSpadden, Von Arnold/Hemis, Gabriele Galimberti et Edoardo Delle/Istituto. **Encarts Publicité :** EDF PULSE, National 12 p. (Kiosques + Abonnés) jeté en aléatoire dans le magazine. **Encarts Diffusion :** Abo Welcome Pack ADD et ADI sur sélection Abonnés + Tout en Un VAD masseur vibratoire sur sélection Inbox + Tout en Un Abonnement + Tout en un Reliures GEO sur Totalité Abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 12.

À LA TÉLÉ

SUR INTERNET

Sur INTERNET

En juillet, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 12.

Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



30

Falaises abruptes et sable fin : une géographie magnifique lie les Portugais à l'Océan.





72

Le Cube, à Dallas, est l'un des nouveaux phares culturels du Texas.



100

Sur le lac Titicaca, les Uros vivent sur des îles de paille.



88

Vue du ciel, Rio se dévoile : les terrains de sport sont partout !



122

Rare et puissant, le piment d'Espelette est l'une des fiertés des Basques.

COURRIER

GEO, PASSEPORT POUR LES EXAMENS

Etant donné que nous célébrons le centenaire de la guerre de 1914-1918, je me demandais si vous aviez édité un numéro spécial. Il y a deux ans, j'avais beaucoup apprécié votre hors-série sur la guerre d'Algérie. Moi-même, j'avais fait un séjour dans ce pays, de 1959 à 1961, en tant qu'officier appelé. J'ai donc aidé mon petit-fils, qui passait le bac, à réviser cette période. Je me suis servi de nombreux articles de presse d'époque que j'avais conservés, mais aussi (et surtout) de votre magazine. Le sujet étant tombé, mon petit-fils a obtenu 19 sur 20 ! **Yvon Raude**

D'autres GEO Histoire peuvent aider les élèves : parmi les derniers, deux consacrés à la Première Guerre mondiale, un à l'Indochine française et, encore en kiosque, celui sur le Débarquement de 1944.

LA DOLCE VITA DRÔMOISE

Je suis passionnée par vos reportages depuis longtemps au point de m'être abonnée à GEO. Or, en tant que Drômoise et Provençale, j'ai été déçue du peu d'intérêt porté à ma région dans votre article de mai 2014. La Drôme provençale est un territoire d'une centaine de communes

(132 000 habitants) qui possède un parcours historique commun avec le reste de la Provence. Elle est riche d'une agriculture gorgée de soleil, avec des produits aussi fameux que la truffe du Tricastin, l'huile d'olive de Nyons, les côtes-du-rhône... Nous avons, de plus, une gastronomie de tians, de picodons ou encore de pistou. Nous comptons énormément de locuteurs provençaux. J'ai moi-même appris cette langue au collège puis au lycée. Bref, je ne veux pas vous assommer d'un régionalisme pataud, mais je voulais vous préciser qu'il existe bel et bien une Provence dans les terres ! **Dominique de Taxis du Poët**

MERVEILLES BRÉSILIENNES OUBLIÉES

En écho à votre grand dossier sur le Brésil (n° 423, mai 2014), je vous invite à découvrir une splendide réserve naturelle dans le nord-est du pays : Maracaipe et Pontal de Maracaipe. La grande ville la plus proche, située à 75 km, est Recife. Maracaipe est une plage peu connue alors qu'elle offre un décor d'exception. Ses piscines naturelles d'eau turquoise et verte, remplies d'hippocampes et de tortues, sont somptueuses vues d'avion. C'est aussi un spot de surf renommé. Ce site de carte postale tranche avec l'arrière-pays où ont poussé les favelas. **Louna Dor-Lacerda**

ERRATUM

Une erreur a échappé à notre vigilance dans le numéro 422 (avril 2014), page 18. La mer de Glace y est présentée comme le plus grand glacier d'Europe. Ce qu'elle n'est pas. Elle se place par exemple après celui d'Aletsch, en Suisse (qui est le plus grand des Alpes). Quant au plus grand glacier d'Europe, il est en Islande, et s'appelle Vatnajökul. Toutes nos excuses à nos lecteurs.

RETOUR DE VOYAGE

À LA RENCONTRE DES FAMILLES HMONGS DU VIêt NAM



En février 2014, j'ai pu partir quatre mois dans l'est de l'Asie avec mon amoureux. A peine foulé le sol du Viêt Nam, l'envie de voir les rizières en cascade m'a démangée. Direction Sa Pa, dans le nord. Arrivés là-bas, nous avons marché dans le brouillard, et Zee a surgi. Cette femme hmong nous a proposé de nous faire visiter son village, à quelques heures de marche. Départ le lendemain matin : le soleil revenu nous a permis de découvrir des paysages magnifiques. La fête du Têt (nouvel an) battant son plein, nous avons été invités chez des voisins à un repas arrosé d'« happy water »

(alcool de riz). Après quoi, Zee nous a ouvert sa demeure. Elle nous a dit être fière de sa nouvelle terre acquise contre trois cochons. Sur cet immense terrain de jeu, ses trois enfants faisaient des feux, escaladaient les buffles... Après le dîner, les hommes ont fumé la pipe. Le lendemain, nous avons décidé de donner à Zee le double de la somme prévue au départ. Elle a souri et nous a offert ses créations artisanales. Il faut savoir qu'à Sa Pa, il est interdit de loger chez l'habitant. Comme de nombreuses femmes des minorités ethniques, Zee brave cette loi quand elle ne travaille pas aux champs. ■



Kelly Escudero

Faites plaisir à toute la famille
d'un seul geste



NOUVEAU RÉFRIGÉRATEUR SAMSUNG FOOD SHOWCASE™ RH9000

Avec son système astucieux de double porte, le réfrigérateur Samsung Food Showcase™ RH9000 facilite la vie de toute la famille. Chacun, petit ou grand, peut enfin accéder facilement à ses ingrédients préférés.

Food Showcase™ = Vos aliments à portée de main.

© 2014 - Samsung Electronics France. Ovalie, CS 2003, 1 rue Fructidor, 93484 Saint-Ouen Cedex. RCS Bobigny 334 367 497. SAS au capital de 27 000 000 €. Shell



www.samsung.com/fr

CROISIÈRE

UN VOYAGE AU LARGE POUR REMONTER LE TEMPS



Une étape au temple de Poséidon (cap Sounion, Grèce).

La croisière est le voyage idéal pour découvrir les splendeurs de la Méditerranée antique. C'est à un périple au cœur de notre histoire que GEO vous convie pour des moments d'exception à bord du prestigieux navire «Costa neoRomantica». Du 30 octobre au 12 novembre 2014, voguez en compagnie de l'écrivain et grand reporter Christiane Rancé vers les terres qui ont vu naître notre civilisation occidentale.

L'embarquement se fait au port de Marseille, où le navire largue les amarres avant de commencer son périple, direction l'Italie, puis la Grèce, la Turquie et enfin Malte. Au travers

pensée et nos formes artistiques.

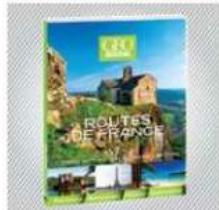
Gênes, chef-lieu de la Ligurie, ancienne République maritime. La Calabre et son musée national qui abrite un trésor, les bronzes de Riace. Le Péloponnèse et les rives de la mer Egée, patrie d'Homère. Mais aussi Ephèse, Kalamata, Izmir, Athènes... Autant d'escapes de rêve pour de passionnantes excursions, au long de cette très confortable croisière de douze jours et onze nuits. Renseignements au 0 811 020 033 (0,09 € TTC/mn, depuis un poste fixe en métropole). ■

Croisière du 30 octobre au 12 novembre 2014, au départ de Marseille, à bord du «Costa neoRomantica», à partir de 1190 € TTC par personne.

des architectures urbaines, des temples et des fortifications de ces siècles d'or de l'Antiquité, Christiane Rancé vous fera découvrir quelle était la conception du monde des politiques, artistes et philosophes qui ont façonné notre vision de la cité, notre

vision de la cité.

ÉVASION



GEO Book «Routes de France», éd. GEO, 240 pp., 22,50 €, disponible en librairie et rayon livre.

A la découverte des routes de France

Pour le retour des beaux jours, la collection GEO Book s'enrichit d'un titre consacré aux routes de France. Au menu, un vaste choix de parcours thématiques, histoire, arts, gastronomie ou sports... Avec bien sûr de belles photos et toutes les informations pratiques.

GUIDE

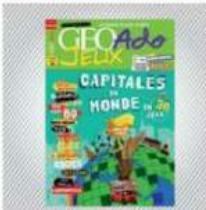


Maisons et tables d'hôtes de charme, éd. GEO/Dakotabox, 99,90 €. dakotabox.fr

Maisons et tables d'hôtes

Dakotabox et GEO ont sélectionné 120 maisons et tables d'hôtes en France, en Espagne et au Maroc. Profitez d'un cadre paisible et goûtez les mets de la région : chaque box inclut une nuit avec petit déjeuner, ainsi qu'un dîner de charme (pour deux personnes).

MAGAZINE



Hors-série «Jeux», 5 €. Actuellement disponible chez votre marchand de journaux.

Un numéro spécial «Jeux» de GEO Ado sur les capitales du monde

Le hors-série d'été de GEO Ado embarque les jeunes lecteurs dans un voyage ludique à travers le monde. Mots fléchés, quiz, jeu des drapeaux ou des sept erreurs, c'est l'occasion de se familiariser avec des lieux, des personnages célèbres, des dates. Les connaissances des ados sont aussi mises à l'épreuve avec un «maxi quiz» des fausses capitales (Eh non ! New York n'est pas celle des Etats-Unis !). Avec en prime des témoignages de jeunes baroudeurs, qui donnent à ce numéro estival un goût de voyage.

À LA TÉLÉ

«GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 19 h 55

5 juillet Le Hockey en Himalaya, une passion au féminin (43'). Inédit.

Au Ladakh, les militaires postés aux frontières jouent au hockey sur glace depuis des décennies. Et dans ce «pays des hauts cols», peu accessible à la modernité, les jeunes filles s'y sont mises aussi.



Stefan Richter / Medienkontor

12 juillet Les Chiens sauveteurs du lac de Garde (43'). Redif.

Sur les rives du lac de Garde, une école forme terre-neuve, labradors et golden retrievers pour les sauvetages en mer.

19 juillet Birmanie, le moine, le village et la lumière (43'). Redif.

300 villageois ont décidé de construire leur propre centrale hydroélectrique.

26 juillet Guano, sale besogne au paradis des oiseaux (43'). Redif.

Au Pérou, on ramasse les excréments d'oiseaux, qui servent d'engrais, à la main. Un travail pénible réservé aux plus robustes.

arte

À LA RADIO

Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- Le Portugal côté mer.
- Les gardiens du lac Titicaca.
- Les migrations au sein de l'Europe.
- Les Basques.

Le dimanche à 6 h 40, 9 h 25, 14 h 10, 16 h 40, 19 h 55, 22 h 20, 23 h 55.

france info



1954

60 ANS D'INSPIRATION INTACTE AU SERVICE DE LA TECHNIQUE

L'Heritage Black Bay est la descendante directe du succès technique remporté par Tudor au Groenland, au poignet des matelots de la Royal Navy. 60 ans plus tard, la Black Bay est prête, à son tour, à plonger dans la légende.

TUDOR HERITAGE BLACK BAY

Mouvement mécanique à remontage automatique, étanche à 200 m, boîtier en acier 41 mm.
Visitez tudorwatch.com et découvrez-en plus.

* Soignez votre style.



TUDOR
WATCH YOUR STYLE*



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA



Heineken®
open your world*



Née à Amsterdam en 1873, Heineken est aujourd'hui exportée à travers le monde et vendue dans plus de 170 pays.
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.

SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.





BAYAN-ÖLGII, MONGOLIE

QUAND LA CHASSE EST UN JEU D'ENFANT

Chasser des lièvres, des renards, voire des loups à l'aide d'un aigle est, en Mongolie, un art traditionnellement réservé aux hommes. «Pourtant j'avais du mal à croire que les femmes ne s'essayent jamais à cette discipline ancestrale», confie le photographe Asher Svidensky. Il a donc décidé de partir sur les traces de la nouvelle génération de chasseurs, espérant y trouver des chasserases. Ses désirs ont été exaucés lorsqu'il a rencontré une famille kazakhe dans l'ouest du pays. «J'étais stupéfié par la facilité avec laquelle la fillette de la maison maniait l'oiseau sans la moindre crainte», raconte-t-il. «Prendre ce cliché fut un jeu d'enfant... à condition, bien sûr, de faire abstraction du vent sibérien, des -20°C, de la barrière de la langue et des hautes montagnes à gravir», précise-t-il avec humour.



Asher SVIDENSKY

Cet Israélien de 24 ans, ancien photographe militaire, a économisé pendant deux ans pour réaliser le reportage de ses rêves en Mongolie en 2013.

VERMILION CLIFFS, ÉTATS-UNIS

VOYAGE DANS UN VERTIGE D'OCRE

Sous la chaleur écrasante du mois d'août, Nicholas Roemmel, venu dans l'Utah pour des vacances avec sa femme, était loin de se douter qu'il allait trouver un étang en plein désert. En voyant les formations rocheuses ocre et vermillon se refléter parfaitement de cette petite étendue d'eau, son cœur n'a fait qu'un bond devant la beauté du paysage. D'autant que son excursion avait failli tourner court. «La veille, un violent orage avait détruit le chemin de graviers conduisant à Vermilion Cliffs», se rappelle-t-il. Et difficile de repousser le périple au lendemain car l'accès à ce site protégé nécessite l'achat d'un permis à la journée. Pour prévenir les dégradations de ces formations de grès, vieilles de plusieurs milliers d'années, seules vingt personnes ont l'autorisation, chaque jour, de venir admirer les vagues pétrifiées.



Nicholas ROEMMELT

Lorsqu'il ne travaille pas dans sa clinique dentaire, ce photographe amateur autrichien parcourt le Tyrol et les parcs nationaux américains.







BAGAN, BIRMANIE

DANS LA LUMIÈRE DU PETIT MOINE

Des couchers de soleil à couper le souffle et quelque 2 000 sanctuaires, pagodes et stupas concentrés sur à peine cinquante kilomètres carrés... En regardant les photos d'autres voyageurs, le Brésilien Marcelo Castro est tombé sous le charme de la ville de Bagan, en Birmanie, avant même d'en avoir foulé le sol. Sur place, c'est dans l'un des plus petits temples qu'il a pris ce cliché plein de poésie. Il s'est retrouvé nez à nez avec ce jeune moine bouddhiste vêtu de rouge, qui buvait un Coca, et tenait un livre à la main. L'enfant a accepté d'être photographié. «Là-bas, j'étais dans un conte de fées, raconte Marcelo. Jamais je n'avais éprouvé un sentiment pareil. D'abord incapable d'analyser cette étrange sensation, j'ai réfléchi, et finalement compris : c'étaient les Birmans, leur joie de vivre et leur chaleur, qui faisaient toute la différence.»



Marcelo CASTRO

Après avoir grandi au Brésil, il s'est installé au Moyen-Orient il y a quatre ans et s'est initié à la photographie en voyageant à travers le monde.





Cette habitante du Groenland vend les navets de son potager. Réchauffement climatique oblige, on peut ici maintenant cultiver plus facilement fruits et légumes et consommer local. La production de pommes de terre a doublé en quatre ans.

Des potagers fleurissent dans le Grand Nord

Qui aurait cru qu'il serait possible de cultiver des fraises en Arctique ? Dans cette région polaire, où le changement climatique est deux fois plus rapide que partout ailleurs sur Terre, elles ont pourtant fait leur apparition sur les marchés. Le nombre de variétés de fruits et légumes cultivables a beaucoup augmenté au cours de la dernière décennie. Dans le Grand Nord, il est désormais possible de faire pousser blé, thym ou canola, une plante proche du colza, et la saison des cultures devrait s'allonger de vingt à soixante-dix jours dans les années à venir. Au Groenland par exemple, la production de pommes de terre a doublé entre 2008 et 2012. « Il ne s'agit pas d'un développement de l'agriculture à grande échelle, mais plutôt de cultures vivrières », précise Karen Tanino, enseignante à l'université de Saskatchewan, au Canada, et spécialisée en bioressources. Il est peu probable que ces régions soient un jour autosuffisantes – l'Alaska importe encore entre 85 % et 90 % de ses denrées alimentaires –,



mais on remarque que de plus en plus de familles possèdent des petites parcelles cultivées. Les marchés locaux et les serres sous lesquelles poussent salades, carottes ou radis, destinés aux écoles ou aux hôpitaux, se multiplient pour le bonheur des habitants. Car traditionnellement, autour du cercle polaire, faire ses courses est hors de prix. Les produits frais sont deux à dix fois plus chers qu'ailleurs et encore plus élevés pour les communautés isolées, en raison du coût du transport, par avion ou bateau. Dans le nord du Canada, un chou peut coûter jusqu'à vingt euros. Et un poulet, plus de quarante euros.

Consequences : une alimentation pauvre en fruits et légumes, des cas de diabète et d'obésité très nombreux. Et, en Amérique du Nord, un quart des jeunes enfants inuits qui souffrent de carences alimentaires. L'intérêt pour un régime plus varié se fait jour peu à peu, mais les disparités entre les pays sont considérables. « Dans le nord du Canada, on compte environ 200 fermes, alors qu'en dénombre plusieurs milliers en Norvège », estime Milan Shipka, spécialiste des questions d'élevage à l'université de Fairbanks, en Alaska. Mais la collaboration entre les pays arctiques (Canada, Etats-Unis, Danemark, Russie, Norvège, Suède, Finlande et Islande) se renforce avec des programmes de recherche et d'échanges de savoir-faire agricole. De quoi inciter les populations à sortir binettes et arrosoirs. ■

Déborah Berthier

Le SUV connecté.
Préparez vos playlists.



NOUVEAU FORD **ECOSPORT**
➤ **AppLink avec commandes vocales***

Le SUV urbain qui vous permet de commander vos applications de smartphone à la voix.



Go Further

Réservez-vite un essai en appelant au  0 811 022 702
(Coût d'un appel local depuis un poste fixe, hors coût opérateur).

*Selon téléphones compatibles, voir Ford.fr Consommations mixtes: 4,6/6,31/100km. Rejets de CO₂: 120/149 g/km.
Ford France, 34, rue de la Croix de Fer, 78122 St-Germain-en-Laye Cedex. SIREN 425 127 362 RCS Versailles.

LES HÉROS D'AUJOURD'HUI

MICHAEL AUFHAUSER

Du jour au lendemain, cet ex-homme d'affaires a tout plaqué pour consacrer son temps et sa fortune à la cause animale. Veaux, chèvres, lamas, chimpanzés, renards... plus de 5 000 animaux maltraités mènent désormais la belle vie dans les refuges qu'il a créés et qui se multiplient en Europe.



A Salzbourg, un businessman au service des bêtes

Ses proches ont d'abord pensé qu'il perdait la raison. Vice-président d'une grande agence de voyage américaine durant vingt ans, l'Allemand Michael Aufhauser, résidant en Autriche, a renoncé à sa carrière pour consacrer sa vie et sa fortune à la cause animale. «Lorsque ma mère l'a appris, elle m'a menacé de ne pas venir à mon enterrement si je continuais à jeter mon argent par les fenêtres», se souvient-il, amusé. La métamorphose fut certes radicale pour cet homme qui avait coutume de séjourner dans des hôtels de luxe, possédait une vingtaine d'étaillons et, comble de l'ironie, dont le plat préféré était le foie gras ! Mais, en 2001, alors qu'il montait à cheval, il eut une révélation. «J'en ai soudain eu assez de mener une vie égoïste. J'avais été témoin de la misère des hommes et des bêtes partout dans le monde, et je ne faisais pourtant profiter personne de mes priviléges.» Il descendit de sa monture et décida de créer en lieu et place de son écurie personnelle, près de Salzbourg, un refuge pour animaux abandonnés ou maltraités. Il fonda dans la foulée une association de défense de la

faune, Gut Aiderbichl, qui compte aujourd'hui vingt-cinq sanctuaires, en Autriche, en Allemagne et en Suisse, et accueille chaque année 250 000 visiteurs. Un million d'internautes suivent chaque semaine les aventures des nouveaux arrivants, via le site de l'association. Chiens errants, chèvres égarées, vaches rescapées des abattoirs, mais aussi chimpanzés, chameaux, renards ou lamas... plus de 5 000 bêtes ont été recueillies en treize ans. La particularité de ces refuges réside dans la qualité de vie qu'ils offrent à leurs pensionnaires : un personnel dévoué, de grands espaces verts dans lesquels ils circulent librement, et cela pour le restant de leurs jours, car le but de l'organisation n'est pas de faire adopter ses protégés mais de leur offrir un havre.

«Ce paradis ne doit pourtant pas faire oublier la maltraitance récurrente des animaux», souligne Michael Aufhauser, qui y voit un symbole des maux de la société, où les plus forts s'en prennent impunément aux faibles. Il possède lui-même vingt chiens et neuf chats. Son combat ? Mobiliser le public sur l'abandon de millions d'animaux domestiques chaque année, sur le scandale des expérimentations en laboratoire et sur le gaspillage de 20 % de la viande produite dans le monde alors que les conditions d'élevage et d'abattage du bétail sont controversées. Il entend désormais prôner le végétarianisme et étendre l'action de Gut Aiderbichl à la France, où seuls 2 % des habitants ont banni les steaks, contre 10 % en Autriche, son pays d'adoption. ■

Déborah Berthier





Häagen-Dazs™

DES INGRÉDIENTS
DE CHARME

BRADLEY COOPER

NOS CRÈMES GLACÉES SONT FABRIQUÉES EN FRANCE;
NOTRE LAIT ET NOTRE CRÈME SONT SOIGNEUSEMENT
SÉLECTIONNÉS AUPRÈS DE PRODUCTEURS FRANÇAIS.

C'EST SÛREMENT CE QUI FAIT LEUR CHARME.



BVCert. 6014382



POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. WWW.MANGERBOUGER.FR



Le divin délice de Byzance

Lorsque le chimiste russe Konstantin Kirchhoff convertit l'amidon en sucre en 1811, il ne se doutait pas que sa découverte ferait la fortune d'un confiseur stambouliote. Haci Bekir était installé depuis la fin du XVIII^e siècle dans une échoppe du quartier de Bahçekapı, dans la capitale de l'Empire ottoman. Rompu aux techniques de fabrication de berlingots, il voulut créer une confiserie qui serait molle, facile à mâcher et à avaler... et eut l'idée de remplacer la farine de blé par l'amidon dans ses recettes artisanales quand il eut vent de la découverte de Kirchhoff. Succès immédiat ! Le loukoum était né, un mot qui traduit précisément les intentions du confiseur : le mot turc «*rahat lokum*» vient de l'arabe «*rahāt ul-hulqūm*», qui signifie «le repos de la gorge».

Mélange d'eau, de sucre et d'amidon de maïs, la pâte fondante et délicate est souvent parfumée à la rose, parfois agrémentée d'amandes, de pistaches ou de noisettes. L'Empire ottoman était déjà friand de douceurs à base de miel et de plantes (comme la gomme arabique). Mais aucun n'avait encore atteint cette consistance idéale. A la cour du sultan,

on raffola de ces nouveaux loukoums, que l'on s'échangeait comme des billets tendres et qui valurent à Haci Bekir d'être nommé grand maître confiseur du palais. Les friandises commencèrent à circuler dans les foires et expositions universelles, où elles récoltèrent des médailles. Les boutiques d'Haci Bekir fleurirent et les loukoums se répandirent en Europe sous le nom de «Turkish delights», délices turcs toujours connus sous ce nom en anglais. Dans tout le bassin méditerranéen, des Balkans à l'Egypte et au Maghreb, on fabrique désormais les fameux bonbons, que l'on consomme en général avec un café turc. Outre ceux confectionnés à Chypre, dans le village de Geroskipou, et labellisés depuis 2007 par une indication géographique protégée, aucun loukoum n'atteint la délicatesse de ceux, artisanaux, fabriqués en Turquie. Cuisant dans des bassines de cuivre, sans additif et avec des ingrédients de premier choix, ils n'ont rien à voir avec ces cubes insipides fabriqués dans les usines. Les lecteurs du «Monde de Narnia» se souviennent peut-être de l'effet addictif du loukoum à la rose que la sorcière offre à l'un des personnages. En 2005, année de la sortie au cinéma de l'adaptation du roman, les épiceries turques des Etats-Unis ont vu leurs ventes de loukoums décuplées. Et encore, il ne s'agissait pas des friandises authentiques, sinon il est à parier que les délices turcs seraient aujourd'hui les bonbons préférés des Américains. ■

Carole Saturno

OÙ TROUVER DE BONS VRAIS LOUKOUMS ?

On peut certes jouer aux apprentis confiseurs en tentant de fabriquer ses propres friandises avec un dosage habile de Maïzena, eau, sucre et arôme... Mais si l'on veut être sûr de goûter d'exquis loukoums, deux solutions : **ALLER À ISTANBUL** déguster ceux des maisons artisanales toujours présentes : Haci Bekir bien sûr, où officie la cinquième génération de descendants du fameux confiseur, mais aussi Cemilzade et Üç Yıldız. **RESTER EN FRANCE**, et goûter ceux de Guluna Délices, fabriqués dans la tradition par des immigrés arméniens depuis cinquante ans à Livry-Gargan. On les trouve dans les bonnes épiceries orientales, à la Grande Mosquée ou la Grande Epicerie de Paris.

L'OR
ESPRESSO | PURES ORIGINES
KENYA

Maison du Café France SNC - RCS Paris 383 885 746



EMMENEZ VOS SENS EN VOYAGE

Capsules compatibles avec les machines à café Nespresso®*.

*Marque appartenant à un tiers n'ayant aucun lien avec D.E MASTER BLENDERS 1753.



Agnes Mellon / MUCEM

EXPOSITION

L'EUROPE FAIT SON CARNAVAL AU MUSÉE

Comme si vous étiez au cœur de la parade, la scénographie de l'exposition «Le Monde à l'envers» vous emporte. Un costume de Gilles du carnaval de Binche, un film sur la fête de saint Antoine à Majorque, un char de Cologne représentant Gérard Depardieu en Obélix à genoux devant Vladimir Poutine... Ce tourbillon éblouissant de trente-cinq œuvres chamarrées, à plumes et à paillettes, déployé au Mucem, à Marseille, marque la renaissance en Europe, depuis les années 1980, des carnavaux et mascarades, après l'éclipse des années 1960 liée à la désertification des campagnes et à la main de fer des dictatures espagnole ou soviétique. A l'origine, ces célébrations visaient à perpétuer l'harmonie terrestre, comme en témoignent, de la Hongrie au Portugal, plumeaux servant à balayer l'hiver et coiffes à fleurs appelant le printemps. «Les carnavaux régio-

naux affirment leur identité dans un monde globalisé», explique la commissaire de l'exposition Marie-Pascale Mallé. Et quoi de plus facile que de se définir contre un étranger, à l'instar des Balois qui caricaturent les paysans alsaciens en «Waggis», grotesques personnages à bouche carnassière. Dans le même temps, certains peuples se sont approprié les traditions d'autres latitudes. «Ils y cherchent un mode de vie plus naturel», explique Marie-Pascale Mallé. Dans cet univers à l'envers, les contrées polaires se parent d'atours tropicaux et les habitants d'Helsinki rêvent du mois de juin où ils défileront lors d'un «samba carnaval» aux faux airs de folie carioca. ■

Faustine Prévot

«Le Monde à l'envers», au Mucem, Marseille, jusqu'au 25 août. Contact : mucem.org

BEAU LIVRE

La banlieue parisienne, cette terra incognita

Un territoire ignoré aux confins de la ville et de la campagne. Pendant plusieurs mois, Guy-Pierre Chomette a suivi à pied le tracé du futur métro «Grand Paris Express», depuis Roissy. En regard des photographies lumineuses de Valerio Vincenzo (publiées dans GEO n° 393, en novembre 2011), le journaliste dépeint un paysage-mosaïque : village abandonné de Goussainville, jardins-ouvriers de

Saint-Denis, tours conceptuelles de Créteil... Chemin faisant, le piéton discerne les traces du passé, par exemple la transformation par les nazis de la cité de la Muette en camp de transit. Les fantômes s'effacent derrière les habitants d'aujourd'hui, tels les skateurs sur l'ossuaire de Champigny-sur-Marne. Un livre qui pulvérise l'image de grisaille des banlieues.



«Le Piéton du Grand Paris», de Guy-Pierre Chomette et Valerio Vincenzo, éd. Parigramme, 22 €.

ROMAN

Chaos congolais

 Un jeune Pygmée quitte son village de la province congolaise de l'Équateur pour Kinshasa, où se croisent enfants des rues, ex-chefs rebelles du Kivu, casques bleus de l'ONU... In Koli Jean Bofane signe son second roman sur la RDC d'aujourd'hui, usant de comparaisons poétiques pour en faire ressortir la cruelle réalité. «Congo Inc.», d'In Koli Jean Bofane, éd. Actes Sud, 22 €.

SCÈNE

Bombe carioca



Flavia Coelho, née à Rio et installée à Paris depuis 2006, greffe sur les

rythmes langoureux de sa bossa nova natale le phrasé scandé du raggamuffin. Chevelure de lionne, robe du soir et baskets aux pieds, la musicienne va mettre le feu aux scènes hexagonales, avec son second album «Mundo Meu».

«Mundo Meu», de Flavia Coelho, en tournée en France. Contact : flaviacoelhomusic.com

CINÉMA

Objectif Lune



Terre vue de l'espace ou premier pas sur le sol lunaire, les images sont belles

comme du cinéma de science-fiction. Pour ce documentaire tourné en 1969 sur la mission Apollo 11, Théo Kamecke a filmé Cap Canaveral, le centre de contrôle de Houston, des foyers du monde entier scotchés à la télévision... A la clé, 96 minutes de poésie sur un voyage au-delà de toute frontière.

«Moonwalk One», de Théo Kamecke, sortie le 23 juillet.

L'OR

SECRET D'ORIGINE
BRESIL



CAFÉ MOULU D'EXCEPTION

ÉVASION



Le Portugal, côté mer

Tout au bout de l'Europe, il y a un littoral au caractère bien trempé, une incroyable enfilade de falaises démesurées et de baies profondes, de dunes et de lagunes, de ports de pêche et de châteaux mauresques. GEO est parti à la découverte de ce pays qui vit tourné vers le large.

DOSSIER COORDONNÉ PAR NADÈGE MONSCHAU



A la Ponta da Piedade (pointe de la Compassion), près de Lagos, dans le Grand Sud, les vents ont sculpté dans la roche ocre des arches et des cavités aux noms poétiques : la grotte de l'Amour, le Sphinx, le Chameau...



Carrapateira

Près de Carrapateira, en Algarve, la côte semble une muraille infranchissable que les rouleaux déchaînés cinglent sans relâche. Ce spot adulé des surfeurs se trouve à quelques kilomètres du cap Saint-Vincent, l'extrême sud-ouest du continent, que les Portugais du Moyen Age considéraient comme le «bout du monde».





Sintra

Les remparts du Castelo dos Mouros, édifié au VIII^e siècle par les Maures, épousent les courbes d'un piton dressé à 440 m d'altitude dans la Serra de Sintra, au nord-ouest de Lisbonne. Lorsque la brume se lève sur le chemin de ronde, la vue embrasse la campagne jusqu'à l'Océan.





Arrábida

Bienvenue dans le jardin d'édén du Portugal. Sur le versant nord de la Serra de Arrábida, non loin de la capitale, se déploient des vergers et des oliveraies ; sur le pan sud, qui dégringole dans la mer, s'accroche un maquis parfumé. Cette cordillère est classée parc naturel.





Almancil

C'est un prodige en bleu et blanc : du porche jusqu'au chœur, tous les murs de la chapelle baroque de São Lourenço dos Matos, à Almancil, dans le sud-est du pays, sont tapissés d'azulejos. Ces faïences réalisées au XVIII^e siècle dépeignent la vie de saint Laurent. Un précieux retable en bois doré orne aussi ce bijou d'église.



Ferragudo

Avec ses maisons blanchies à la chaux, agglutinées sur une petite colline, ce village de pêcheurs a des airs de Cyclades. Posé sur l'estuaire du rio Arade, dans une région chérie des touristes – l'Algarve –, Ferragudo résiste encore à la charge des promoteurs : les 2 000 habitants vivent toujours au rythme des marées.





Ria Formosa

Sur la côte du Sotavento, à l'est de Faro, la Ria Formosa déroule ses lagunes sur une soixantaine de kilomètres.

Le patchwork de bancs de sables, d'îlots et de marais est protégé de la mer par un cordon de dunes. Un dédale aquatique prisé des migrateurs, courlis cendrés, barge rousses ou pluviers argentés...



f

ace aux immenses rouleaux d'écume verte, des familles endimanchées côtoient des surfeurs de toutes nationalités. A Porto Covo, cité balnéaire de l'Alentejo, à 170 kilomètres au sud de Lisbonne, les habitants et les étrangers semblent attirés par l'Océan comme par un aimant. Le fracas des vagues couvre par instants la voix de Nuno Guimarães. A 35 ans, cet ancien trader a délaissé la capitale pour ouvrir un gîte dans la région. Et s'adonner tous les jours à sa passion : le surf. «Depuis un an et demi, nos côtes connaissent un regain d'affluence, explique-t-il. La venue de jeunes entrepreneurs, qui lancent des boutiques de sport, des auberges rurales ou des restaurants de plage, dynamise une région réputée moribonde.» Durant l'hiver, l'Atlantique peut se gonfler en montagnes de trente-cinq mètres de haut. La cohorte des vagues, générée par les cyclones des Caraïbes, traverse 6 000 kilomètres pour venir se fracasser sur les rivages du Portugal. Les images du champion du monde Garrett McNamara domptant en janvier 2013 les lames dantesques de Nazaré, un spot couru au nord de Lisbonne, ont fait le tour du Net. Depuis son exploit, ces rives attirent les fans de glisse. Mais cet océan ne se donne pas à tout le monde. «Notre mer est agitée, ce n'est pas une piscine ! s'amuse Nuno Guimarães. En plus, l'eau est à 16 °C au printemps, rarement au-dessus de 22 °C fin septembre...»

Qu'importe. C'est grâce à ce littoral farouche et aux prouesses des surfeurs que le Portugal n'est plus synonyme de crise, d'exil ou de faillite. En 2013, le pays a accueilli 14,4 millions de touristes, un record. Et un nouvel espoir se dessine au large : le gouvernement a demandé aux Nations unies l'élargissement de la zone économique exclusive portugaise, ce domaine maritime sur lequel un Etat exerce des droits souverains. Aujourd'hui, grâce aux Açores et à Madère, le pays possède déjà en mer dix-neuf fois son territoire terrestre (1,7 mil-

lion de kilomètres carrés). Si la réponse, attendue courant 2014, est favorable, le Portugal régnera sur un espace océanique deux fois plus vaste ! Alors il se prend à rêver d'incroyables ressources halieutiques, de gisements de gaz ou de pétrole offshore, et aussi d'énergies nouvelles, comme l'éolien marin.

L'Atlantique sourirait-il, une fois encore, à ce peuple et à sa terre ? La mer est inscrite jusque dans le nom du pays, «portus» signifiant «port» en latin. Le Portugal possède 830 kilomètres de côtes, où se concentre l'essentiel de la population : quatre Portugais sur dix sont établis en bord de mer et sept sur dix à moins de vingt kilomètres du littoral, dans des bourgs ou à Lisbonne et Porto. Situées chacune dans l'estuaire d'un grand fleuve, le Tage et le Douro, ces deux métropoles rassemblent la moitié des 10,5 millions d'habitants.

Le trésor de Tomar ? Ni or ni Graal, mais des cartes marines

«Nous avons l'océan dans le sang, aime dire Nuno, l'ex-trader. Il a construit notre nation.» Découverte par les Phéniciens, puis colonisée par les Romains, la côte portugaise pullulait, au Moyen Age, de petits ports. Les négociants flamands, anglais, normands et italiens y échangeaient du lin contre l'huile d'olive, de la laine contre le liège, des fourrures contre l'argent, l'étain et le cuivre portugais... Mais comment ce pays minuscule est-il devenu, à la Renaissance, une puissance régnant sur l'Atlantique, l'océan Indien et la mer de Chine ? «A l'époque médiévale, le royaume était faible, tout comme les îles Britanniques ou Venise. Mais ce sont les petites nations sans moyens qui se risquent davantage. Elles se

jettent à l'eau avec leur peu d'atouts et leurs grandes ambitions»



LA CROIX SUR LA BANNIÈRE

C'est un symbole national, que l'on retrouve encore partout, même sur les bouteilles de porto ou de bière. Cette croix dite «pattée» (les branches sont plus épaisses aux extrémités) est héritée des Templiers, qui se réfugièrent au Portugal au XIV^e siècle. Cet emblème blanc et rouge fut repris par le prince Henri le Navigateur, premier grand mécène des explorateurs portugais. Il était arboré sur les voiles des caravelles.

jettent à l'eau avec leur peu d'atouts et leurs grandes ambitions», analysait le grand géographe Orlando Ribeiro. La figure la plus fameuse de cette vocation maritime fut Dom Henrique, alias Henri le Navigateur. Né en 1394, le fils du roi Jean I^{er} ne monta jamais sur le trône, mais devint, jusqu'à sa mort en 1460, l'aristocrate le plus influent du royaume. Il était l'administrateur de l'ordre du Christ, l'ultime résurgence des Templiers, dont les survivants avaient trouvé refuge à Tomar, dans le couvent le plus occidental de la chrétienté. «Henri a hérité du trésor des chevaliers», sourit Ernesto Jana. Le biographe du grand prince portugais l'assure : «Ce trésor, ce n'était ni de l'or, ni le Graal, mais les cartes maritimes qui avaient permis aux soldats de la foi de silonner la Méditerranée et l'Atlantique. C'est ce savoir inestimable qui ouvrit, avec l'aide des savants juifs et musulmans, l'ère des découvertes.» Lesquelles se sont succédé à grande vitesse : João Gonçalves Zarco a atteint l'archipel de Madère en 1418, Gonçalo Velho Cabral a trouvé les Açores en 1427, Bartolomeu Dia le cap de Bonne-Espérance en 1488, et Vasco de Gama, les Indes en 1498. Sans oublier Pedro Alvares Cabral, arrivé au Brésil en 1500.

Tomar conserve, dans le couvent de l'ordre du Christ, une œuvre d'art extraordinaire : la nef gothique du XV^e siècle, avec son imposante «fenêtre de la chambre du chapitre». Une percée colossale qui donne sur l'ouest et qui raconte l'aventure des nouveaux mondes dans une esthétique emblématique du Portugal : l'art manuélin (apparu sous Manuel I^{er}, qui régna de 1495 à 1521), reconnaissable à la profusion des motifs sculptés dans la



830 km de rives abruptes

Dans ce pays étiré et d'une superficie modeste (91 985 km²), deux fois la région Rhône-Alpes), l'Océan n'est jamais à plus de 220 km. Une large majorité (70 %) de la population vit sur la bande littorale, qui concentre aussi les principaux sites touristiques.

pierre, les coquillages, noeuds et cordages de bateau, tresses d'algues et bouchons de liège... Pour Isabel Cruz Almeida, conservatrice du monastère des Hiéronymites de Lisbonne, le choix des ornements dans ce style d'édifices n'est jamais fortuit. «Ils célèbrent l'océan et les découvertes : les artichauts protégeaient du scorbut, les algues servaient d'engrais, les bouchons de liège empêchaient les rats de monter à bord des vaisseaux, dit-elle. On voit aussi des personnages qui, le béret relevé, regardent crânement le soleil : ce sont les découvreurs. Les simples marins avaient peur du grand vide. Les navigateurs, eux, n'avaient peur de rien.»

Sur les trottoirs, des dessins de vagues, d'ancres et de poissons

Sauf peut-être de l'octroi. Les touristes éblouis par les dentelles de pierre du monastère des Hiéronymites et de la tour de Belém, à Lisbonne, ignorent qu'en payant leur ticket d'entrée, ils perpétuent un geste des explorateurs portugais. Car le bastion qui protégeait le Tage fut aussi une douane. Après avoir franchi la barre de Rostelo, ces redoutables vagues secouant l'embouchure du Tage, les galions y laissaient un dixième des richesses qu'ils rapportaient dans leurs cales, faïences, soieries ou épices. Comme le gingembre, le poivre, les clous de girofle, et ces bâtons de cannelle avec lesquels le Portugais d'aujourd'hui touille encore son café. Ou les gousses de vanille, indispensables à la confection des «pasteis» de Belém : pour déguster ces flans si fondants, les Lisboètes sont prêts à faire longtemps la queue. Un rituel auquel s'adonnent aussi les voyageurs et les «nouveaux» habitants. Parmi ces ***

«Nous sommes transcontinentaux, c'est l'exil, autant que les découvertes, qui a forgé nos gènes»

●●● derniers, une majorité de ressortissants des anciennes colonies, Mozambique, Brésil, São Tomé-et-Principe... Ils représentent l'autre Portugal, ces terres éparses au loin, mais qui partagent toutes une même langue, parlée par 250 millions de personnes. En débarquant au Rossio, dans la vieille ville, ces lusophones sont heureux de retrouver, sous leurs pieds, des dessins familiers : sur cette place, épicentre des manifestations de colère ou de liesse, les motifs de vague en basalte noir sur fond de calcaire clair parent la chaussée. Les trottoirs lisboètes arborent aussi des figures stylisées de poissons, d'ancres ou de caravelles.

Sans les Maures et les Chinois, les azulejos n'existaient pas

Cet art de la «calçada» («pavage») s'est diffusé dans tous les comptoirs de l'empire portugais. Tout comme les azulejos, ces faïences peintes en blanc et azur, qui témoignent, elles aussi, d'un grandiose passé maritime. «Entre 1515 et 1560, les Portugais se sont ouverts un royaume s'étendant de Zanzibar jusqu'à Tanegashima, au Japon, souligne Sanjay Subrahmanyam, auteur d'une biographie de Vasco de Gama. Ils ont inventé la première mondialisation, mettant en rapport commercial, linguistique et culturel Chinois, Indiens, Japonais et Européens.» Sans le savoir-faire des céramistes maures – qui ont occupé le territoire jusqu'au XIII^e siècle –, mais aussi chinois, cette décoration murale, si typique du pays, n'aurait pu atteindre une telle perfection.

Rua Aurea et rua da Prata, «rue de l'or» et «rue de l'argent». Ces deux artères au classicisme raide, non loin du Rossio, rejoignent la place du Commerce, reconstruite sous la houlette du marquis de Pombal après le terrible séisme de 1755, qui ravagea la capitale, faisant

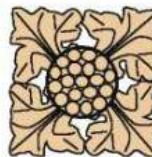
70 000 victimes. Par leur nom, ces deux voies rappellent l'influence du Brésil, et du commerce des minéraux précieux. Aujourd'hui, chaque Portugais, qu'il soit surfeur, géographe ou pêcheur, vous le dira : «Nous sommes partagés entre deux continents. Nous regardons sans cesse vers l'ouest.» Rui Paula, 46 ans, grande toque d'Europe et propriétaire du restaurant sur pilotis DOC, à Folgosa, dans la vallée du Douro, résume cette attraction : «Nous sommes une nation dont le corps est au Brésil et la tête entre Lisbonne et Porto. Mais le vrai cœur du Portugal, c'est l'Atlantique.» Fort de son succès, le chef vient d'ailleurs d'ouvrir une table à Recife, à 7 000 kilomètres de chez lui.

Mais l'Océan transporte aussi les peines. Des peines qu'aucun musée ni monument ne racontent, mais qui restent inscrites dans les mémoires familiales. Au fil d'une histoire coloniale vieille de cinq siècles, le Portugal a connu tempêtes et naufrages, flux et reflux de population. Les chiffres des diasporas successives impressionnent. Au cours de ces cent dernières années, beaucoup de Portugais désenchantés ont rejoint d'autres terres lusophones, comme l'Angola. Au début du XX^e siècle, 650 000 émigrèrent au Brésil. Sous la dictature de Salazar, ils furent encore des milliers à s'installer chaque année en France. Des hommes et des femmes qui ont, en partie, construit nos Trente Glorieuses. D'autres mirent le cap sur le Canada, au début des années 1970, pour fuir l'enrôlement dans les conflits coloniaux. Mais en 1975, quand, après l'indépendance, la guerre civile déchira l'Angola, sonna l'heure des premiers retours : «500 000 Portugais revinrent au pays, dont mes parents et moi», raconte Dulce Maria Cardoso, 50 ans, et dont le roman «Le Retour» vient d'être traduit en français. «Nous sommes transfrontaliers et trans-



BOULE MAGIQUE À BORD

Le mouvement des astres, l'équateur, le méridien... Grâce à ses cercles emboîtés autour de la Terre, la sphère armillaire (du latin «armilla», anneau), inventée sous l'Antiquité, aidait les marins à se repérer. Cet instrument figure aujourd'hui sur le drapeau portugais.



UN LÉGUME TALISMAN

Non, ceci n'est pas une rose mais un artichaut, gravé sur les grands monuments du pays, tel un blason protecteur. Cette plante riche en vitamines était embarquée sur les caravelles pour aider l'équipage à résister au scorbut.

continentaux, et c'est l'exil, autant que les découvertes, qui a forgé nos gènes», affirme l'écrivain. Depuis 2010, 100 000 jeunes, poussés par la crise, mettent les voiles chaque année. Alors que d'autres, expatriés de longue date, ne rêvent que d'une chose : rentrer. Comme ces Portugais de France qui fantasment sur une retraite heureuse dans leur village natal, tels les héros du film «La Cage dorée», de Ruben Alvez, qui a attiré 1 200 000 spectateurs dans les salles de l'Hexagone en 2013.

C'est peut-être ce déracinement qui a inspiré le prix Nobel José Saramago lorsque, dans «Le Radeau de pierre» (1986), il imagina que son pays se détachait du continent et dérivait dans l'Atlantique. La littérature portugaise baigne depuis longtemps dans cette histoire océane, indissociable du désenchantement et de la nostalgie chers aux romanciers et aux poètes. C'est la fameuse «saudade». Un sentiment que chacun ici porte en lui, et qui finit par saisir l'étranger lorsque la bruine teinte le Tage de gris et que s'éteignent les couleurs de la ville. Pour Dejanirah Couto, historienne du monde lusophone à l'Ecole pratique des hautes études, «les Portugais doivent à l'Océan leur fortune, mais aussi leurs plus grands malheurs, naufrages ou séismes. Du coup, dans l'âme portugaise, il y a pour l'Océan un respect mêlé de fatalisme.» De ce fatalisme et de cette saudade, le fado est la plus belle expression. Cette musique dit le vide de ce que l'on a perdu. Au Panthéon national, sur la tombe d'Amália Rodrigues, on entonne chaque 25 avril, jour anniversaire de la révolution des Œillets, sa «Canção do mar» (chanson de la mer). Le refrain résonne comme une invitation : «Viens découvrir si la mer a raison, viens ici voir danser mon cœur.» ■

Vincent Borel

Memory for Life

Samsung Carte SD

16GB • 32GB • 64GB

Stockez et sauvegardez tous vos moments précieux dans une carte mémoire fiable, puis détendez-vous.



www.samsung.com/memorycard

SAMSUNG

Memory for Life = Des cartes mémoire à vie. © 2014 - Samsung Electronics France. Ovalie, CS 2003, 1 rue Fructidor, 93484 Saint-Ouen Cedex. RCS Bobigny 334 367 497. SAS au capital de 27 000 000 €.

Lisbonne

LA FILLE DU TAGE SE REFAIT UNE BEAUTÉ

Vieux tramways, ruelles escarpées, façades décaties... Par son charme désuet, la capitale ensorcelle les visiteurs. Aujourd'hui, elle veut redonner vie à ses quartiers oubliés.

PAR SIMON BARTHÉLÉMY (TEXTE),
JAN WINDSZUS ET LUIS FILIPE CATARINO (PHOTOS)

Le funiculaire de Bica, inauguré en 1892 et classé monument historique en 2002, gravit encore courageusement l'une des rues montueuses de la cité aux sept collines.





Luis Filipe Cataíno / ASEE - Roa

Depuis le belvédère de Santa Luzia, le panorama sur les berges du Tage est éblouissant. Surtout au crépuscule, quand le fleuve revêt ces reflets mordorés qui lui ont valu le surnom de «mer de paille».

A partir de la rue Cais de Santarém, qui longe les quais, on grimpe dans l'un des quartiers les plus pittoresques : l'Alfama, fondé par les Maures au VIII^e siècle.



Jan Windzus



Luis Filipe Catalâo / 4SEE - Rea

Sa silhouette évoque une proue de navire. Edifiée de 1515 à 1521, la tour de Belém contrôlait les embarcations qui pénétraient dans le port.



Luis Filipe Catalâo / 4SEE - Rea

Avec leur jaune éclatant, ce sont les icônes de Lisbonne. Voilà déjà plus d'un siècle que les «electricos» sillonnent la capitale, comme ici, dans le Bairro Alto, le coin préféré des noceurs.



Luis Filipe Cataño / 4SEE - Rota

Un dédale de venelles pavées et d'escaliers étroits où règne une atmosphère de village : bienvenue dans l'Alfama, ainsi nommé par les Maures qui y trouvèrent des sources chaudes («al-hamma» en arabe).

Les processions catholiques rythment encore l'année. Ces fidèles assistent au cortège en l'honneur de «Nossa Senhora da Saúde», la Vierge Marie.



Jan Windzus



Jan Windszus

C'est ici qu'on débarquait l'or et les épices rapportés des colonies. La place du Commerce, rebâtie pendant les Lumières, est un chef-d'œuvre d'urbanisme classique.



Jan Windszus

Les locataires se mettent en quatre pour enjoliver leur chez-soi, que bien des propriétaires n'ont plus les moyens d'entretenir. Ici, le porche fleuri d'une maison du XVII^e siècle, sur le Largo de São Rafael.



Jan Wiedzus

L'été, un train permet de rejoindre la plage de Cova do Vapor, à une poignée de kilomètres du centre-ville, là où le Tage rencontre l'Atlantique. L'hiver, seuls des surfeurs se risquent dans les flots tumultueux.

Sur la Ribeira das Naus, le «quai des Navires», les badoads profitent des vents marins qui rafraîchissent la ville écrasée par le soleil. C'est ici, au pied des sept collines de Lisbonne, que jadis les caravelles étaient construites avant de partir à la conquête du monde. Mais jusqu'en 2012, l'endroit était bien moins accueillant. On ne pouvait pas longer ces rives coincées entre une voie rapide toujours embouteillée, des parkings tristes et des barrières masquant des bâtisses désertées. Depuis, on a restauré l'arsenal en pierre et ressuscité les rampes depuis lesquelles, aux XV^e et XVI^e siècles, s'élançaient les vaisseaux portugais vers l'estuaire et l'Atlantique. Des arbres et des pelouses agrémentent cette vaste étendue où l'on vient bronzer, musarder et faire la fête.

Lisbonne, «fille du Tage», a enfin réapprivoisé les berges dont ses 550 000 habitants ont été si long-

temps séparés par des routes, des voies ferrées et des complexes industriels ou militaires. Exit toutefois les projets pharaoniques comme ceux d'il y a encore quelques années, le Parc des nations et le pont Vasco de Gama édifiés pour l'exposition universelle de 1998, ou les grands stades bâtis pour l'Euro de football de 2004.

Des arbustes poussent sur le toit d'un bel édifice classique

Crise oblige, le Portugal est depuis trois ans soumis à un sévère régime d'austérité : la diminution du déficit public s'est faite au prix de la destruction d'un demi-million d'emplois, d'une baisse de 11,8 % des salaires et d'une augmentation de la dette. Alors, pour réhabiliter ses quais et sa cité historique, la capitale n'a pas le choix : elle doit faire preuve d'inventivité. Mais agir vite, car son fabuleux patrimoine est en péril. A l'exception du très chic Chiado, un quartier

restauré après l'incendie de 1988 qui avait dévasté une vingtaine d'édifices, le centre se dégrade. Sur 55 000 immeubles, 12 000 sont en très mauvais état, et 2 000 sont tout simplement... vides. Trop de Lisboètes ont levé l'ancre. La ville a perdu 350 000 habitants en seulement trois décennies, des jeunes qui sont partis à l'étranger en quête d'avenir, et surtout des familles qui ont préféré acheter en banlieue plutôt que rester dans leurs appartements du centre-ville, exiguës et vétustes – comme les loyers ont longtemps été gelés par la loi, les propriétaires renonçaient à entretenir leurs biens. Désormais, ce sont surtout des personnes âgées (un Lisboète sur quatre a plus de 65 ans) qui vivent dans le cœur historique. Là, presque chaque rue comporte au moins un bâtiment ancien, aux façades lésardées mais parfois encore ornées de beaux azulejos, aux fenêtres murées et aux corniches envahies d'herbes

Tout restaurer coûterait à la ville huit milliards d'euros, dix fois son budget

folles, comme des vestiges d'une civilisation disparue.

Ces édifices, derniers témoins de la grandeur passée de Lisbonne, appartiennent en majorité au secteur privé. Des banques ou des assurances qui attendent un rebond du marché immobilier, ou des particuliers qui en ont hérité mais n'ont ni l'accord de leurs proches pour les vendre ni les moyens pour les réhabiliter. Les 40 % restants sont dans le giron de l'Etat ou de la municipalité, tout aussi insolubles. Même sur le Rossio, prestigieuse place, un bel immeuble classique du XVIII^e siècle est vacant depuis vingt ans, les rideaux tirés et des arbustes poussant sur les toits.

L'offre de la municipalité : réhabilitez d'abord, payez après

«Si nous avions l'argent pour le racheter à son propriétaire et le ravalier, ce serait notre priorité, souffre Manuel Salgado, architecte et adjoint au maire en charge de l'urbanisme. Mais les communes portugaises sont étranglées par la nouvelle législation sur les finances locales, qui ne leur permet pas d'emprunter.» Restaurer Lisbonne en intégralité ? Voilà qui coûterait à la ville huit milliards d'euros, soit dix fois son budget annuel !

Pourtant, l'équipe socialiste, arrivée au pouvoir en 2007 et reconduite l'an dernier, le clame haut et fort : le patrimoine architectural est en tête de ses priorités. Pour réussir l'opération de sauvetage, elle a inventé un drôle de deal, «reabilita primeiro, paga depois» : «Nous cédonons nos propres biens à des particuliers ou à des entreprises, en proposant aux acquéreurs de payer plus tard s'ils engagent tout de suite des travaux de réhabilitation», explique Manuel Salgado. La ville a déjà vendu ainsi cinquante bâtiments et ■■■

FLY AZORES

La destination Nature

Paris (Orly)
Les Açores (Ponta Delgada)

Contact
c/o APG
Tél 0825 800 813
Email sata@apg.fr

sata The Atlantic and You

AÇORES
www.visitazores.com





Les vieux tramways se faufilent toujours dans le cœur historique (ici, dans la Baixa). Il existe aussi désormais des lignes de métro aux noms qui invitent au voyage, Caravelle, Mouette ou Orient.

les escaliers en marbre du quai des Colonnes, au niveau de la place du Commerce. Aujourd'hui, l'imposante esplanade demeure un carrefour incontournable, avec la Baixa (la ville basse) qui s'ouvre derrière elle, et les tramways jaunes qui grimpent vers l'Alfama à l'est, ou vers le Bairro Alto (quartier haut) à l'ouest. Lisboètes et touristes s'y retrouvent pour écumer les cafés et les restaurants installés sous les arcades couleur safran, là même où les Capitaines d'avril donnèrent le signal de la révolution de 1974, qui mit fin à la dictature.

Pourtant, la Baixa, quartier en damier bâti après le tremblement de terre et le raz-de-marée de 1755, a beaucoup souffert ces trente dernières années. Ses habitants l'ont peu à peu désertée, les commerçants et les businessmen aussi. «C'était un grand centre d'affaires, où étaient installées les banques, mais elles ont déplacé leurs sièges dans des édifices plus modernes, explique Rui Coelho, directeur d'Invest Lisboa, une agence de promotion de la ville. Comme les vieux immeubles sont protégés, il était impossible d'en remodeler l'intérieur à son gré, pour créer, par exemple, des open spaces. Du coup, la vie quotidienne dans la ville basse s'est dégradée, il n'y a plus eu de supermarchés, ni même d'écoles...» La municipalité a assoupli les règles concernant les bâtiments classés – pour y autoriser, par exemple, des ascenseurs. Et plaidé auprès du milieu culturel pour qu'il s'implique ici. C'est ainsi que le Mude, le musée de la Mode et du Design, a élu domicile, il y a quatre ans, dans les locaux de l'ex-Banque nationale d'outre-mer : au-dessus de la salle des coffres est exposée une étonnante collection d'objets de créateurs contemporains, dont la «Living Tower» signée Verner Panton, un drôle de sofa à plusieurs «étages».

On trouve même désormais une discothèque dans l'ancien ***

La mairie doit se séparer de six de ses palais, dont un bijou du XVIII^e siècle

••• compte en céder encore autant. Elle se sépare aussi de six de ses palais, qui cherchent encore preneurs. Comme le Machadinho, un petit bijou XVIII^e caché dans le quartier huppé de Lapa, richement décoré d'azulejos et doté de deux jardins. Mise à prix : 3,3 millions d'euros. «Avec la manne ainsi récupérée, nous voulons investir ensuite dans d'autres missions, bâtir des écoles, améliorer les transports, revivifier les espaces publics...», poursuit le bras droit du maire.

C'est ainsi qu'ont pu être rouverts les kiosques de style Belle Epoque. En 1900, Lisbonne en comptait une centaine, importés de Paris. Il n'en restait plus qu'une dizaine il y a dix ans. «Autrefois, on les appelait "quiosques de refresco" [de rafraîchissement], car ils offraient à la fois un endroit à l'ombre, et des boissons. J'étais désespérée de les voir fermer un à un», se souvient Catarina Portas. En 2009, cette ex-journaliste a suggéré aux élus de relancer ces pavillons essentiels à l'animation des places. Elle gère désormais cinq de ces buvettes, ouvertes de 8 heures à minuit. «Notre idée, c'était de renouer avec des recettes oubliées, comme le sirop de capilé [à base de plantes] ou l'or-

chata [lait d'amande], dit-elle. Aujourd'hui, les kiosques n'ont pas seulement été sauvés, ils sont revenus à la mode !» Même les touristes raffolent de ces bouis-bouis en fonte et fer forgé qui, en prime, sont souvent postés sur des «miradouros», des belvédères avec vue imprenable sur la cité et le Tage.

Les businessmen ont déserté le centre d'affaires de la Baixa

Tant pis pour les murs décatis et les céramiques craquelées : malgré son côté décrépit, la «fille du Tage» charme de plus en plus de visiteurs – dix millions en 2013. Pour en accueillir encore davantage, elle se construit un nouveau terminal de croisières, au pied du vieux quartier de l'Alfama. En 2015, il permettra de débarquer 1,8 million de personnes par an, soit trois fois la population de la capitale ! Ces touristes pourront ainsi imiter les voyageurs qui, jadis, remontaient l'estuaire du Tage depuis l'Atlantique, et admireraient alors, comme l'écrivait le poète Fernando Pessoa, «les myriades de maisons qui agglutinent leurs vives couleurs sur les collines» : ils arrivaient ainsi immédiatement en plein cœur de la cité, et gravissaient



Innovation
that excites



**AFFICHEZ
VOTRE CARACTÈRE.**

Personnalisez votre Nissan JUKE sur nissan.fr

Innover autrement. **Modèle présenté** : Nouveau Nissan JUKE Tekna DIG-T 115 ch avec options peinture métallisée et Pack Extérieur Creative Line. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 €, RCS Versailles B 699 809 174 - Parc d'Affaires du Val Saint-Quentin - 2, rue René Caudron CS 10213 - 78961 Voisins-Le-Bretonneux Cedex.

Consommations (l/100 km) : urbaine : 6,9 ; extra-urbaine : 4,9 ; mixte : 5,6. Émissions de CO₂ (g/km) : 129.



Dans l'Alfama, les placettes arborées et les immeubles pastel s'emboîtent comme dans un jeu de construction. Ce «bairro» est aussi réputé pour ses clubs de fado.

plus cosmopolites de Lisbonne : cinquante-six nationalités s'y côtoient, dont beaucoup d'Africains originaires des ex-colonies, mais aussi des Indiens et des Pakistanais, qui, dans leurs échoppes, vendent indifféremment des saris et des maillots de foot de Ronaldo. Mais la Mouraria est aussi livrée à la pauvreté, à la prostitution et au trafic de drogue. Symboliquement, le maire y a déménagé ses bureaux en 2011, sur le Largo do Intendente. «Avant, c'était impensable pour les parents de laisser leurs enfants jouer dehors ici, il n'y avait même pas ces cafés !» insiste Pires Silva, un habitant attablé à la terrasse du Largo. Ce troquet a été ouvert en 2013 dans ce qui fut une maison close, par une coopérative de gens du quartier, qui propose aussi vingt-deux chambres, payantes pour les touristes, mais gratuites pour les artistes qui souhaitent réaliser ici des projets créatifs, ateliers azulejos ou pièces de théâtre...

Pour redorer le blason de la Mouraria, une autre association organise des visites guidées en chansons. Des airs de fado, exclusivement. Car c'est là, dans les tavernes de ce «bairro» oublié et méprisé, qu'est née cette musique indissociable de l'âme portugaise. Avec le soutien de la mairie, une nouvelle salle de spectacle a été inaugurée, en 2013, dans la maison d'enfance de Maria Severa, qui fut, au XIX^e siècle, la première grande diva lisboète. Un peu plus loin, sur la magnifique colline de Santana, un grand chantier vient de débuter : le couvent du Desterro, qui servit longtemps d'hôpital, est en pleine restauration. Bientôt, il accueillera une pépinière d'entreprises, des jardins potagers, des ateliers de médecine alternative, des écoles expérimentales, des galeries d'art... Un laboratoire d'idées dans un ancien hospice, un espoir de plus pour la «fille du Tage». ■

Simon Barthélémy

On festoie dans des lieux improbables, friches des docks ou anciens bordels

••• ministère des Finances ! Lisbonne joue sur son image de métropole fauchée mais sexy. «C'est la seule capitale d'Europe où l'on peut aller faire du surf à l'heure du déjeuner», aime à répéter le maire, Antonio Costa. Surtout, on peut festoyer pour pas cher dans les bistrots du Bairro Alto ou dans des lieux improbables investis par les oiseaux de nuit, friches des docks ou bâtiments historiques à l'abandon. Comme à Cais do Sodré, un coin de la Baixa longtemps mal famé et désormais très tendance. Repeinte en rose en 2011, la rue piétonne Nova do Carvalho regorge de «bouges» inclassables, tel le Musicbox, une salle de concert nichée sous l'arche d'un viaduc, ou la Pensão Amor, un bar logé dans un bordel où échouaient autrefois les marins du port... Un peu comme si, pour ressusciter, la cité avait voulu remettre au goût du jour l'adage portugais qui dit que «Lisbonne s'amuse, Coimbra chante, Braga prie et Porto travaille».

Et ça marche. La ville basse profite du boom du tourisme, et une trentaine de projets d'hôtels y ont été lancés. Le hic ? Les échafaudages qui escaladent les façades masquent de nombreux petits

commerces aux rideaux baissés. Comme, bientôt, la bijouterie d'Horacio Zagalo. A 75 ans, l'homme doit, à contrecœur, plier boutique. Il était le dernier occupant de son immeuble. «Avec la nouvelle loi, on est sans défense face aux propriétaires, proteste-t-il sans se départir de son sourire. S'ils réhabilitent leurs biens, ils peuvent multiplier les loyers par dix, ou expulser les gens contre une indemnisation modique, 3 600 euros dans mon cas. Mais il n'y aura jamais assez de touristes pour tous ces palaces !»

A la Mouraria, on vend des saris et des maillots de Ronaldo

Sur les murs de la Baixa, des affiches dénoncent ce «terremoturismo» (une contraction de «terremoto», séisme, et «turismo»). Les habitants ne veulent pas d'une ville résumée à une enfilade d'hôtels, de restaurants et de boutiques de souvenirs. Et ils espèrent que les devises étrangères inonderont d'autres coins de la capitale. Notamment la Mouraria, un dédale de venelles étroites et d'escaliers abrupts. Ce «bairro» populaire est l'un des plus anciens – son nom lui a été donné par ses occupants au Moyen Age, les Maures – et des



Innovation
that excites



**PERSONNALISEZ VOTRE
NOUVEAU NISSAN JUKE.**

Personnalisez votre Nissan JUKE sur nissan.fr

Innover autrement. **Modèle présenté** : Nouveau Nissan JUKE Tekna DIG-T 115 ch avec options peinture métallisée et Pack Extérieur Creative Line. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 €, RCS Versailles B 699 809 174 - Parc d'Affaires du Val Saint-Quentin - 2, rue René Caudron CS 10213 - 78961 Voisins-Le-Bretonneux Cedex.

Consommations (l/100 km) : urbaine : 6,9 ; extra-urbaine : 4,9 ; mixte : 5,6. Émissions de CO₂ (g/km) : 129.

Côte vicentine

LE SECRET LE MIEUX GARDÉ DU PAYS

Longtemps connu de rares initiés, ce rivage verdoyant, à l'extrême du Vieux Continent, dévoile ses merveilles grâce à un nouveau sentier de randonnée. Découverte.

Elle court sur 350 kilomètres de landes et de futaies, flirte avec l'abîme sur des à-pics insensés, relie des hameaux blanchis à la chaux à de minuscules ports de pêche. La «Rota vicentina» a été balisée il y a trois ans par des bénévoles amoureux de l'Alentejo, région la moins peuplée du Portugal. On parcourt ce sentier de randonnée selon deux itinéraires : le «rouge», historique et terrien, qui musarde dans un surprenant arrière-pays rural ; et le «vert», ou «chemin des pêcheurs», qui suit les 110 kilomètres de la dernière côte sauvage d'Eu-

rope, jusqu'en Algarve. De Santiago do Cacém au cap Saint-Vincent, du nord au sud, cinq étapes inoubliables attendent le visiteur.

◆ AU ROYAUME DU CHÈNE-LIÈGE

A Monte do Giestal, près d'une ferme, se trouve un chêne-liège de plus de 500 ans. Son gland a germé alors que Vasco de Gama, natif de la ville voisine de Sines, était encore un gamin. Aujourd'hui, ses branches tordues offrent une ombre légère. «Jamais on n'exploitera son écorce, ce serait comme toucher au corps d'un saint», prévient Elise Haton, 32 ans. Hier encore, cette guide touristique était chargée de communication à Lisbonne. Mais suite à la crise de 2008, elle s'est établie ici, dans l'Alentejo, avec mari et enfants. «Tout est à inventer, dit-elle. Les jeunes sont partis, et les anciens nous bénissent de venir revigorer leur territoire.» Le chêne-liège a bien failli disparaître à la fin du XX^e siècle, attaqué par un champignon que les roues des tracteurs répandaient en saccant les sous-bois. A présent, l'arbre vaut de l'or : de son écorce, on tire des bouchons, mais aussi des isolants acoustiques et un cuir végétal dont on fait des portefeuilles, des sacs, des tapis, voire des gabardines, qui font fureur dans les magasins écoresponsables de Lisbonne. Sous le couvert des forêts paissent désormais des troupeaux. On récolte aussi du miel, des herbes médicinales et surtout les fruits de l'arbousier, qui donnent

l'eau-de-vie nationale, le «medronho», à la saveur fruitée. Pour Vieira Natividade, sylviculteur, le chêne-liège est «généreux et peu exigeant». L'arbre a enrichi les latifundiaires. Leurs palais d'azulejos un peu décatis forment l'écrin de Santiago do Cacém, chef-lieu de ce début de parcours. Et il continue de faire la fortune d'Amorim, entreprise familiale et leader mondial du marché depuis 1870.

◆ LES FALAISES AUX CIGOGNES

L'Alentejo est une gigantesque boîte à fragrances où domine l'effluve des cistes. Les parfumeurs raffolent de ces arbustes au feuillage huileux, dont on extrait le labdanum, une note de fond essentielle. A grandes ou à petites fleurs, la plante recouvre les espaces libres de cette région peuplée de moins d'une dizaine d'habitants au kilomètre carré. Comme le chêne-liège, c'est une pyrophyte : elle ne craint pas les incendies et, au contraire, en a besoin pour se régénérer. Mais elle n'est pas le seul intérêt de l'Alentejo. «Pour nous, amoureux des oiseaux, ce coin situé à la confluence des grandes migrations, est un paradis», explique Rudolfo Müller. Ce quinquagénaire suisse s'est établi ici depuis trente ans pour animer des treks ornithologiques. Jumelles en bandoulière, il dénombre les pipits, les bruants proyers... ou les aigles de Bonelli, en voie d'extinction partout ailleurs mais dont un jeune mâle, poitrail blanc et dos fauve, guette au ■■■





Innovation
that excites



NOUVEAU NISSAN JUKE

UN CARACTÈRE À TOUTE ÉPREUVE.

Gonflé à l'adrénaline, le design du nouveau Nissan JUKE affiche un caractère très affirmé, intégralement personnalisable. Choisissez vos couleurs intérieures et extérieures. Sortez de l'ombre et osez la différence.



Personnalisez votre Nissan JUKE sur nissan.fr

Innover autrement. **Modèle présenté** : Nouveau Nissan JUKE Tekna DIG-T 115 ch avec options peinture métallisée et Pack Extérieur Creative Line. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 €, RCS Versailles B 699 809 174 - Parc d'Affaires du Val Saint-Quentin - 2, rue René Caudron CS 10213 - 78961 Voisins-Le-Bretonneux Cedex.

Consommations (l/100 km) : urbaine : 6,9 ; extra-urbaine : 4,9 ; mixte : 5,6. Émissions de CO₂ (g/km) : 129.



Avec l'épaisse écorce du chêne-liège, les habitants du coin fabriquent bouchons, sacs, gabardines... L'arbre majestueux est le joyau du littoral vicentin, préservé au sein d'un parc naturel. Un trésor de flore, riche de 750 espèces, s'y épanouit.

●●● sommet d'un poteau. A l'approche de la côte, les cigognes deviennent plus nombreuses. Elles opèrent d'éblouissants vols planés sur le ciel bleu avant de retourner en bord de falaises : entre le minuscule port de Lapa das Pombas et le cap Sardão, elles ont édifié sur les pitons des dizaines de nids, dont certains font trois mètres de haut. «Génération après génération, elles y reviennent, mais personne ne s'explique pourquoi les cigognes aiment tant l'Océan, remarque Rudolfo. Un vrai mystère.»

◆ UN SOUFI AU BOUT DU MONDE

Aljezur : rien que par son nom, ce bourg rappelle la présence maure. Son château, symbole de la Reconquista portugaise, figure parmi les cinq qu'arbore le drapeau national. Dans les ruelles aux murs d'argile, le soleil joue sur les façades vertes, roses et azur, liserées de blanc. Cette petite cité a été construite pour ne recevoir que les rayons du matin et offrir l'ombre de la colline l'après-midi venu, tournant aussi le dos aux tempêtes de l'ouest. Un calme inouï émane de cette terre où, au XII^e siècle, résidait Abu Al-cacime Ben Alhocerne Ibn Caci. Ce prince d'Algarve avait fondé sur un promontoire un couvent-forteresse où il s'adonnait à la lecture et à la méditation. Dans une pièce noire, il s'asseyait face à une meurtrière orientée plein ouest, avec comme unique vision l'infini des eaux et du ciel. L'édifice n'est plus que ruines. Mais, chaque soir, les

promeneurs silencieux viennent y contempler le lent plongeon du soleil dans l'immensité océane.

◆ DES POUCES-PIEDS DANS LE PLAT

Selon la météo, la côte vicentine peut sembler méditerranéenne à onze heures et bretonne à seize. Sa géologie est tout aussi capricieuse. Les amas bleus et noirs des schistes, les canyons ocre de sable fossilisé, ont été torturés par la houle et le rift qui court à dix kilomètres au large. José Figueira, un pêcheur au visage buriné, fait sa cueillette sur des figuier nains recouvrant un à-pic. «Ces figues sont les plus extraordinaires que je connaisse, lance-t-il. Un réconfort, surtout après une pêche aux pouces-pieds.» Ces étranges crustacés dont on presse le pédoncule pour extraire une chair translucide concentrent tout le goût de l'Océan. La cuisinière du Restaurante da Praia, une terrasse perchée au-dessus de la plage d'Arrifana, sait les apprêter comme personne. «Il faut bien connaître le temps et les vagues pour les ramasser, explique José. Parfois, je descends en rappel le long des parois pour les débusquer.» Le pouce-pied est l'un des nombreux trésors gustatifs des rivages vicentins, avec le sargue (sargo), une fausse dorade délicieuse avec un pesto aux pignons de pin et romarin. Le poulpe, lui, s'agrémente de patates douces, tubercule dont les épluchures font de fabuleuses chips. Le mariage de la terre et de la mer est aussi à l'origine de la bouillabaisse portugaise,

la «cataplana» : pommes de terre, poissons de roche, safran, poivrons et oignons. Sans oublier le porc noir de l'Alentejo, nourri aux glands et cuisiné avec des coques. «On le tue toujours dans nos campagnes, même si Bruxelles l'interdit, ricane José. Mais ici, l'Europe, plus on s'en éloigne et mieux on se porte !»

◆ VERS LA TERRA INCOGNITA

Tout au bout du menton du continent, voici le cap Saint-Vincent, où se déchaînent les vents. Entre le phare et la Ponta dos Altos, deux criques au calme relatif forment un port naturel où s'abritaient les caravelles avant d'affronter le «Noir Océan», nom médiéval de l'Atlantique. Elles étaient gouvernées par des gars du coin, comme ce Gil Eanes natif de Lagos, en Algarve, qui, en août 1434, franchit le premier le redoutable cabo Bojador (actuel cap Boujdour, au Sahara occidental), ouvrant aux Portugais la route de l'Afrique. Car la côte vicentine n'est pas seulement le berceau de Vasco de Gama, qui, enfant, courrait sous ses chênes-lièges. C'est depuis cette terre farouche que levèrent l'ancre tous les découvreurs de nouveaux mondes, comme João Gonçalves Zarco, qui atteignit l'archipel de Madère en 1418. En seulement un siècle, ils offrirent à leur royaume les Açores, le cap de Bonne-Espérance et le Brésil... Le grand destin du Portugal a bel et bien commencé ici. ■

Vincent Borel

La Révolution commence à 16mm

Variation record*
18.8x



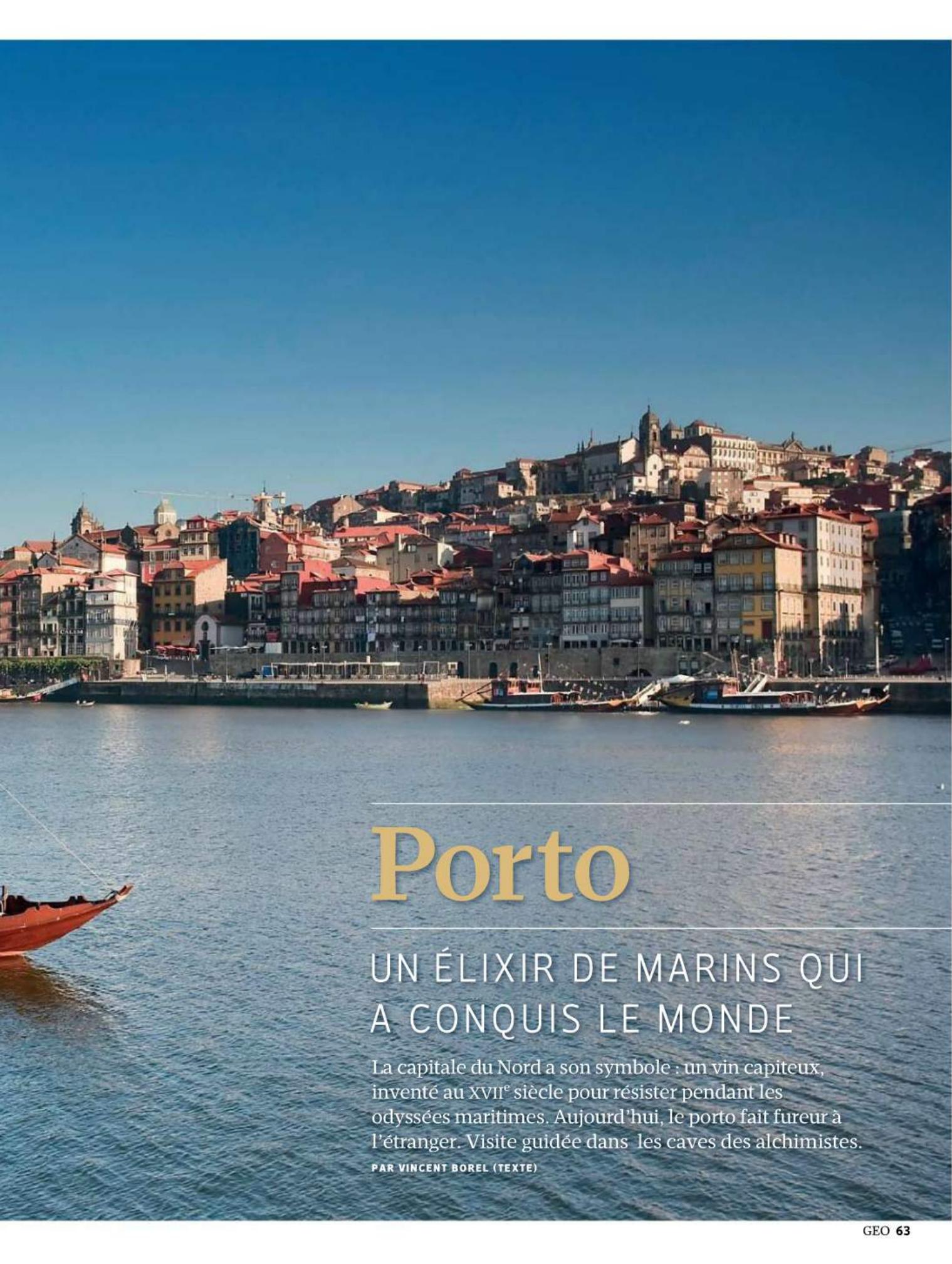
16-300mm F/3.5-6.3 Di II VC PZD MACRO

Les toutes dernières **innovations technologiques** ont été mises au service de la performance pour proposer un super-télézoom, ultra-compact, offrant une **variation record de 18,8x***! Armé d'un système de stabilisation VC et d'une motorisation PZD, pour une mise au point ultra-rapide, ce nouveau megazoom vous accompagne en toutes circonstances : passez en un instant **du grand angle au téléobjectif**, et réalisez où que vous soyez, des images au piqué exceptionnel.

Modèle B016 - Objectif Di II conçu exclusivement pour les boîtiers reflex numériques au format APS-C. Montures compatibles : Canon, Nikon, Sony. La monture Sony n'est pas équipée du système VC, les boîtiers reflex numériques Sony possédant déjà la fonctionnalité de stabilisation d'image. Accessoire standard : parasoleil en corolle. *Record de variation dans la catégorie des objectifs interchangeables pour reflex numériques (mars 2014 - source : Tamron Co.,Ltd.).



Ces barques débordant de tonneaux sont amarrées au cœur de la cité portuaire, posée sur l'estuaire du Douro. C'est grâce à l'exportation de ses meilleures cuvées que la deuxième ville du pays s'est enrichie.



Porto

UN ÉLIXIR DE MARINS QUI A CONQUIS LE MONDE

La capitale du Nord a son symbole : un vin capiteux, inventé au XVII^e siècle pour résister pendant les odyssées maritimes. Aujourd’hui, le porto fait fureur à l’étranger. Visite guidée dans les caves des alchimistes.

PAR VINCENT BOREL (TEXTE)





Très en vogue, la croisière œnologique permet d'admirer ce paysage grandiose, inscrit à l'Unesco en 2001 : sur 45 000 hectares, les vignobles en terrasses, comme ici, près de Pinhão, partent à l'assaut des collines schisteuses. Mais seules les meilleures parcelles – en termes de sol, cépage, climat, etc. – ont été jugées aptes à donner du porto.

Sur ces coteaux sculptés comme des rizières, on cultive la vigne depuis l'Antiquité

Pareille à une immense arène multicolore, la «capitale du Nord» dégringole par des venelles vertigineuses vers le fleuve Douro. Et du haut de ses soixante-quinze mètres, le campanile coco des Clerigos veille sur Porto, une ville qui doit sa fortune à un vin célèbre, auquel elle a offert son nom en retour. Par la fenêtre d'un bureau aux airs de club anglais, avec boiseries sombres et fauteuils en cuir, Manuel de Novaes Cabral, l'actuel directeur de l'Institut des vins de Porto et du Douro (IVDP), dissèque l'histoire portuane. «Notre cité a été bâtie par son vin, explique-t-il. Grâce aux impôts prélevés sur sa commercialisation, elle a édifié son université, ses remparts, sa Bourse, et même son... réseau d'assainissement !»

Barack Obama et Kate Middleton sont de fervents connaisseurs

En face, sur la rive gauche, dans le quartier de Vila Nova de Gaia où se pressent chaque année un million de touristes, s'étagent les chais des puissants producteurs et négociants des crus de porto. Les bâtiments blancs des entrepôts longilignes s'agglutinent jusqu'au sommet de la colline, les rectangles rouille de leurs toits marquant les pentes. Un décor cubiste, sur lequel se détachent les lettres monumentales des enseignes : voici les maisons Calem, Porto Cruz, Fonseca ou Ramos Pinto, et celles aux consonances anglaises, comme Taylor's, Graham's, Offley ou Sandeman. Ces grands noms, avec une cinquantaine d'autres, plus confidentiels, contrôlent ■■■



Ecker / Wallis.fr

Chaque maison de porto (ici, chez Ramos Pinto) dispose d'entrepôts monstres pour laisser vieillir les crus dans des tonneaux (foudres) parfois durant plusieurs décennies.

Dans la pénombre des chais, certains foudres gardent 60 000 litres de nectar

●●● 93 % de la production de porto (le reste provient de petites coopératives), pour un chiffre d'affaires de 356 millions d'euros. Soit plus de huit millions de bouteilles en 2013. Ce vin liquoreux n'est pas seulement le symbole du Portugal : ce secteur est l'un des rares du pays qui ignore la crise. L'an dernier, 1,7 million de caisses de catégories spéciales, comme les cuvées vintage (voir encadré), ont trouvé preneur à l'étranger, pour un bénéfice record. Sandeman trustee le marché américain, Offley domine les Pays-Bas et la Belgique, et Porto Cruz, la France. Quant à Graham's, il est le

fournisseur des «people», notamment grâce à son fameux six grappes (un rouge de quatre ans d'âge) dont la reine d'Angleterre, Kate Middleton ou encore Barack Obama sont de fervents consommateurs. Les connaisseurs le savent, cet alcool n'est pas juste le petit apéro de nos grands-parents. Les meilleurs millésimes décantent comme nos grands bordeaux. Et se marient parfaitement avec du fromage ou des crustacés, ou, comme digestif, relèvent avec grâce du chocolat...

Pénétrer dans l'un des grands chais de Vila Nova de Gaia provoque immédiatement l'excitation des sens. Sous la pénombre fraîche des charpentes de chêne s'alignent des dizaines de milliers de «pipas», des barriques de 560 litres, et des vingtaines de foudres, d'énormes tonneaux contenant de 20 000 à 60 000 litres de nectar. Chez Ramos Pinto, dont l'emblème est une femme nue enivrant un prêtre, des fragrances de vanille, de bois, de fruits et de tabac émanent des vieux fûts. Sur les murs, on a laissé les marques des anciennes crues du Douro. Les immenses tonneaux sont toujours arrimés pour les empêcher de se fracasser les uns contre les autres en cas d'inondation.

POUR COMPRENDRE LE LANGAGE DES ÉTIQUETTES

Difficile de s'y retrouver dans les nombreuses déclinaisons du porto. Entre les rouges, les blancs – les seuls qu'on peut rafraîchir avec des glaçons – et le dernier venu, le rosé, il existe une douzaine d'étiquetages. Voici les trois à connaître absolument : le **ruby**, le plus courant et le moins cher, a séjourné environ deux ans en cuve. Il est d'un rouge profond, avec des notes douces et fruitées. Une gamme au-dessus, on trouve le **tawny** (roux), de couleur acajou et à la saveur de fruits secs. Il repose entre trois et sept années dans des fûts de chêne. Enfin, le **vintage**, le roi des portos, provient des raisins d'un seul et exceptionnel millésime, et des meilleurs terroirs. Il passe deux ans en foudre, puis est mis en bouteilles pour une garde pouvant aller jusqu'à un siècle.

«Le porto est un vin d'endurance et de mémoire : certaines de ces pipas conservent des millésimes récoltés par mon bisaïeu», raconte João Nicolau de Almeida, le «nez» de la maison Ramos Pinto. Sa famille est dans le métier depuis dix générations. Autant dire que ce sexagénaire jovial connaît bien l'histoire de cet élixir, dont la naissance est indissociable des grands voyages maritimes des Portugais : «Pour stabiliser le vin pendant les transports, on a longtemps rajouté du blanc d'œuf, explique-t-il. Et on utilisait le jaune restant dans des pâtisseries devenues typiques du Portugal, comme les «cavacas» [biscuits sablés décorés de sucre glace] ou les «queijadas» [sorte de flans]. Rien ne se perdait!» Au cours du XVII^e siècle, les Portuans mirent au point une technique permettant aux vins de supporter encore mieux les odyssées : ils les agrémentaient d'eau-de-vie pour bloquer leur fermentation. Comme les levures n'agissaient plus, le précieux liquide ne se dégradait pas. Il prenait même une douceur fruitée, qui séduisit fortement les palais de... Grande-Bretagne. Le porto était né.

En 1756, le marquis de Pombal a inventé ici l'ancêtre de l'AOP

A cette même époque, les sujets de sa Majesté, en bisbille avec la France, étaient privés du «claret» (clairet) de Bordeaux dont ils raffolaient. Ils se tournèrent alors vers leurs alliés portugais, avec qui ils échangeaient déjà de la laine, des tissus et du cuir, contre des épices et, bien sûr, du vin. Des négociants britanniques investirent massivement dans les vignobles du Douro. Voilà pourquoi certaines des plus vieilles maisons de porto, comme Taylor's, ont un nom anglais.

Sur le quai de Vila Nova de Gaia sont encore amarrés des «barcos rabelos». Ces barques à fond plat acheminaient jadis les tonneaux sur le fleuve tumultueux jusqu'à la cité portuaire. Aujourd'hui, ●●●

Deux jours à Sintra avec GEOGUIDE



À 30km de Lisbonne, Sintra, avec ses forêts et ses jardins exubérants, offre un avant-goût du paradis à ne manquer sous aucun prétexte. Si vous ne vous autorisiez qu'une seule escapade depuis Lisbonne, ce devrait être celle-ci. Étalee sur le flanc nord d'une petite serra, Sintra doit sa réputation à son climat salutaire, qui garantit une fraîcheur permanente et, surtout, la persistance d'une végétation luxuriante. Plus que tout autre endroit au Portugal, Sintra mérite que l'on s'y arrête plusieurs jours. Nos auteurs-voyageurs vous proposent un itinéraire sur-mesure.



© José Ignacio Soto/Shutterstock

Premier jour

MATINÉE

9h Sintra-Vila Le soleil se lève tard à Sintra. Accrochés aux montagnes, les nuages venus de l'Océan ne se dissipent que lentement, plongeant la ville dans une brume étrange, même en été. Profitez de cette lumière très particulière pour parcourir les ruelles escarpées de Sintra-Vila.

10h Palácio National La résidence d'été des souverains portugais de la dynastie des Avis. C'est ici que naquit ce qui devient au cours des siècles l'un des fleurons de l'art et de l'artisanat portugais, l'azulejo. Se voulant l'égal de l'Alhambra de Grenade, le palais de Sintra comporte de magnifiques salles entièrement décorées de céramiques.

12h30 Lauwrence's

Restaurant Une cuisine aérienne dans un cadre somptueux. Le restaurant du plus ancien hôtel de Sintra propose une carte très originale, parfaite pour se préparer à la visite dans l'après-midi des monuments de Sintra.

APRÈS-MIDI

14h Museu do Brinquedo

Un musée pour tous les âges. Les grands se souviendront des jouets de leur enfance, les plus jeunes découvriront ce qui amusait leurs parents. Plus de 40 000 jouets sont présentés, la collection la plus importante de tout le pays.

15h30 Palácio Nacional de

Pen L'emblème et le symbole de Sintra est juché sur une colline entourée de forêts à 500m d'altitude. L'œuvre extravagante du roi artiste Fernand de Saxe-Cobourg-Gotha (qui mourut avant qu'elle ne soit terminée) est un exceptionnel mélange de styles, de techniques et d'inspirations historiques et géographiques.

17h Parque da Pena Un parc immense de 220ha aussi exubérant et fantaisiste que le palais qu'il entoure. Planté d'essences rares, il offre aussi de très beaux points de vue sur la ville et la bande côtière.

20h Catinho de São Pedro Dans une charmante impasse, la "cantine de saint Pierre" est un excellent restaurant alliant tradition portugaise et gastronomie française. Copieuse et inventive, la cuisine vous séduira sans peine.

23h Taverna dos Trouvadores

Après le repas, vous n'aurez pas à marcher beaucoup. Il vous suffira de traverser la cour de l'impasse et de pénétrer dans cette "taverne des troubadours". Le propriétaire des lieux en est la principale vedette. Si vous avez de la chance, vous serez justement là un de ces fameux soirs où il réunit ses compagnons musiciens. Le concert se terminera tard dans la nuit.

Second jour

MATINÉE

9h Piriquita Prenez votre café ou votre thé chez Piriquita. Vous y découvrirez la spécialité de Sintra, les queijadas, d'exquis gâteaux à base de fromage frais. Petite douceur pour bien commencer la journée.

10h Convento dos Capuchos

Le monument le plus éloigné du centre historique. Austère et magnifique, ce couvent aux allures d'ermitage troglodytique est aux antipodes des ors et des fastes des vilas et des palais typiques de Sintra. Le point de vue, sur les hauteurs du monastère, est à couper le souffle. Comme vous pourrez le voir, la plage n'est pas très loin.

13h Adega do Saloi Au cœur du village de São Pedro, une auberge absolument typique fréquentée par des familles venues de toute la région. Il faut dire que la cuisine y est absolument délicieuse...

APRÈS-MIDI

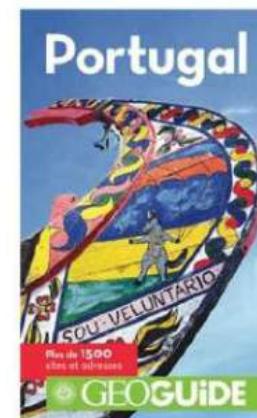
14h30 Quinta da Regaleira La rencontre réussie et surprenante d'un architecte italien et d'un richissime homme d'affaires au tournant des xix^e et xx^e siècles. Maison et jardins forment un ensemble mystico-romantique d'une incroyable richesse.

17h Cabo da Roca C'est ici que se termine le continent européen. Le "cap du Rocher" attire, principalement au coucher du soleil, une foule de curieux

impressionnés par ces falaises surplombant une mer démontée, surtout lorsque le vent se déchaîne.

18h Praia da Adrega Finissez la journée sur une très belle plage, la plus proche du Cabo da Roca, entourée de hautes falaises. Lézardez dans le sable chaud à l'abri des rochers et attendez, si le temps le permet, le coucher du soleil en prenant l'apéritif dans l'un des petits bars longeant la plage. Le spectacle est somptueux.

20h30 D'Adraga Clap de fin iodé sur ces deux journées passées à travers les parcs et les forêts de Sintra. Dans cet endroit de rêve bénéficiant d'une vue sur la plage, les poissons sont les rois de la table. À consommer absolument sans aucune modération.



D'autres conseils pratiques, informations culturelles et adresses choisies :

GEOGuide Portugal.

688 pages - 14,90 €



Ces vendangeurs transportent les grappes jusque dans d'énormes cuves, les «lagares», où, tradition oblige, elles sont pressées au pied, pour préserver arômes et tanins.

«tinta roriz» ou encore le «tinta cão». Aux moûts choisis, on ajoute alors une eau-de-vie à 77 % versée à basse température, afin de ne pas brûler le raisin et ses sucres. Le mélange, filtré, restera dans la vallée du Douro jusqu'au printemps. Il lui faudra deux hivers, l'un passé dans les «quintas» (exploitations viticoles), l'autre dans les entrepôts de Vila Nova de Gaia, pour mériter officiellement l'étiquette de porto, et être vendu. Plus sa maturation en fûts est longue, plus il prend de la valeur. Les bouteilles les plus recherchées contiennent des vins de 40 ou 50 ans d'âge, et peuvent facilement atteindre les 350 euros. Ces vieux portos sont le fruit de mélanges savants, composés comme des symphonies. Chaque maison

possède une salle de dégustation, où, patiemment, les œnologues goûtent et allient les réserves issues de différents millésimes et parcelles, jusqu'à trouver l'accord parfait. Ce travail peut avoir lieu toute l'année, car le vin, une fois muté, est presque insensible aux saisons et autres sources de dégradation. Il peut pourtant se bonifier. «Il déteste rester seul dans les chais, il veut se marier, les jeunes aimant les vieux, et vice versa, dit en souriant Francisco Olazabal, propriétaire de la quinta do Vale Meão et toujours aussi passionné à 76 ans. Tout notre art est de savoir appâter les crus récents avec les crus matures.» Chez Ramos Pinto, cinq équipes, chacune composée de trois nez, souvent membres d'une même famille, travaillent aux assemblages. «Le porto est le breuvage le plus humain qui soit, car quand on en produit, on est en contact avec les générations qui ont fait le vin avant nous comme avec celles qui viendront après...», conclut Francisco. Les virtuoses du porto ont réussi ce miracle : transformer le temps qui passe en un plaisir aux mille saveurs. ■

Vincent Borel

Les grands portos sont le fruit d'alliages savants, précis comme des symphonies

••• elles ne transportent plus que les touristes. Le rail, puis la route, a pris le relais des bateaux. Mais une centaine de kilomètres en amont, se déploie toujours un paysage extraordinaire de vignes étagées comme des rizières. Les collines de schiste ont été modelées par l'homme, pierre sèche après pierre sèche. Dans cette vallée au climat sec et chaud, où les précipitations sont régulées par une sierra, on fait du vin depuis l'Antiquité. En 1756, le marquis de Pombal, le Colbert portugais, créa la Compagnie générale de l'agriculture des vignobles du Douro et délimita le territoire avec 335 bornes de granit, les «marcos pombalinhas». Une première mondiale : en classant chaque parcelle selon ses atouts (sol, altitude, inclinaison, cépage...), ce despote éclairé fut le précurseur des appellations d'origine contrôlée. Le texte originel définit ainsi le but de cette AOC avant la lettre : «Soutenir la culture des vignes, conserver leurs productions dans leur pureté naturelle au bénéfice du commerce national et étranger, garantir la santé de nos vassaux.»

Aujourd'hui, 30 000 propriétaires récoltants se répartissent un terroir de 45 000 hectares. A l'au-

tomne, les raisins sont cueillis à la main. La tradition veut qu'ils soient ensuite écrasés au pied. Un effort harassant, mais en triturant ainsi les grappes entières, tiges comprises, les grains sont mieux pressés et conservent tanins et arômes. La maison Taylor's s'enorgueillit de ne vendre que des portos foulés à l'ancienne dans des «lagares», ces cuviers en granit pouvant contenir six tonnes de fruits.

«Ce vin veut se marier, les jeunes aiment les vieux et vice versa»

Au son de l'accordéon, en se tenant par les épaules, hommes d'un côté et femmes de l'autre, les foulards mettent deux bonnes heures pour se rejoindre au centre de la cuve. Après ce premier travail de la glaise vineuse, tout le monde crie «liberdade» (liberté), puis des couples se forment et valsent sur un moût de plus en plus liquide...

Si toute la région produit du «vinho do Douro», semblable au rioja espagnol, seules certaines récoltes répondant à un cahier des charges précis sont habilitées à devenir du porto. Celui-ci ne peut en effet être constitué que des meilleures cépages, comme le «touriga nacional», le «touriga francesa», le

Ce mois-ci

IMPRIMANTES 3D, VOITURES CONNECTÉES,
ROBOTS DOMESTIQUES...

CET ÉTÉ Capital vous
PROJETTE DANS LE FUTUR

Secteur par secteur, les avancées qui vous attendent dans 3, 5 ou 10 ans :

- Santé
- Alimentation
- Sexe 2.0
- Transport
- Multimédia

Capital [ARGENT
ALERTE AUX
PLACEMENTS
BIDON]

TRANSPORT, SANTÉ, ALIMENTATION,
SEXÉ, MULTIMÉDIA... CE QUI NOUS
ATTEND DANS TROIS, CINQ OU DIX ANS

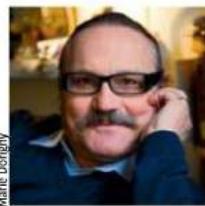
**Les inventions
qui vont changer
notre vie**

Carrefour L'ÉCLERC
PRIX, PRODUITS,
MANAGEMENT...

**Lequel est
le meilleur ?**

PALMARÈS EXCLUSIF
100
Les Français les plus riches

On a tous intérêt à lire Capital

**JEAN-DIDIER URBAIN**

Anthropologue, spécialiste du tourisme, il est professeur à l'université Paris-Descartes.

Comment j'ai raté la Lune

«Je n'ai aucun souvenir des images à l'écran. Dehors, la Lune brillait, indifférente à l'exploit. Armstrong avait peut-être posé le pied ? Nous n'en savions rien !»



Don Balla / SPL - Cosmos

Entendons-nous bien. Jamais je n'ai tenté d'aller sur la Lune, même après la publication du guide Nagel sur le sujet¹, ni ne me suis inscrit sur la liste d'attente pour un vol vers notre satellite que proposa la défunte compagnie aérienne Pan Am. Je ne suis donc ni un naïf déçu, ni un raté de l'astronautique. Mais j'ai en revanche raté la retransmission de l'alunissage d'Apollo XI à la télévision et les premiers pas de Neil Armstrong le 21 juillet 1969. «Un petit pas pour l'homme, un grand bond pour l'humanité.» Comment ai-je pu louper cet instant et le mot historique de ce Tintin «pour de vrai» ? C'est de cela qu'il va s'agir – la déclaration du Tintin «de papier» : «Pour la première fois sans doute dans l'histoire de l'humanité on a marché sur la Lune», me paraissant aujourd'hui encore bien peu inspirée².

Le futur cofondateur du «Guide du routard», Philippe Gloaguen, a lui aussi raté le premier homme sur la Lune. En voyage dans les Balkans, il était alors dans une forêt de Macédoine. «A l'instant où Armstrong descendait la petite échelle de son Lem, Philippe se levait, en pleine nuit comme toujours, pour se poster à la sortie de Skopje et trouver un stop»,

lit-on dans sa biographie³. Au même moment j'étais en Roumanie, à 250 kilomètres de là, à Giurgiu, port pétrolier sur le Danube, dans un de ces hôtels labyrinthiques, dont les Soviétiques avaient décliné le sinistre modèle de la

Baltique à la mer Noire. Aux étages, d'infinis couloirs mal éclairés. Et au rez-de-chaussée, des salles immenses où la présence du client ne faisait qu'accuser la tristesse des lieux. Personne ! Paroles sourdes et bruits des couverts accusaient le manque de chaleur de ce tombeau hôtelier. C'était en fait avant l'heure l'Overlook Palace du film «Shining»⁴, version pays de l'Est ! Et nous errions dans ce lugubre dédale, mon amie Christine et moi, en quête d'une salle commune avec télévision. Mais la nature américaine de l'exploit semblait avoir freiné sa publicité. Il était deux heures du matin. Hall d'accueil et réception étaient aussi animés qu'une nef de cathédrale au lendemain d'obsèques nationales. Tandis que Gloaguen dormait à la belle étoile, nous rôdions dans cet hôtel désert quand un homme d'environ quarante ans nous proposa de venir voir la télévision dans sa chambre (de luxe).

Tels des enfants prenant le bonbon drogué d'un inconnu, on le suivit. Mais on se retrouva à cinq dans la chambre. Pétrochimiste, il la partageait avec deux collègues. Devant la télévision, on fut très entouré ! Un bras sur mes épaules, puis une main sur ma cuisse. On fut pressé. Trop serré. Christine aussi. Loin de leurs épouses, nos ingénieurs manquaient d'affection. Nous venions de l'Ouest, et nos 17 ans, cheveux longs et jeans en velours moulant suffirent à créer une de ces équivoques à même de faire de nous un «obscur objet du désir» dans le regard de l'autre. Alors nous avons fui, couru dans le labyrinthe. Je n'ai aucun souvenir des images à l'écran. Une fois dehors, nous avons regardé la Lune qui brillait, indifférente à l'exploit en cours. Armstrong avait peut-être posé le pied⁵ ? Nous n'en savions rien ! Mais on a vu le ciel, soulagés. Un petit pas pour l'homme ? Un grand bond pour nous, hors de la chambre, dans les couloirs obscurs de la liberté ! Voir ou subir, il faut choisir... ■

En 1969, Armstrong alunissait. Et moi, j'étais dans un hôtel lugubre, à l'Est...

1. «La Lune», éd. Nagel, 1970, p. 7.

2. Hergé, «On a marché sur la Lune», éd. Casterman, 1954, p. 25.

3. Philippe Gloaguen/Patrice Trapier, «Génération routard», éd. J.-C. Lattès, 1994, p. 51.

4. Film de Stanley Kubrick d'après le roman de Stephen King, 1977.

5. Il l'a posé à 3 h 56 au méridien de Greenwich – soit une heure plus tard à Giurgiu.

“ Je l'ai
appris
sur
France
Info ”

nouvelles applis mobile & tablette, et nouveau site



Vivons bien informés.

Le



Des saloons, des rodéos, des habitants à la gâchette facile, des jungles urbaines impitoyables... C'est l'image – injuste – que traîne le «Lone Star State», et qu'il voudrait changer. L'argent du pétrole a, entre autres, fait naître ici des musées signés des plus grands architectes et d'époustouflantes collections privées. Reportage dans un Etat pas si brut.

INATTENDU

PAR PIERRE SORGUE (TEXTE) ET WYATT MCSPADDEN (PHOTOS)



Dallas voulait changer d'image, alors elle a misé sur l'architecture. L'audacieux Dee and Charles Wyly Theater, tout en verticalité et inauguré en 2009, est l'œuvre de Rem Koolhaas.



L'ART DÉCALÉ SEMÉ DANS UN ÎLOT VERDOYANT : BIENVENUE À HOUSTON

Non, cet homme n'est pas en train de repeindre un clocher enseveli. En réalité, ce toit est l'une des sculptures exposées jusqu'en novembre dans le bucolique quartier des Heights, à Houston.





videmment, si l'on atterrit à Houston, Texas, on peut avoir des doutes : l'aéroport est baptisé George Bush Intercontinental, du nom du père, mais comme un hommage aussi au fils. Et, pour peu qu'un douanier zélé confisque puis découpe vos cigares, achetés en France mais fabriqués à Cuba toujours sous embargo, alors vous prend l'envie de fuir cet Etat de cow-boys sectaires et de sauter dans le premier avion vers la Nouvelle-Orléans voisine : là-bas, au moins, l'aéroport s'appelle Louis Armstrong. Mais il faut se méfier des premières impressions. Et il suffit de quelques jours sur les routes du Texas, plus grand que notre Hexagone (696 241 kilomètres carrés), pour s'apercevoir qu'il est bien plus accueillant et intéressant que les clichés ne le laissent supposer : ce n'est pas qu'un paradis de «rednecks» («culs-terreux») républicains et champions de la peine de mort, la vie culturelle y va bien au-delà des rodéos et des bals country. Riches du pétrole et du high-tech, quatre grandes villes offrent un patrimoine artistique d'une qualité insoupçonnée.

FORT WORTH

LE CHARME DISCRET D'UNE CITÉ DE MÉCÈNES

C'est ici qu'a lieu le premier choc. On découvre d'abord un centre-ville flambant neuf mais dont l'architecture néo-victorienne prend bien soin d'ignorer toute modernité. Derrière le slogan préféré des 760 000 habitants, «Where the West begins» («Là où l'Ouest commence»), Fort Worth, à une cinquantaine de kilomètres de Dallas, cultive sa fierté d'ancienne ville frontière, étape des troupeaux sur la piste du Kansas et villégiature de Butch Cassidy et du Sundance Kid, les pilleurs de banques. Chaque jour, le quartier des Stockyards rejoue la conduite du bétail, avec défilé de vaches à longues cornes, cow-boys à cheval et, pour le soir, le plus grand «honky tonk» (bastringue country) du pays.

D'où le choc lorsque, en parcourant le «cultural district», on entre dans le Kimbell Art Museum pour se trouver face à ce que la peinture occidentale a

produit de plus raffiné. Michel Ange, le Caravage, Rembrandt, Velázquez, Monet, Matisse, Miró... 350 pièces seulement mais autant de chefs-d'œuvre déterminants dans l'histoire de la peinture. Avec, en guise d'écrin, le musée dessiné par Louis Kahn à la fin des années 1970, et ses galeries aux plafonds voûtés d'où la lumière naturelle coule sur les toiles. A ce très bel exemple d'architecture contemporaine répond, depuis fin 2013, le bâtiment élégant imaginé par Renzo Piano pour les collections d'antiquités, d'art asiatique et précolombien. Au gré des salles de béton clair et de verre, Eric M. Lee, le directeur, vante cette «architecture inspirée et son sens de l'intimité». Avec sa mâchoire carrée et ses épaules trop larges pour son costume, l'homme semble plus taillé pour le sport que pour le milieu de l'art. Pourtant, à 48 ans, il a acquis une belle réputation pour avoir fait le pari d'acheter (6,5 millions de dollars) ce que les expertises ont confirmé être le premier tableau de Michel Ange, «Le Tourment de saint Antoine». Puis, pour avoir raflé un Poussin, «L'Ordination» (24,3 millions), à la barbe de grandes institutions. Si Eric M. Lee évoque ces sommes faramineuses, c'est en toute modestie, pour souligner les capacités d'engagement de la Kimbell Art Foundation – 91,8 millions de dollars en 2011 – grâce aux revenus du pétrole. Car, Texas oblige, ce musée est





Fort Worth, c'est «là où l'Ouest commence», dit le slogan. Mais sur Main Street, en plein centre, les dais blancs abritant les œuvres de plus de 200 artistes, peintres et sculpteurs locaux ou internationaux, témoignent d'une réalité raffinée, bien loin de la légende du Texas.

une affaire privée, l'histoire d'un autodidacte qui combina à merveille mercantilisme et altruisme. Kay Kimbell avait 13 ans, au début du XX^e siècle, lorsqu'il quitta l'école pour travailler dans la meunerie de son père avant de faire fortune dans le grain, l'épicerie et le pétrole. Tombé amoureux des arts plastiques, il acheta des peintures sur les conseils d'un marchand new-yorkais puis créa la fondation que préside toujours sa nièce, Kay Fortson. Depuis, l'objectif demeure : «Chaque acquisition doit être un chef-d'œuvre capable de côtoyer les autres», résume Eric M. Lee, diplômé de Yale mais tout à fait à l'aise parmi ces «fans de rodéo qui peuvent être particulièrement éclairés en matière d'art»...

Visiblement, les cow-boys éclairés n'ont pas manqué à Fort Worth. A quelques mètres du Kimbell Museum, cinq pavillons aux toits plats et aux murs de verre soutenus par de fines colonnes flottent sur un bassin. L'architecte Tadao Ando a mis toute sa délicatesse japonaise dans ce bâtiment qui abrite depuis 2002 le Modern Art Museum. A l'intérieur, la collection, débutée en 1882 par quelques dames que l'élevage ne passionnait pas, est l'une des plus importantes du pays et ne cesse de s'enrichir d'œuvres qui sont autant d'émotions : toiles de Rothko, installation vidéo de Bill Viola (qui a, en ce moment, les honneurs du Grand Palais à Paris),

sculpture hyperréaliste de Ron Mueck (une miniature de vieille dame au regard triste et à la peau fripée)... Un peu plus loin, un bâtiment de granit, signé Philipp Johnson, se dresse sur son tertre de verdure. Le Amon Carter Museum of American Art raconte une autre histoire texane, celle d'Amon G. Carter, né en 1879, d'abord voyageur de commerce puis roi des médias de Fort Worth. Il aimait les peintures «western» de Charles M. Russell et de Remington, les deux maîtres du genre. «Il était issu d'un milieu modeste et voulut offrir à sa ville un musée dont l'entrée serait gratuite, mais il mourut en 1955 et c'est sa fille Ruth qui exauça son souhait, en 1961», raconte Margi Conrads, la conservatrice, pendant que l'on savoure les peintures puissantes de Remington, «Les Nageurs» de Thomas Eakins – un classique américain – et les toiles de Georgia O'Keeffe qui font vibrer les paysages, les fleurs et maisons d'adobe du Nouveau-Mexique, épurés jusqu'à l'abstraction. C'est à ce musée que l'on doit aussi la commande passée en 1978 au photographe Richard Avedon pour des portraits monumentaux d'Américains ordinaires qui constitueront l'une des expositions photographiques les plus marquantes de tous les temps : «In the American West».

Autant dire qu'en quittant le «cultural district», on se sent un peu comme Jackie Kennedy, qui ■■■



À FORT WORTH, LES TOILES DE MAÎTRE ONT DES ÉCRINS À LEUR MESURE

Pureté des lignes, harmonie avec le plan d'eau... depuis douze ans, la simplicité toute japonaise du musée d'Art moderne dessiné par Tadao Ando se fond sans peine dans la réalité de Fort Worth.





••• accompagnait JFK à Fort Worth le 22 novembre 1963, veille de l'attentat fatal de Dallas. Son président de mari lui avait annoncé une province peuplée de «riches républicaines portant vison et bracelet de diamants» à qui elle montrerait «ce qu'est réellement le bon goût». Et voilà que leur suite de l'hôtel Texas, à l'entrée de Main Street, était décoree de chefs-d'œuvre assemblés par les familles à l'origine des trois musées. Ce fut la réussite de Fort Worth qui montra aux autres villes du Texas qu'elles pouvaient devenir des destinations culturelles.

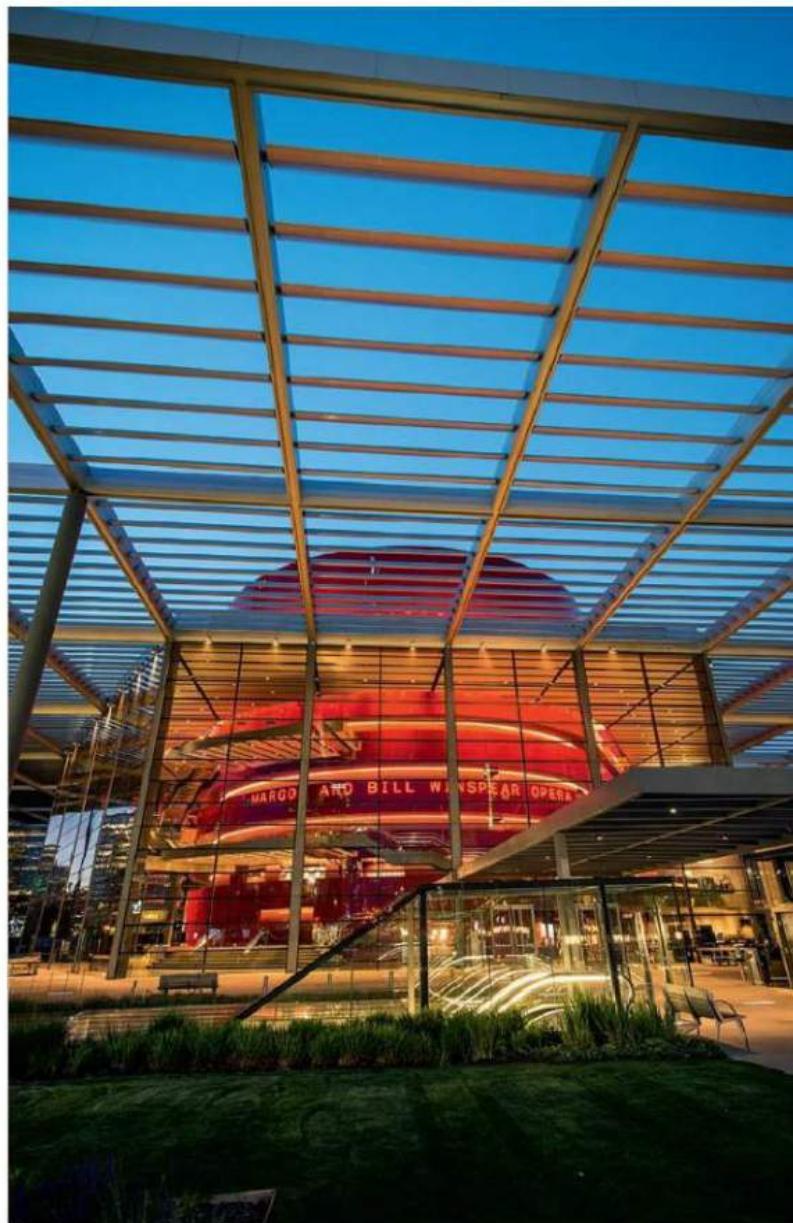
DALLAS

LA MAL-AIMÉE CHANGE DE DÉCOR ET DEVIENT COOL

Et cet air frais, Dallas en avait bien besoin. Des années durant, la ville traîna deux fardeaux : l'assassinat de Kennedy, qui lui valut le titre de «city of hate», «ville de la haine», puis, à partir de 1978, le sourire carnassier de J. R. Ewing et sa famille de rapaces dans la série télévisée. «Certes, il valait mieux être la ville de J. R. que celle qui a tué Kennedy, mais le cliché n'a pas arrangé la réputation de la cité», sourit Jim Schutze, journaliste du «Dallas Observer», racontant les décennies d'opprobre qui suivirent la mort du président. Fine gâchette de la scène politique locale, Jim Schutze est attable à la terrasse du Mercat Bistro, l'un des nouveaux cafés-restaurants qui fleurissent à Dallas, dans ces quartiers où, en marge des gratte-ciel du centre, l'autochtone découvre le plaisir inouï de déambuler à pied pour aller de boutiques en restaurants, où de jeunes chefs se frottent à la cuisine internationale ou réveillent celle du Texas. Pour Jim Schutze, cette convivialité est le reflet de métamorphoses plus profondes : «C'est comme une ville nouvelle, pleine de jeunes qui aiment la diversité... Dallas, autrefois raciste et conservatrice, devient cool et je n'aurais jamais cru pouvoir dire cela un jour», glisse-t-il.

Dans son bureau de l'étrange hôtel de ville-pyramide inversée qu'imagina Ieoh Ming Pei en 1978, le maire démocrate Mike Rawlings parle aussi de la «confiance retrouvée» d'une ville attrayante (la conurbation Dallas-Fort Worth a attiré plus de 120 000 nouveaux habitants en 2012). Pour changer son image, Dallas a fait le pari de l'architecture. Et comme la ville est riche des banques et des entreprises d'électronique ou de pétrole qui y prospèrent, l'argent ne manque pas. Du coup, le nouveau «district des arts» (27,5 hectares) est la plus grande concentration au monde de lauréats du prix Pritzker, l'équivalent du Nobel pour les architectes : •••

Les lauréats du Pritzker Prize, le Nobel des architectes, sont nombreux à avoir laissé une trace à Dallas. Ainsi, Thom Mayne et son «cube», qui abrite le Perot Museum of Nature and Science (à g.), mais aussi Norman Foster et son Margot and Bill Winspear Opera House, ouvert en 2006, qui combine une acoustique parfaite et une utilisation astucieuse de la lumière du soleil (ci-dessous).





Il y a encore une quinzaine d'années, Austin était la ville des musiciens de folk et de blues. Vie chère et loyers impossibles obligent, ils ont déserté, mais demeurent ici des lieux emblématiques de la musique live comme le Continental Club, dont le néon brille depuis 1957 sur South Congress Avenue.

••• Ieoh Ming Pei, auteur du grand bâtiment clair aux angles acérés du Morton H. Meyerson Symphony Center ; Norman Foster et son immense cocon rouge serti dans une pergola de verre, conçu pour le Margot and Bill Winspear Opera House ; Rem Koolhas, qui a signé le haut cube, comme tendu d'un rideau de métal, du Dee and Charles Wyly Theatre. Un peu plus loin, Renzo Piano, à l'origine de l'édifice de pierres blondes et du magnifique jardin où trônent les sculptures offertes au public par Raymond Nasher, magnat de l'immobilier. Enfin Thom Mayne, créateur de l'impressionnant parallélépipède déstructuré qui, depuis fin 2012, abrite le Perot Museum des sciences et de la nature, avec sa débauche de technologie interactive.

Au cœur du district des arts, un Français assiste avec passion à ces métamorphoses. Il y a quatre ans, Olivier Meslay a quitté le Louvre pour le Dallas Museum of Arts, dont il est désormais directeur adjoint et conservateur en chef. Ses amis se sont demandé pourquoi il choisissait un tel exil. Ceux qui sont venus le voir ont compris : le musée renferme plus de 24 000 œuvres, une profusion d'art africain, tibétain, islamique, de peinture classique, impressionniste, moderne, contemporaine. Le tout presque entièrement issu de donations privées et accessible gratuitement depuis janvier. «Sur les vingt millions de dollars de budget annuel, 5 % viennent de la ville, le reste de la dotation et des partenaires privés. Notre budget d'acquisition est de six millions de dollars par an», dit Olivier Meslay. A fréquenter les collectionneurs de Dallas, il a appris à aimer ce

«concentré de Texas et de raffinement, bottes en lézard et toiles de maître». La générosité des donateurs ne cesse de l'étonner : «Ce n'est pas une question de défiscalisation, elle est moindre qu'en France. Ni de gloire personnelle, beaucoup sont d'une incroyable discrétion. Mais c'est sans doute qu'ici, le don est une continuation de l'action. On ne comprend rien à ce pays si l'on ne comprend pas l'attachement à la communauté.»

AUSTIN

LA MECQUE DU FOLK CONTINUE DE FAIRE RÊVER

Ce qui définit le mieux la ville d'Austin, c'est bien cette conception d'une communauté qui cultive sa différence. «Keep Austin weird», quelque chose comme «Faites qu'Austin demeure excentrique», dit le slogan de la capitale du Texas. Né en 2000, lorsque des disquaires et libraires locaux s'opposèrent aux primes que la municipalité souhaitait accorder pour l'implantation d'une enseigne internationale de vente de produits culturels, il traduit bien l'idée que la ville se fait d'elle-même. En 1861, déjà, elle était l'une des rares sudistes à refuser la sécession. Puis, en 1883, l'Université du Texas, dont le campus verdoyant s'étend toujours derrière la coupole néo-Renaissance du capitole, y apporta son lot de jeunesse et de libres penseurs (ils sont 50 000 étudiants aujourd'hui). D'où le paradoxe d'une cité qui abrite un Sénat et un gouverneur conservateurs mais s'est toujours voulue oasis libérale.

Longtemps, et jusque vers la fin des années 1990, la ville fut l'un des secrets les plus agréables du pays. Elle n'avait rien de spectaculaire avec son petit «downtown» et ses maisons basses planquées sous les arbres. Mais il y avait tous ces gens détendus qui couraient ou pédalaient le long de la rivière, nageaient dans l'immense «piscine» naturelle de Barton Spring. Il y avait ces bars et ces clubs des 4^e et 6^e rues, hantés par des chanteurs ou musiciens hors-pair, Townes van Zandt, Stevie Ray Vaughan, Joe Ely, Lucinda Williams... «Live music capital of the world», disait l'autre devise préférée de la ville. Alejandro Escovedo, l'ancien punk de The Nuns et de Rank and File, y fit ses premières armes de «songwriter» : «C'était une époque incroyable, même le gars derrière le bar jouait mieux que le type sur scène», se souvient le musicien qui vit toujours dans South Austin. Le temps d'un repas chez Maria's Taco Xpress (une cantine colorée où la Maria en question offre le dimanche une «messe hippie» dédiée aux plaisirs de la vie), Alejandro Escovedo vante •••



Ce sont 10 000 peintures et sculptures que John et Dominique de Menil ont offertes à Houston en 1987. L'art, disaient-ils, est un besoin « primaire ». Alors, l'entrée du musée signé Renzo Piano est gratuite.



Dans le Third Ward, un quartier défavorisé de Houston, l'artiste Rick Lowe a sauvé des dizaines de vieilles maisons délabrées, comme ces maisonnettes de bois des années 1930, typiques du Sud. Il les a converties en galeries, résidences d'artistes et en logements sociaux pour mères célibataires.

••• de sa voix douce cette ville «cultivée et tolérante». Mais quand on l'interroge sur l'excentricité autoproclamée d'Austin, il fait la moue : «C'est trop tard... C'est devenu une grosse banlieue cossue où la plupart des musiciens n'ont plus les moyens de vivre. La "bizarrie" d'Austin s'est bien estompée...»

Car, au tournant des années 2000, les entreprises de high-tech (Dell, IBM, Apple, Motorola...) ont transformé le «Hill Country» («le pays des collines») en «Silicon Hills». La population a enflé (1,9 million d'habitants dans l'agglomération contre 1,2 en 2000), le prix de l'immobilier a flambé, les embouteillages sont devenus légendaires. Le festival musical débraillé qu'était South by Southwest en 1987 est aujourd'hui une immense foire de printemps ouverte aussi au cinéma et à la culture numérique (on y a vu la consécration de Twitter en 2007). Les concerts d'Austin City Limits, du nom d'une émission historique de la télévision publique, occupent désormais un magnifique auditorium de granit noir au pied d'un hôtel de luxe. Sur le trottoir, la statue du chanteur Willie Nelson, «rebelle» de la country et figure d'Austin, fixe les boutiques chics de la 2^e rue.

Mais Austin conserve sa passion pour les choses de l'esprit. Celle que symbolise, sur le campus de l'université, le Harry Ransom Center qui achète et préserve les archives du monde entier grâce à une dotation privée de trente millions de dollars. Première Bible de Gutenberg, écrits de Céline, Apollinaire, Cocteau, Kerouac, Mailer, Coetzee, notes de tournage de Robert De Niro, première photo de Niepce (1826), archives de l'agence Magnum... Qua-

rante-deux millions de manuscrits et cinq millions d'images font de ce centre une cathédrale dédiée à l'intelligence mondiale.

Austin est aussi devenue une petite Mecque du septième art. La diversité des paysages autour de la ville et les aides financières de l'Etat (jusqu'à 22 % de subventions pour les productions qui dépensent plus de 3,5 millions de dollars localement) en ont fait le refuge du cinéma indépendant. La renommée des enfants du pays que sont Richard Linklater (réalisateur de «Before Sunrise» ou «Before Midnight») et Robert Rodriguez (ami du cinéaste Quentin Tarantino et auteur de «Sin City», «El Mariachi», «Machete Kills»...) a dépassé les limites du comté. Terrence Malick s'y est installé et y a tourné «The Tree of Life» (Palme d'or à Cannes en 2011), l'acteur Mathew McConaughey (oscarisé cette année pour «Dallas Buyers Club») vit dans les collines, Jeff Nichols, le réalisateur de «Mud» (2012), est installé là depuis dix ans. Avec son allure de grand garçon simple, il ne pouvait qu'être séduit par cette cité à taille humaine : «Loin de la compétition qui règne à Los Angeles ou des réseaux de New York, les cinéastes, acteurs et scénaristes d'ici sont des amis, dit-il. On se croise en ville, au bar, nous ne sommes pas dans notre bulle hollywoodienne. On dirait que l'air du coin nourrit l'indépendance. Cette ville est unique et fait tout pour le demeurer.»

HOUSTON

MÉTISSÉE ET BOHÈME, LA VILLE SORT DU PLACARD

Voilà le genre de réflexions qui fait sourire à Houston. Où l'on vous rappelle très vite que le chanteur Townes van Zandt, vénéré à Austin, est natif d'ici, tout comme Beyoncé ou les rappeurs qui ont fait la célébrité du «Houston hip-hop». Et où l'on affirme que le nouveau secret le mieux gardé des Etats-Unis est le pouvoir de séduction de cette ville qui devrait être capitale du Texas.

Certes, il faut du temps pour prendre la mesure de la quatrième plus grande agglomération des Etats-Unis (six millions d'habitants dans le Grand Houston). Il faut passer outre l'incroyable écheveau de voies rapides dans lequel même le GPS se perd, accepter l'étendue de cet archipel urbain que l'absence de «zoning» («planification») rend anarchique. Mais, le vertige passé, c'est un plaisir de découvrir des quartiers comme Montrose, qui garde encore un peu de son esprit bohème, ou les Heights, qui ont su préserver leurs belles demeures sous la verdure. Plonger dans cette ville-monde permet aussi d'ébranler les clichés les plus tenaces. Houston,

symbole de Texans réactionnaires à l'abri de leur pick-up énergivore ? En 2009, Houston fut la première grande ville des Etats-Unis à élire une maire lesbienne et démocrate, la très populaire Annise Parker, toujours à la tête d'une municipalité qui fait de gros efforts pour développer le transport sur rails, créer des parcs, des pistes cyclables autour des bayous, rapprocher lieux de travail et de résidence. Houston, reflet d'un Texas trop blanc et xénophobe ? Les «Anglos» sont désormais minoritaires, moins de 40 % dans l'agglomération. L'un des plus vastes «Chinatown» du pays s'étire à l'ouest, des milliers de réfugiés chassés de la Nouvelle-Orléans par l'ouragan Katrina sont venus grossir la population afro-américaine. Quant aux Latinos, l'une des plus belles «success story» s'écrit à Montrose, dans le meilleur restaurant mexicain de la ville. Hugo Ortega, le chef et propriétaire, aime raconter comment, garçon, né à Mexico en 1965, il apprit les recettes de sa grand-mère avant de faire le périlleux voyage clandestin vers l'Eldorado, d'arriver à Houston dans le coffre d'une voiture, de laver la vaisselle dans un restaurant dont la patronne lui donna sa chance en cuisine et lui paya des cours du soir. Depuis, il l'a épousée. Quand on lui parle des Texans racistes, Hugo Ortega se fend d'un large sourire : «Regardez ce que je suis devenu grâce à eux...» Certes, Houston est terriblement inégalitaire, économiquement et socialement. Mais, précise Mimi Swartz, l'une des plumes du magazine «Texas Monthly», «elle est bien plus diversifiée qu'on ne le croit. Son port est l'un des plus actifs du pays, les compagnies pétrolières internationales sont là... Houston est tout sauf provinciale».

Ici, le pétrole fait (presque) tout. Il nourrit une économie qui a ignoré la récession, avec 3,8 % d'emplois en plus en 2012. Il se cache aussi derrière le foisonnement artistique. Dans le district des arts où l'opéra, les théâtres et les salles de concerts offrent le plus grand nombre de sièges après Broadway. Au musée des Beaux-Arts (l'un des plus richement dotés du pays), la foule se presse pour admirer les classiques européens avant de se laisser hypnotiser par les installations lumineuses de James Turrell. A la Menil Collection, entièrement gratuite dans son musée signé Renzo Piano, Dominique de Ménil, de la famille Schlumberger, et son mari John ont légué 10 000 peintures, aquarelles, sculptures et objets d'art à la «communauté». Ils furent aussi les commanditaires de la Rothko Chapel, petit bâtiment blotti sous les arbres et ouvert à tous : à l'intérieur, les immenses toiles monochromes de Mark Rothko sont tendues sur chacune des faces de l'octogone. Au centre, quelques bancs pour se reposer ou méditer. A des années-lumière d'un Texas bigot et arriéré.

C'est cette foi en l'art qui guide Rick Low depuis 1993, dans le Third Ward, quartier afro-américain devenu délabré et mal famé : d'abord vingt-deux «shotgun houses», petites maisons de bois typiques du Sud, puis quarante propriétés ont été rénovées pour héberger des créateurs mais aussi offrir des

logements à des mères célibataires. Autour, un projet communautaire nourrit des programmes pour les enfants et les résidents, crée des liens de voisinage. Les étudiants en architecture de la très huppée Rice University voisine ont planché sur l'aménagement de maisons bon marché : «Peut-être le projet d'art public le plus impressionnant et visionnaire du pays», a tranché le «New York Times» en 2006.

«Les types du FBI étaient à la porte. On a voulu fermer l'exposition. Mais les gens m'ont soutenu»

A quelques rues de là, James Harithas croit aussi que l'art contemporain peut dire quelque chose. «Fatigué de ces œuvres conceptuelles qui ne sont qu'une affaire de mode», ce vieux monsieur a fondé son Station Museum of Contemporary Art pour accueillir la diversité de Houston mais aussi des peintres, «graffeurs» et plasticiens du monde entier dont il apprécie le talent et la radicalité du propos. Il faut oser organiser ici une exposition enragée contre les nuisances du pétrole. Ou, en pleine guerre d'Irak, en 2003, accueillir vingt-trois artistes palestiniens : «Les types du FBI étaient à la porte, se souvient James Harithas. On a voulu faire fermer l'exposition. Mais les habitants m'ont soutenu, au nom de la liberté d'expression. Et je n'ai jamais reçu une seule menace.» Puis, comme si ceci expliquait cela, il ajoute : «This is Texas...» Pas forcément celui que l'on attend en débarquant à l'aéroport George Bush Intercontinental. ■

Pierre Sorgue

Le Station Museum of Contemporary Arts, à Houston, s'empare de causes dont certains s'étonnent qu'elles s'expriment au Texas. Y ont été exposés des artistes palestiniens, ou d'autres engagés contre la guerre en Irak, ainsi que des peintres, graffeurs et plasticiens du monde entier.



Il faut sauver le roi de la savane

Dans l'Antiquité, on trouvait des lions en Europe et, jusqu'au XX^e siècle, en Asie. Aujourd'hui, ce grand fauve est menacé d'extinction dans son dernier bastion : l'Afrique.

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE) ET ANTOINE LEVESQUE (INFOGRAPHIE)

L'HOMME EST SON UNIQUE PRÉDATEUR

Décimé par les chasseurs à partir du XIX^e siècle, l'animal est soumis à de nouvelles menaces exclusivement liées aux comportements humains. Voici les principales.



SON TERRITOIRE EST LABOURÉ

Son royaume, la savane, a perdu 75 % de sa surface initiale en cinquante ans. En cause : l'urbanisation et le défrichement agricole.



LES ÉLEVREURS LUI TIRENT DESSUS

Ses proies (antilopes, phacochères, zèbres) se rarefiant, il s'en prend aux troupeaux. D'où une intensification des représailles.



ON LE CHASSE POUR LE PLAISIR

Pourtant très réglementée, la chasse a encore été responsable de la mort de 6 000 lions au cours des dix dernières années.

TRÈS CHÈRE CRINIÈRE

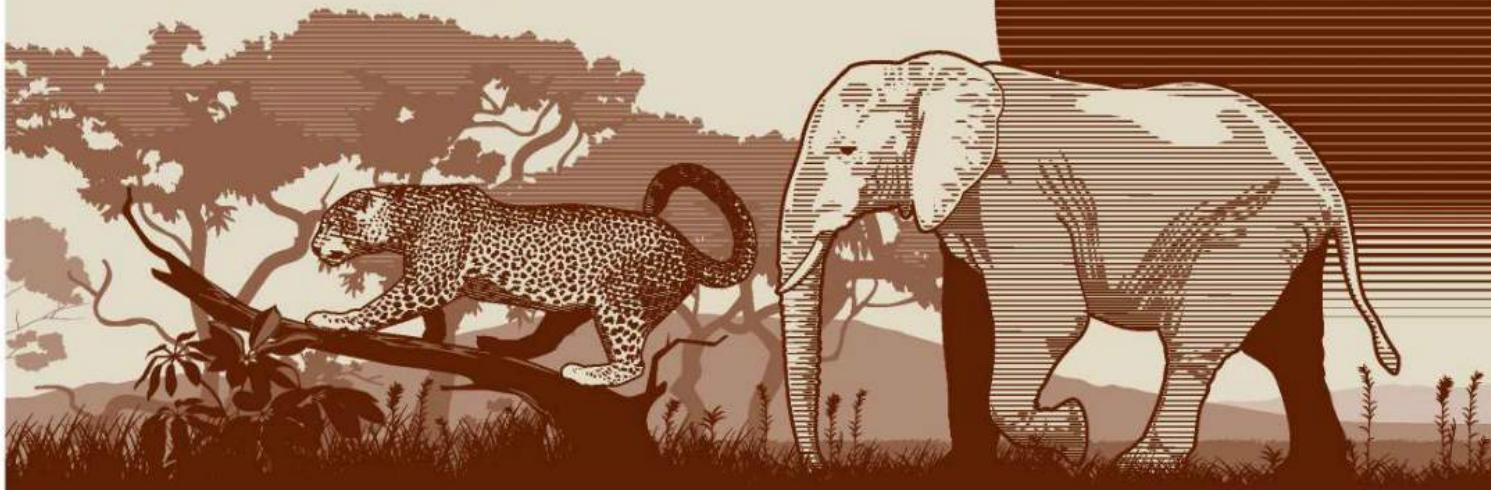
Les chasseurs, surtout américains, mais aussi européens ou japonais, déboursent des sommes astronomiques pour avoir le «privilège» de tuer un mâle... et d'emporter sa tête à la maison.



1900
200 000



Suite à l'écroulement des populations de lions, l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) a classé l'animal sur la liste des espèces menacées d'extinction. On compte désormais plus d'individus en captivité qu'en liberté.



LES AUTRES
REPRÉSENTANTS
DES «BIG FIVE»
RÉSISTENT
(UN PEU) MIEUX

LÉOPARD

POPULATION L'animal est très difficile à recenser. 710 000 individus selon la dernière estimation, fin des années 1980.

MENACES Déforestation et urbanisation.

CHASSE Dans des pays comme l'Ethiopie ou la Tanzanie, on le traque moyennant un permis à plus de 10 000 euros.

STATUT Quasi menacé.

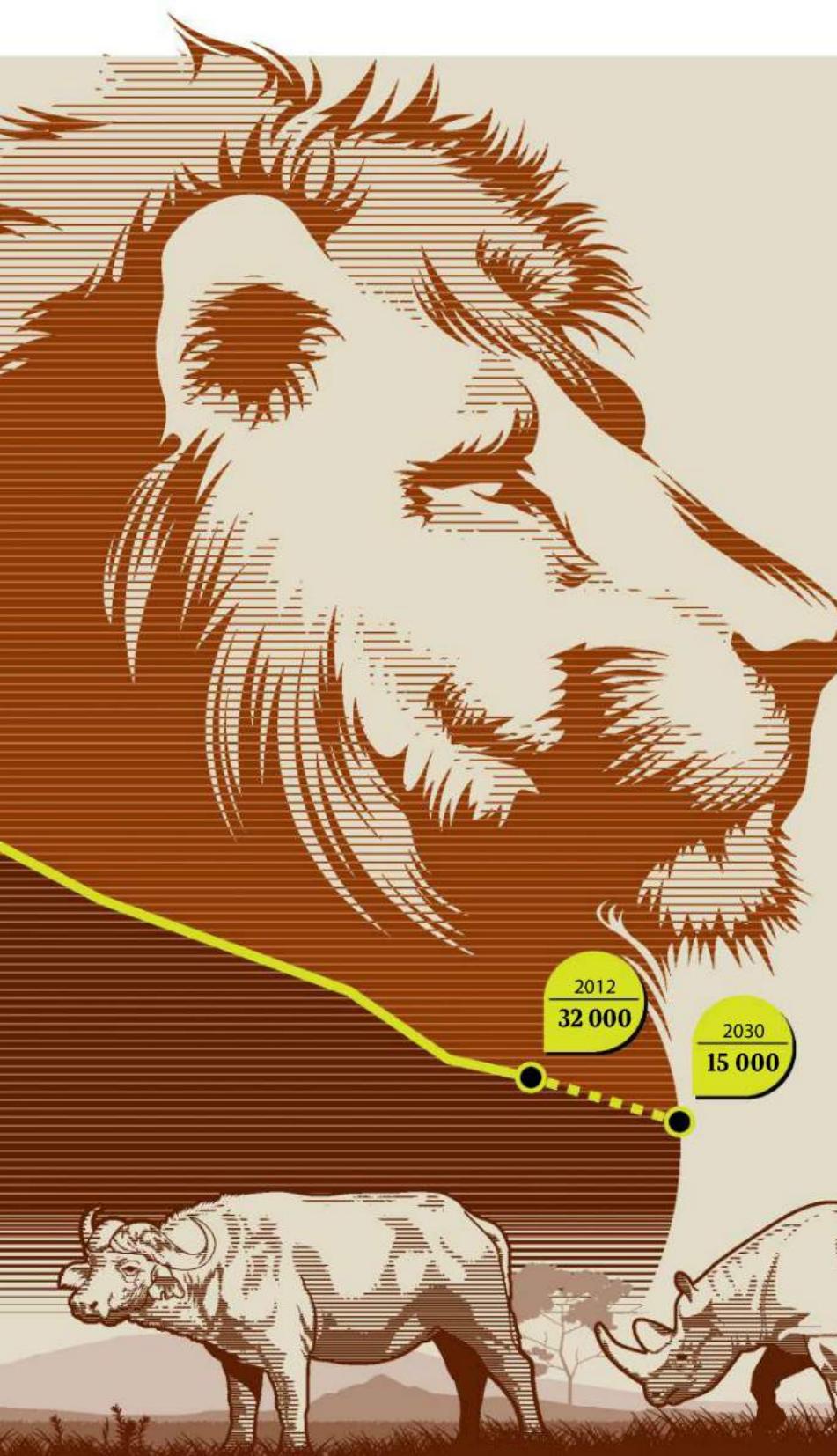
POPULATION 450 000 individus, contre 1,3 million en 1979. Bien implantés au Botswana et au Zimbabwe, les pachydermes ne sont plus que 10 000 dans toute l'Afrique de l'Ouest.

MENACES Le braconnage pour l'ivoire, responsable du massacre d'environ 25 000 éléphants par an.

CHASSE 1 500 permis sont délivrés chaque année.

STATUT Vulnérable.

ELEPHANT



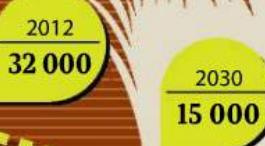
BUFFLE

POPULATION 900 000 individus sauvages au moins. Pas de déclin notable : les trois quarts se trouvent dans des zones protégées.

MENACES Les épizooties qui ont déjà décimé des troupeaux entiers. Et le braconnage pour la viande.

CHASSE Les chasseurs sont prêts à payer plusieurs milliers d'euros pour remporter un trophée.

STATUT Préoccupation mineure.



RHINOCÉROS NOIR

POPULATION 70 000 individus dans les années 1970, moins de 5 000 aujourd'hui. Plus d'un tiers se trouvent en Namibie.

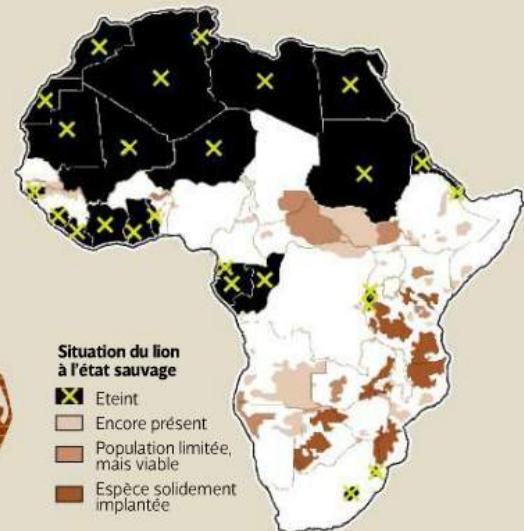
MENACES Le braconnage, surtout pour sa corne : 668 animaux tués en 2012, contre 13 en 2007.

CHASSE Trois ou quatre permis vendus par an, pour des sommes allant jusqu'à 350 000 dollars.

STATUT En danger critique d'extinction.

UN ROYAUME PEAU DE CHAGRIN

Initialement présent dans tout le continent africain (à l'exception de Madagascar), le lion a disparu de vingt-cinq pays. La situation est particulièrement préoccupante en Afrique de l'Ouest, où, en 2012, il ne restait plus que 250 adultes et 150 lionceaux.



TROIS CONSIGNES POUR SA SURVIE

Séparer les espaces de vie

Une cohabitation harmonieuse entre lions et humains permet de réduire les abattages punitifs : au Kenya, l'installation de bomas (barrières traditionnelles) pour protéger les troupeaux a déjà réduit les frictions.

Répartir les gains du tourisme

L'argent des safaris bénéficie aux parcs et lodges privés, pas aux populations. En Namibie, une meilleure redistribution permet d'envisager le lion comme une ressource, et non une menace.

Préférer les safaris photo

Seuls huit Etats, parmi lesquels l'Afrique du Sud et le Zimbabwe, autorisent à ce jour la chasse sportive. D'autres, comme le Kenya et la Zambie, préfèrent promouvoir des safaris non meurtriers.



SURF

Sur la plage de Joatinga, célèbre spot de la ville, se retrouvent chaque jour aficionados et débutants. Des écoles spécialisées installées là leur enseignent l'art de chevaucher la vague. Ici, deux professeurs et leur élève font une pause sur un gros rocher battu par les flots, à l'extrême sud du rivage.



VUES PLONGEANTES SUR RIO

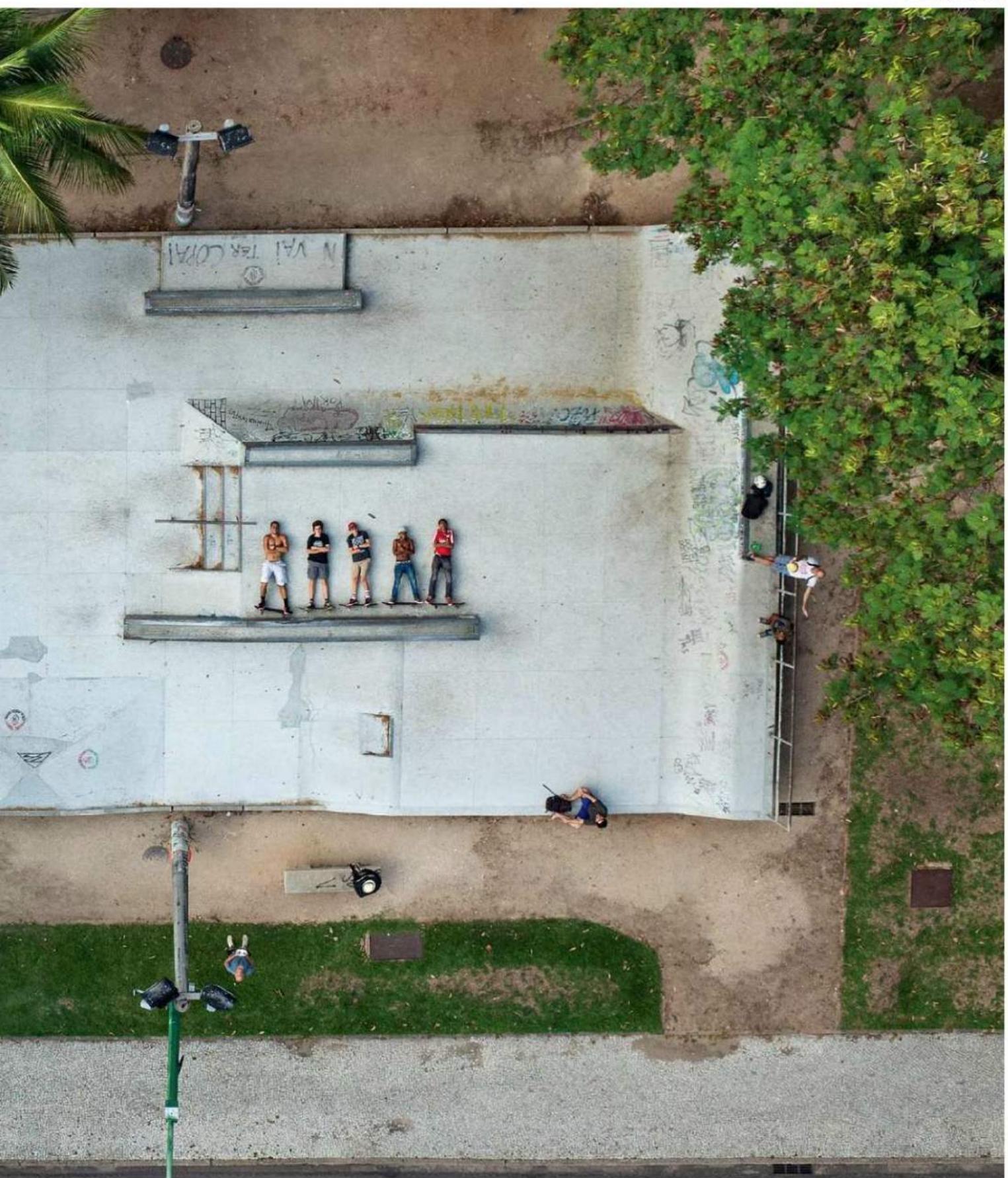
Ici, le sport, c'est sacré ! Et pour s'entraîner ou jouer, les Cariocas savent mettre à profit le moindre espace disponible dans leur ville. Deux photographes équipés d'un drone ont pris de la hauteur pour saluer ces accros à l'exercice.

PHOTOS DE GABRIELE GALIMBERTI
ET EDOARDO DELILLE

SKATEBOARD

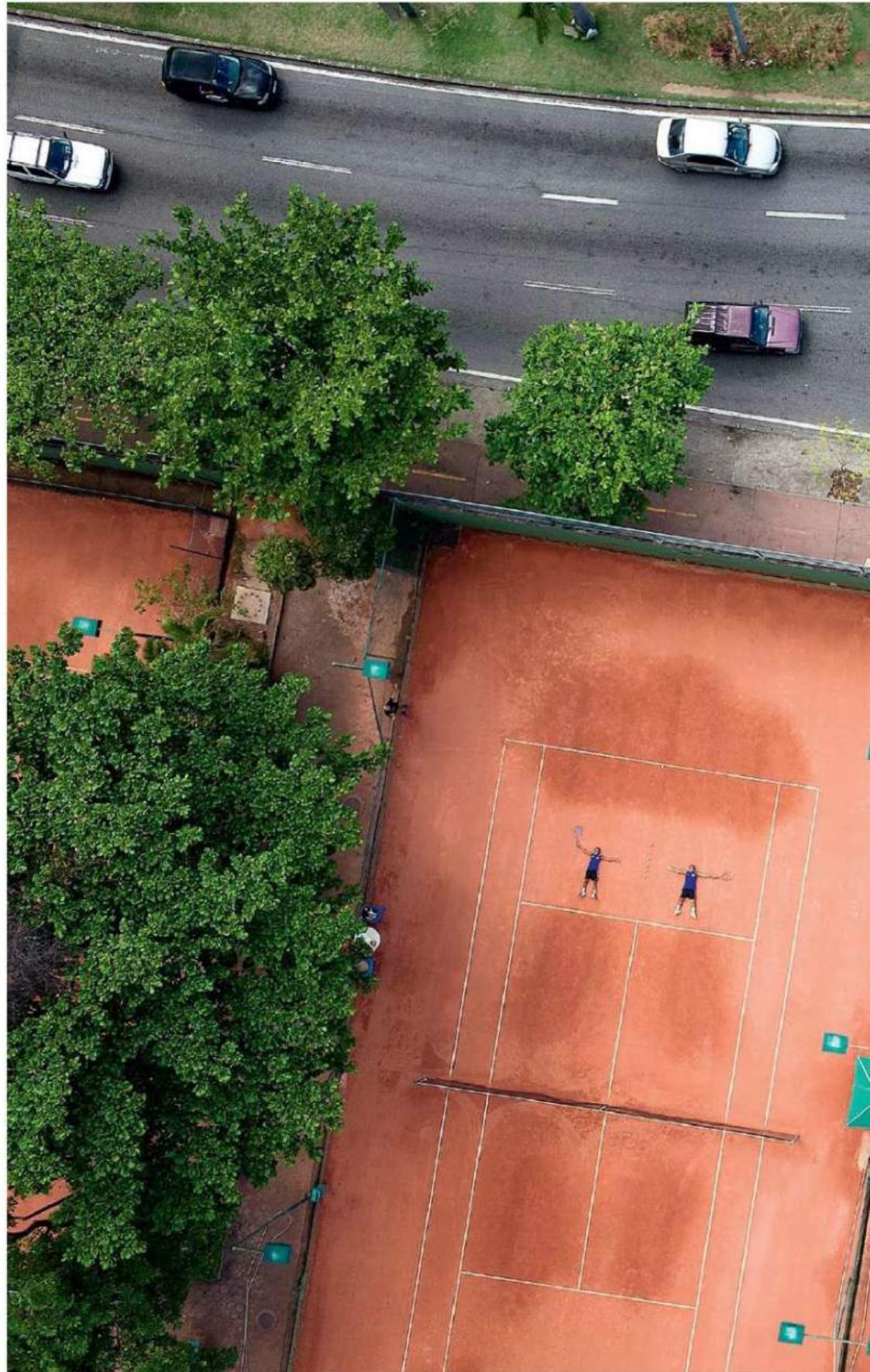
Connus de tous les adolescents passionnés de planche à roulettes, ce terrain situé entre le Corcovado et le quartier d'Ipanema est un point de ralliement. Ici se côtoient des gamins venus des milieux huppés de Leblond et d'autres issus du bidonville de la Rocinha ou de celui d'Alemão.

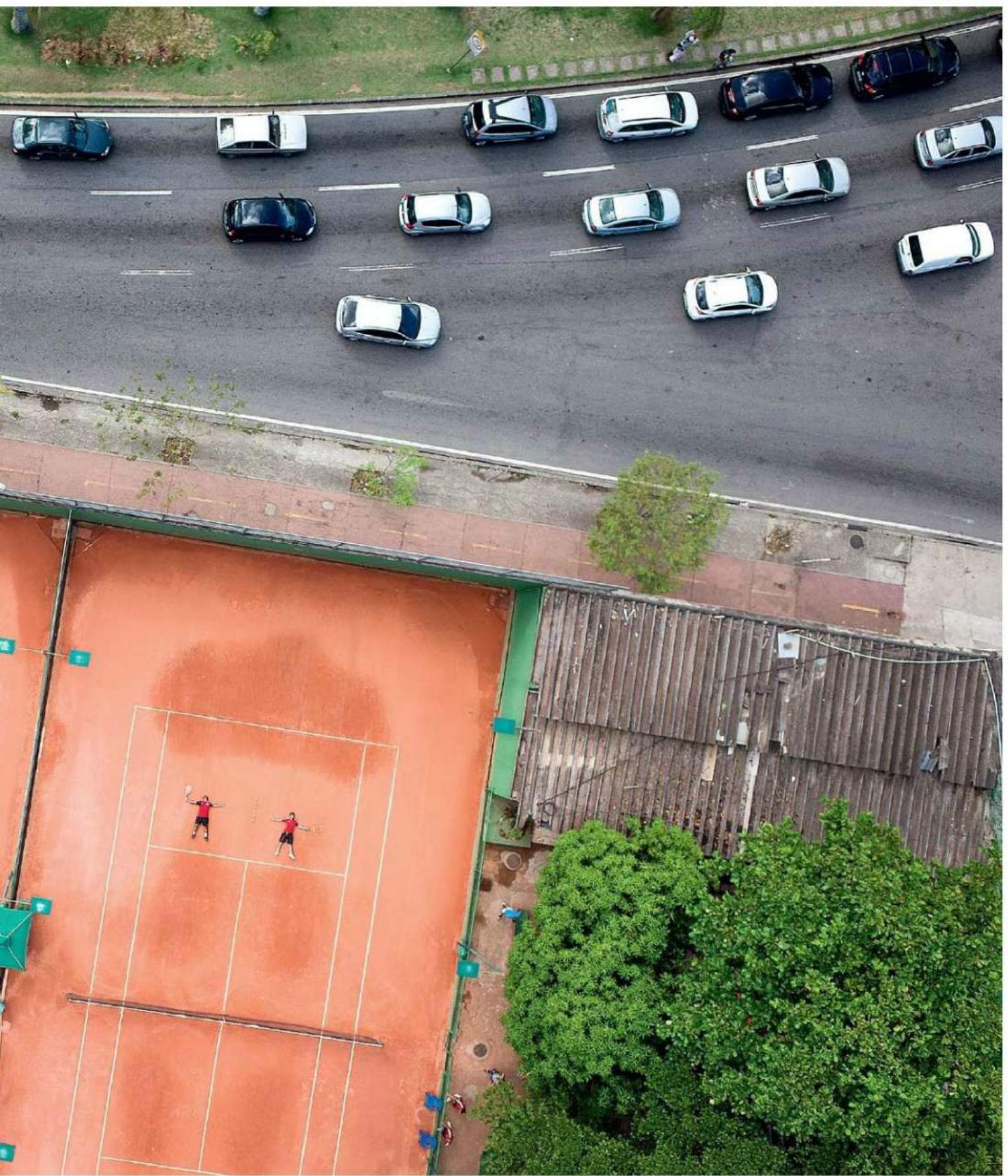


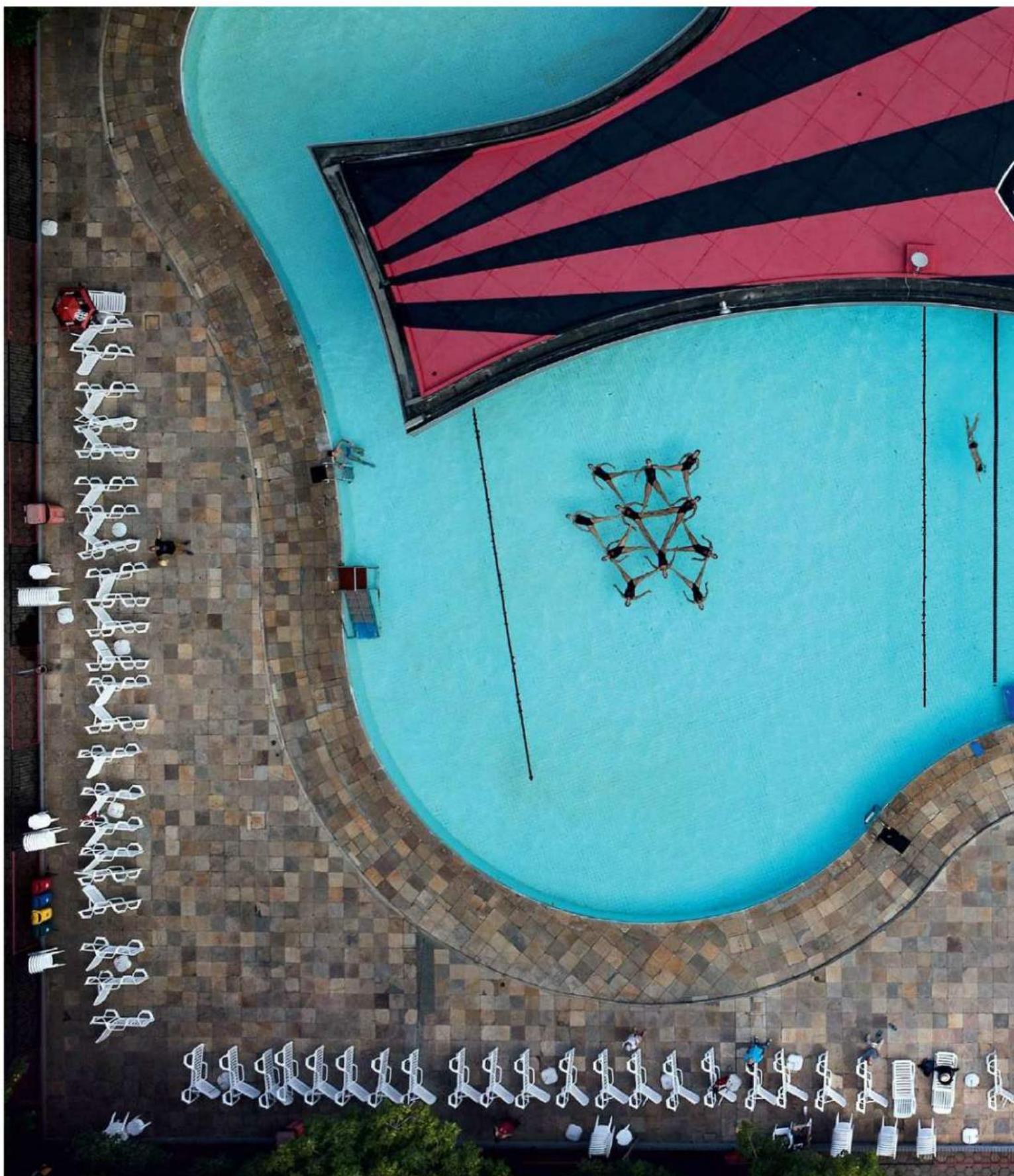


TENNIS

Le quartier de Lagoa foisonne de petits terrains de sports, dont ces courts de tennis installés derrière une bretelle d'autoroute. Publics et gratuits, ils constituent une aubaine à Rio, où presque tous les autres sont privés. Les deux ci-contre sont fréquentés surtout par des joueurs de condition modeste.

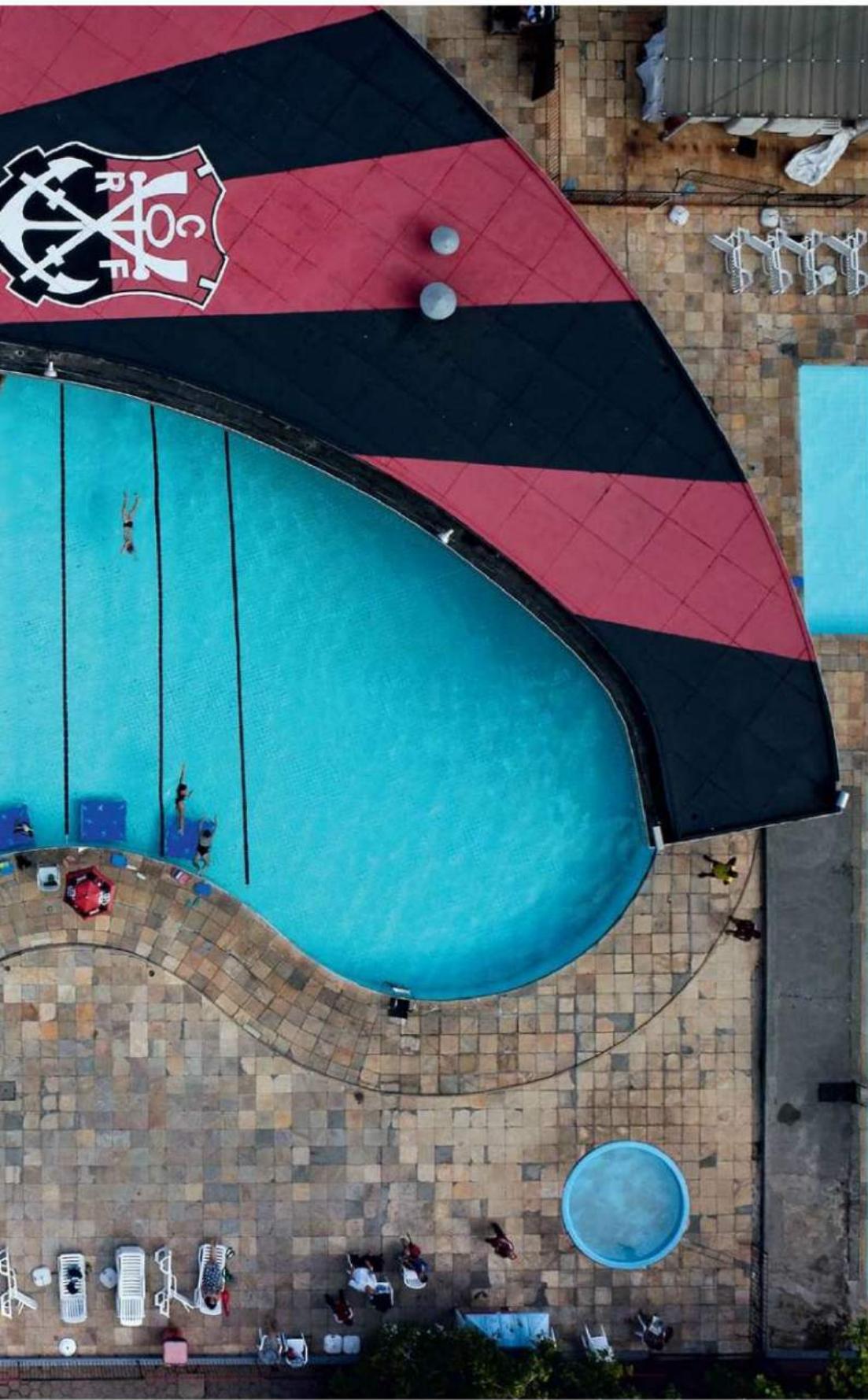






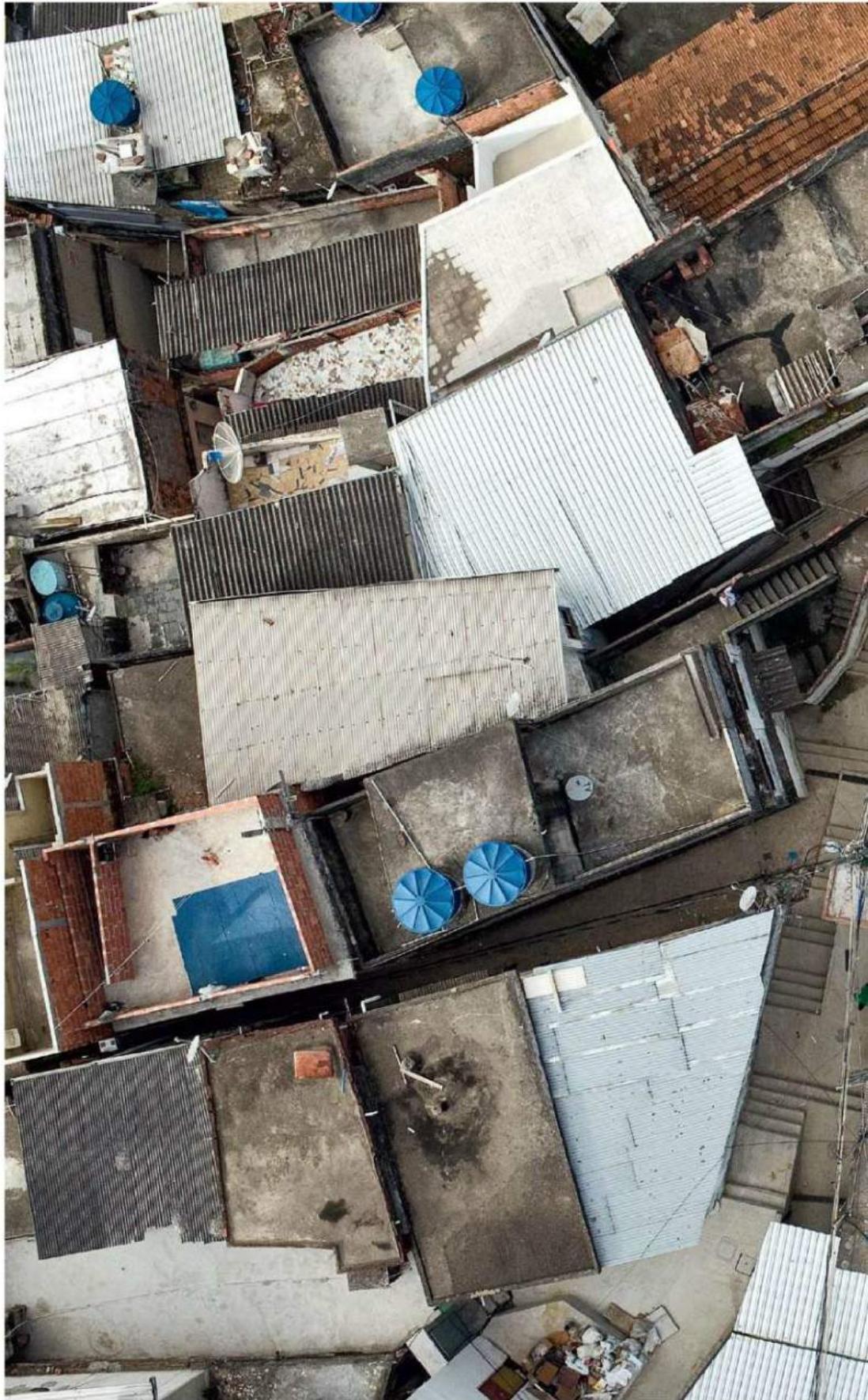
NATATION SYNCHRONISÉE

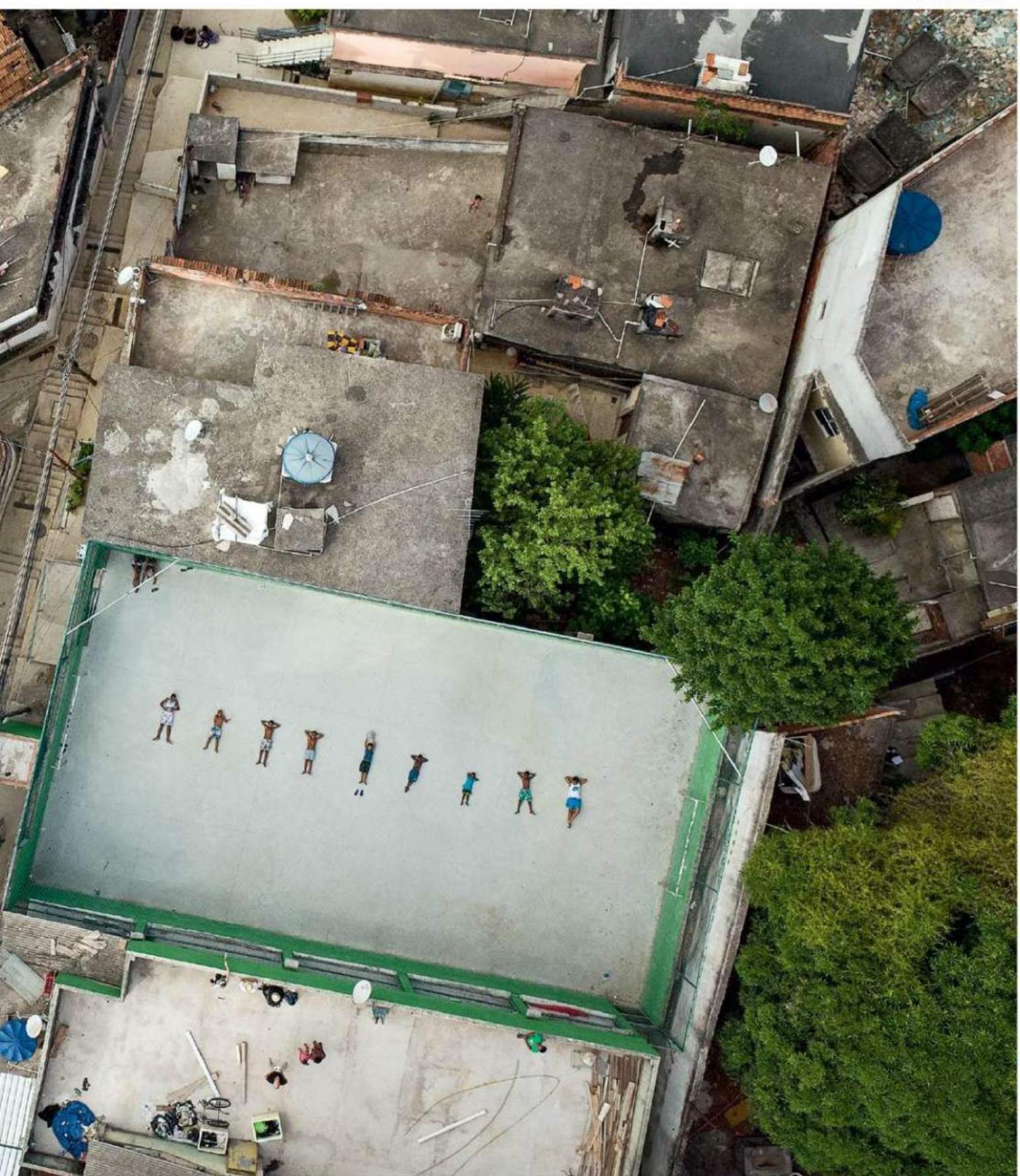
Plus qu'une équipe, ces filles sont une légende : les nageuses du club omnisports Regatas do Flamengo (également célèbre pour sa section de football) sont les championnes du Brésil. On les voit ici à l'entraînement, en train de réaliser une figure géométrique flottante de neuf triangles imbriqués.



FOOTBALL

Un groupe de gamins pose sur le terrain de foot situé en haut de la favela de Coroa. Longtemps considérée comme l'une des plus dangereuses de la ville, celle-ci est désormais pacifiée. Des centaines d'enfants y pratiquent chaque jour de nombreux sports, mais c'est le «futebol» qui reste le plus populaire.





SURF AVEC PAGAIE

Longue de deux kilomètres et demi, la plage d'Ipanema est l'une des plus célèbres de Rio. C'est le paradis du beach-volley, du foot, mais aussi du footvolley et du frescobol, un jeu de raquettes inventé ici en 1946. Plus récemment, plusieurs écoles de surf avec pagaie ont vu le jour près du rocher de l'Aproador.





GABRIELE GALIMBERTI
ET EDOARDO DELILLE |
PHOTOGRAPHES

P

et terrain de foot entre les tôles d'une favela, piste de skateboard dans un jardin, court de tennis entre deux rubans d'asphalte... A Rio, pour s'accommoder d'un urbanisme très dense, les pratiques sportives se déploient sur les pentes les plus raides, se jouent de la circulation et du béton. Plus surprenant encore, dans un pays aussi inégalitaire que le Brésil, le sport efface les origines sociales et rapproche riches et pauvres, quel que soit leur âge. En un clin d'œil, les gamins des favelas dégringolent les collines et se fondent parmi les habitants aisés des quartiers chics d'Ipanema ou de Leblond. Il suffit d'une planche de surf, d'un ballon ou d'une piscine, pour que ces fans de glisse, dingues de volley ou membres d'une équipe de nage synchronisée oublient un peu leurs différences.

«Pour utiliser le drone que nous faisions décoller d'une serviette de plage, nous étions deux, raconte le photographe italien Gabriele Galimberti, qui a travaillé avec son complice Edoardo Delille. L'un se chargeait du pilotage et des prises de vue, l'autre servait de navigateur et donnait les directives aux figurants.» Résultat : ce portrait inédit de Rio à la verticale. ■

GRAND REPORTAGE

Les Indiens uros sont les ultimes représentants d'un peuple ancestral des Andes.

LES DERNIERS

URUS

Le lac Titicaca est à cheval entre Pérou et Bolivie. Dans la baie de Puno, côté péruvien, les Uros ont tressé des plateformes de joncs pour y installer leurs maisons. Sur ces quelques centaines d'îles artificielles, comme celle-ci, appelée Nuevo Amanecer, le mode de vie n'a pas changé depuis des siècles.



Leur destin est intimement lié à celui du lac navigable le plus haut du monde.

GARDIENS DU LAC TITICACA



PAR PIERRE DELANNOY
(TEXTE) ET
PASCAL MAITRE (PHOTOS)





Les îles flottantes, jalousement préservées,



La totora, une espèce de jonc, couvre la majeure partie de la baie de Puno. C'est un matériau vital pour les Uros. Au XVI^e siècle, ils s'y cachèrent pour échapper à l'envahisseur espagnol. Ils y vivent toujours, utilisant les fibres végétales, séchées et tressées, pour construire leurs îles, leurs maisons et leurs bateaux, les «botes grandes».

forment le territoire du «peuple de l'eau»



Perché à 3 812 m d'altitude dans la cordillère des Andes (dont on distingue les sommets en arrière-plan), le Titicaca mesure 190 km de long et 80 km de large. Trois millions de personnes dépendent de ce lac inscrit au patrimoine mondial de l'humanité.

Le «lac des pumas de pierre» est le berceau de la



civilisation inca, qui a rayonné sur les Andes

Pourquoi tiennent-ils tant à cette vie sur l'eau ? C'est le «mystère uro»

Samuel Jilapa Suafía a enfilé un bonnet de laine à oreillettes par-dessus sa casquette de base-ball. Il marche pieds nus en dépit du froid glacial qui accompagne l'aube sur l'Altiplano péruvien. Il est fier de faire visiter son île. Et c'est vite fait. D'une rondeur parfaite, elle ne dépasse pas les vingt mètres de diamètre. Le sol, comme les quatre cabanes qui abritent les siens, est en totora, une sorte de jonc. Samuel a mis plus d'un an à la construire. Avant, il vivait sur celle de son père, puis a créé la sienne, Nuevo Amanecer («aube nouvelle»), quand il a voulu fonder une famille. Maintenant, ses enfants et petits-enfants partent bâtrir leurs propres îles, parfois aux portes de Puno, la principale ville de la région, à vingt kilomètres de là. Samuel le regrette. La proximité de la terre ferme lui répugne. Lui ne pourrait jamais vivre ailleurs que sur son «isla flottante», une «île flottante» comme il en existe une centaine d'autres sur le lac, plus ou moins grandes.

Samuel est un Indien uro, le peuple emblématique du Titicaca, le lac navigable le plus haut du monde, que se partagent le Pérou et la Bolivie. Les Incas le considéraient comme le berceau de leur civilisation, le «Tawantinsuyu», l'empire «aux quatre directions». Aujourd'hui, cette merveille de la nature est menacée par la pollution et le changement climatique. Mais les Uros s'accrochent à leurs îles de paille. Parce que le destin les a ancrés sur l'un des toits du monde, leurs villages flottants sont les plus célèbres de ces «radeaux de végétation» qui fascinent l'humanité depuis l'An-



Sur les rives, les habitants vivent d'agriculture (pommes de terre, quinoa...) et d'élevage (ici d'alpagas). Les paysans de la baie de Puno pratiquent aussi la pêche et concurrencent ainsi les Uros dont c'est la ressource principale.



tiquité. De l'île imaginaire de Delos tirée par un bateau, décrite par l'écrivain grec Euhémère, aux «terrains qui tremblent sous les pas des chevaux» évoqués par Pline l'Ancien dans les environs de Rome, c'est un même appel à la rupture avec les certitudes et les contraintes de la vie sédentaire. Les îles flottantes du Titicaca sont une étape obligée du tourisme andin. Les mythes des Uros, cette ethnie amphibia perchée à près de 4 000 mètres d'altitude, racontent qu'ils sont les héritiers du «peuple original» : le lac n'existant pas, c'était une vallée fertile. Les hommes y vivaient protégés des Apus, les dieux des montagnes, mais ils voulurent voler le «feu sacré». Le soleil se mit à pleurer durant quarante jours. Quand ses larmes cessèrent, brillait un lac autour duquel avait péri toute vie. Les pumas, que les Apus avaient lancés à l'assaut des hommes pour qu'ils renoncent à leur funeste projet, avaient été pétrifiés. Seul un couple d'humains réussit à se sauver à bord d'un bateau de joncs. Ils baptisèrent cette mer intérieure Titicaca, le «lac des pumas de pierre».



Dina Pacompia vit sur l'île flottante de Balsero et part chaque jour récolter des œufs de poule d'eau dans le «totoral», la zone plantée de joncs. Ses frères, eux, chassent les volatiles avec des lance-pierres.

Cette légende est d'origine aymara, un des deux principaux peuples préincaïques des environs. A mesure des siècles, les Uros, dont la dernière locutrice est morte dans les années 1950, ont été phagocytés par les Aymaras. Ne restent que leur nom et leur histoire. «C'était un peuple caraïbe proche des Arawaks, explique Juan Palao Berastain, un fameux anthropologue local. Ils ont escaladé les Andes en remontant les rios. Quand ils sont arrivés sur les bords du Titicaca, il y avait déjà du monde. Ils ont été obligés de passer sous la protection des Aymaras. Puis, au début du XVI^e siècle, les Incas sont arrivés, les nouveaux maîtres.» Et quelques décennies plus tard, les Espagnols, qui expédièrent les Uros dans les mines d'argent de Potosí (actuelle Bolivie). Alors, refusant d'être sédentarisés, les Uros se sont lancés à l'eau, le seul territoire où les Espagnols n'allait pas les poursuivre. D'abord avec ces grands bateaux à la proue et à la poupe recourbées (les «botes grandes») qui font les délices des visiteurs. Eux-mêmes les utilisent rarement et, aujourd'hui, la plu-

part sont des «faux» : en lieu et place des subtils tressages qui assuraient leur flottaison, les boudins latéraux sont remplis de centaines de bouteilles en plastique ! Ces embarcations sont plus faciles à fabriquer et durent plus longtemps, un an contre six mois pour la version traditionnelle. Un adolescent en tee-shirt à capuche, croisé à Nuevo Amanecer, prétend que ce sont les «Mercedes-Benz du Titicaca».

A l'écart des fragiles habitations, des femmes s'activent dans la hutte-cuisine

Pourquoi les Uros continuent-ils à s'appeler ainsi alors qu'ils se sont fondus parmi les Aymaras ? Pourquoi ces «campesinos» (paysans) d'origine revendiquent-ils la mémoire du «peuple de l'eau» ? Quelle est cette pulsion qui les pousse à mener cette vie lacustre, très dure, alors qu'aucun danger ne les menace plus directement ? Evoquant les recherches de Paul Rivet, disparu en 1958, l'un des pères fondateurs du musée de l'Homme et parmi les premiers à s'être intéressés à cette étrange tribu, ●●●

Loin des lumières de la ville, les Indiens,



qui vivent sans électricité, tutoient les étoiles

Un «bote grande», le bateau traditionnel des Uros, est amarré à l'île flottante de Nuevo Amanecer, territoire éphémère dont la durée de vie est d'environ quarante ans et qui affleure à moins de cinquante centimètres au-dessus de la surface. Il faut avoir le pied léger !



••• Juan Palao Berastain avoue, un éclat mystique dans les yeux : «C'est "el misterio uro"».

Samuel Jilapa Suafía a quitté son tee-shirt déchiré et passé une chemise «d'Inca», blanche avec des petites broderies. Le mercredi, de neuf à onze heures, c'est le «jour des touristes». Une vingtaine de personnes sortent peu à peu des cases à fleur d'eau. Des rouleaux de joncs délimitent approximativement la rive. Assaillies en permanence par le vent et les vagues, les îles se déforment, perdent par endroits de leur épaisseur. Il faut avoir le pied léger.

On passe facilement à travers le plancher. Le «totoral», la zone des joncs qui occupe l'essentiel (25 000 hectares) de la baie de Puno, n'excède pas les trois mètres de fond. La totora, la plante aquatique sans laquelle les Uros n'existeraient pas, ne survit pas au-delà. A l'écart des fragiles habitations, pour prévenir tout incendie, des femmes s'activent dans la hutte-cuisine. Truites et poissons-chats au menu. Des espèces invasives introduites il y a une cinquantaine d'années qui ont détruit la quasi totalité des poissons endémiques. Les écologistes parlent de désastre.

La plupart des hommes dorment encore. Ils sont allés poser des filets dans la nuit. Samuel reçoit avec cordialité, sans plus, les étrangers essoufflés par le manque d'oxygène. Il n'y a que lui à s'être fait beau. Les gamins portent des jeans ou des survêtements élimés, les femmes des chapeaux melon et des blousons et jupes aux couleurs claquantes, vert pistache sur jaune canari, mauve sur rouge carmin. Ils sont tous incroyablement sales. Il n'y a rien à faire pour les touristes, sinon prendre des photos. Ici, pas question de «turismo vivencial», comme c'est la mode dans les Andes : ce tourisme «d'expérience», les Uros n'en veulent pas. Hors de question qu'ils initient des Blancs à leur façon de pêcher ou de faire la cuisine. Ils n'ont de toute façon pas grand-chose à offrir. Pas de tissage comme chez les Indiens quechuas de l'île Taquile, à la sortie de la baie. Seulement deux à trois maquettes de «bote grande» et des bijoux de pacotille. Cette pauvre bimbeloterie est exposée sur un bloc de «kili» d'un mètre cube. Le kili est la racine de la totora, le matériau grâce auquel les Uros ont survécu : en observant les oiseaux du lac en train de faire leur nid, ils ont compris que le kili flottait. Au moment des inondations printanières, l'eau arrache des milliers de racines, qu'il suffit de récupérer. •••



Sur l'île Taquile, à 45 km de Puno, les Indiens quechuas, contrairement aux Uros, cultivent la terre. Ils sont aussi réputés pour leur art du tissage et du tricot (exclusivement pratiqué par les hommes) et attirent ici chaque année 40 000 touristes.



Grands pêcheurs, les Uros n'attrapent plus les mêmes poissons que leurs ancêtres. Des espèces originaires du Canada et d'Argentine, introduites il y a une cinquantaine d'années, règnent désormais dans les eaux du lac.

Truites et poissons-



chats ont décimé les espèces endémiques du lac

Quechuas, Uros, Aymaras... Pour l'Etat, il n'existe que des Péruviens

••• On peut aussi les déterrer avec des perches munies d'un couteau. Ces blocs plus ou moins importants sont ensuite liés entre eux avec des cordes, puis fixés au sous-sol de boue par des pieux d'eucalyptus. Ce sont les fondations du «territoire». On place au-dessus des couches de joncs séchés. L'ensemble fait environ deux mètres et demi d'épaisseur. La plateforme dépasse rarement le niveau du lac de plus de cinquante centimètres. Si l'eau monte, il suffit de larguer les ancrages de bois. Ces îles, chefs-d'œuvre d'architecture navale, ont une existence maximum d'une quarantaine d'années.

Les touristes du jour n'auront rien vu de l'ingéniosité et du travail que cela représente. Pis, ils n'ont

laissé que quelques sols (le sol – «soleil» – est la monnaie péruvienne). A peine dix euros au total... Samuel est amer. Ce n'est pas à ce genre d'existence de figurant pour amateurs de cartes postales exotiques que ses ancêtres le destinaient. Puis il part d'un grand rire en pointant ses dents noircies par la coca : «C'est ça qui me maintient en vie.» La journée s'est poursuivie comme à l'ordinaire. Il y avait beaucoup de vent, les

Uros en ont déduit qu'il n'y aurait pas assez de poissons. Pas la peine de remonter les filets. Demain, ils iront à la chasse aux canards sauvages. A défaut, ils ramasseront des œufs d'oiseaux. Avec la pêche, ce sont leurs seules ressources, qui sont toutes mises en commun. De leur côté, des grappes d'enfants dans les bras ou entre les genoux, les femmes papotent sous le soleil au zénith, particulièrement violent à ces latitudes proches de l'équateur. Elles le craignent moins que le froid mordant des jours sans lumière qui leur fait les pommettes noires, définitivement brûlées. Les Uros n'ont ni radio ni télé. Pas d'électricité. Ils disposent bien d'un joli panneau solaire, cadeau des autorités, mais prétendent qu'ils



Les dix écoliers de Capitaine Cruz commencent la journée par un salut au drapeau. Huit familles vivent sur cette île flottante, une des plus isolées et des plus pauvres du lac.



n'ont pas assez d'argent pour se payer la moindre ampoule. Samuel assure que les Uros n'émigrent jamais. «Nous sommes très attachés à notre solitude et à notre paix», déclare-t-il. C'est vrai qu'on est bien à se laisser aller au silence et au ciel bleu de cette île oubliée qui ne cesse de tanguer.

Le crépuscule tombe sur la «pampa totora», le gigantesque marais dominé par les reliefs de la péninsule de Capachica et la ceinture d'Orion. On peut presque toucher les étoiles. Légère angoisse que ne calme même pas un verre de pisco, l'eau-de-vie péruvienne. Et d'un «paradis perdu» de plus ! Samuel déboule tout d'un coup avec Wilbert, pilote de «bote», un de ses copains. Ce dernier a choisi la vie moderne, sur une île près de Puno, mais partage toujours les convictions de son ami sur le destin de son peuple déchu. Sûr de son coup, Samuel, le «jefe» de la communauté de Nuevo Amanecer assène, comme une provocation : «Les îles flottantes des Uros ont été inventées par les tour-operateurs.» Wilbert surenchérit : «Mon grand-père me racontait que, dans les années 1940, on pouvait aller jusqu'à Puno à pied.» Samuel continue sur sa lancée : «Avant, nous étions les seuls pêcheurs, maintenant tous les rive-



Le port de Copacabana, côté bolivien, est le point de départ vers les îles de la Lune et du Soleil, foyers majeurs de la mythologie inca. La Bolivie, privée d'accès à l'océan après une guerre avec le Chili entre 1879 et 1884, a rapatrié sa flotte nationale sur le Titicaca.

rains s'y sont mis, on a perdu notre travail, il fallait bien qu'on trouve des ressources. C'est le tourisme !» Les Uros n'ont jamais compté plus de 400 familles, soit au maximum 3 000 individus. Or on dénombre autour de la baie plus d'une centaine de milliers de petits paysans qui pratiquent également la pêche.

Dans la baie de Puno sont déversés treize kilos de déchets par personne et par jour

Le vrai problème, c'est que les poissons disparaissent. En cause, la pollution provoquée par l'industrie minière (de l'or, essentiellement) et les eaux usées. D'après un rapport du programme des Nations unies pour le développement en 2011, le système hydrologique TDPS (lac Titicaca, rio Desaguadero, lac Poopó et salar de Coipasa), qui s'étend sur 143 000 kilomètres carrés et compte trois millions d'habitants, reçoit chaque année 100 000 tonnes de déchets. Rien que dans la baie de Puno sont déversés treize kilos par personne et par jour. Ricardo López, le directeur du Pelt (Proyecto especial binacional lago Titicaca), rêve de réhabiliter l'environnement et de promouvoir les produits locaux comme le quinoa (antioxydant) et la viande d'alpaca (pauvre

en cholestérol). Mais il n'a, dit-il, «que ses yeux pour pleurer» : «Il n'existe aucune usine de traitement des eaux usées et l'unique bassin d'oxydation de Puno [où les déchets sont détruits par des bactéries] fonctionne mal.» Résultat, une lentille d'eau (*Lemna gibba*) est en train de coloniser la surface du lac. Sa densité bloque les rayons du soleil, empêchant la photosynthèse. La vie aquatique se meurt.

Le lendemain débarquent trois jeunes agents de l'Inei (Instituto nacional de estadística e informática), chargés de faire l'état des lieux. Combien de kilos de poisson pêchés, combien de familles par île... Avec une croissance qui frôle les 10 %, le Pérou, nouveau «tigre» de l'Amérique latine, a les moyens d'assurer la survie du «peuple de l'eau». Pas forcément l'envie. C'est l'un des rares pays du sous-continent à n'avoir jamais reconnu de droits spécifiques aux indigènes. Avant d'être Quechua, Aymara ou héritier des mythiques Uros, on est d'abord citoyen péruvien. Les enquêteurs dépêchés par Lima, sûrs de l'avenir radieux que leur promet la modernité, sont formels : «Les Uros ont trop d'enfants et, en plus, "ceux-là" vivent à l'écart, disent-ils avec le mépris caractéristique des métis envers les •••

Le paysage change. La pollution fait proliférer



une lentille d'eau qui étouffe la vie aquatique

La «*Lemna gibba*» recouvre la surface du lac, bloquant les rayons du soleil, donc la photosynthèse. En cause : les rejets de l'industrie minière et les eaux usées qui contaminent le Titicaca. Les vingt-cinq rivières qui alimentent le lac drainent aussi les déchets des villes qu'elles traversent. Séchée, la lentille d'eau se révèle toutefois un excellent engrais.



Les «botes» peints en jaune vif, avec des banquettes

••• Indiens. Ils pourraient bénéficier du programme Juntos, 100 sols (25 euros) par enfant et par mois, mais il leur faudrait prouver qu'ils sont scolarisés, qu'ils passent régulièrement une visite médicale... Ce qui est impossible car ils habitent trop loin.»

L'anthropologue Juan Palao Berastain avait prévenu : «Les autorités voudraient regrouper les Uros dans la zone touristique devant Puno et les expulser du reste de la "pampa totora".» Ils sont trop difficiles à contrôler dans leur marais et ce n'est pas rentable pour les voyagistes : deux heures aller et retour pour les prendre en photo, alors qu'il suffit de dix minutes depuis Puno pour s'offrir des émois exotiques. Les rives du río Huile, où très peu d'Uros

vivaient au début des années 1980, sont devenues un Disneyland de l'«isla flotante». Difficile d'ailleurs de savoir si ce sont des îles, tant les chenaux qui les séparent sont étroits. Peu importe, le folklore est là. Le top, ce sont les doubles «botes» peints en jaune vif et aménagés comme des catamarans, avec une mezzanine garnie de banquettes en velours sortie droit de l'imagination d'un chef déco de péplum. Il existe même des bars en jonc où l'on peut descendre des litres de Cuzqueña, la bière locale. Tant pis si les murs sont en brique, la couche de paille qui fait illusion est comprise dans l'addition. 180 000 étrangers passent ici chaque année. A huit sols l'entrée, soit environ 380 000 euros par an. Où passe l'argent ? La question fait polémique.

Avant de regagner la «civilisation», dernier détour par Capi Cruz, une des îles flottantes les plus éloignées. Il faut une barque légère pour pénétrer au cœur du labyrinthe végétal. Ici, pas de rouleau de jones pour apponter, il faut sauter. Au risque de s'enliser jusqu'à la ceinture. Huit familles, une soixantaine de personnes, vivent là, dans trois baraqués de tôle. Plus pratique à entretenir que la totora, expliquent-ils. Jamais aucun touriste ne leur a rendu visite. Le sol est jonché de détritus que des ibis picorent frénétiquement. Hommes, femmes, enfants, anciens vivent collés les uns aux autres. C'en est presque effrayant. Les petits se mettent en rang pour chanter une «chanson triste». Elle parle des poissons qui se raréfient, de la «lenteja» qui progresse, des racines de totora au goût de cœur de palmier qui sont de moins en moins bonnes.

Inondations ou sécheresse, les villageois sont soumis aux aléas climatiques

A Puno, David Aranibar Huaquisto reçoit dans les locaux de l'antenne régionale du Sernap, le Service national des aires naturelles protégées, qu'il dirige. Il s'est longtemps occupé de la Reserva nacional del Titicaca, une institution créée en 1978 qui ne fait pas l'unanimité parmi les Uros. L'homme infirme les théories fantaisistes de Samuel sur l'invention des îles flottantes par les tour-opérateurs : «Elles existent depuis au moins trois siècles, voire quatre.» En revanche, Wilbert n'avait pas tort : une terrible sécheresse s'est abattue sur la région au début des années 1940. La baie de Puno était presque à sec et la totora se mourait. Les Uros ont dû se réfugier sur les rives tandis que les Quechuas et Aymaras en profitait pour mettre en culture les terres émergées. C'est alors que les Uros perdirent leur idiome... Le Titicaca a toujours été sujet à d'importantes variations. En temps normal, il «plaonne» à 3 810 mètres. Après avoir perdu

SOUS L'EAU, UN TRÉSOR FABULEUX



- ◆ Pays Pérou et Bolivie
- ◆ Superficie 8 562 km²
- ◆ Longueur 190 km
- ◆ Largeur 80 km
- ◆ Altitude 3 812 m
- ◆ Profondeur maximale 280 m

Le lac Titicaca est, comme le Baïkal, un des plus anciens du monde. Vestige d'une lagune apparue à l'ère quaternaire, il se trouve aujourd'hui au cœur de l'Altiplano, gigantesque plateau situé entre 3 600 et 4 200 m d'altitude. La mythologie inca en a fait un lieu sacré, et le lac a en effet joué un rôle spirituel important : fin 2013, des archéologues belges et boliviens ont dévoilé à La Paz, en présence du président bolivien Evo Morales, plusieurs milliers d'objets d'or et d'argent, ainsi que des céramiques presque intactes, découverts au fond du lac. Il s'agirait d'offrandes datant de l'ère précolombienne, préservées depuis des siècles sous les sédiments. Une légende tenace veut que le trésor d'Atahualpa, l'empereur inca exécuté par Pizarro en 1533, dorme lui aussi au fond du lac.

de velours, semblent sortis d'un péplum

près de cinq mètres au milieu du siècle dernier, il a retrouvé ses eaux. Jusqu'à ce qu'une nouvelle catastrophe – les terribles pluies provoquées en 1986 par El Niño – le propulse deux mètres plus haut. Les îles flottantes ne résisteront pas. Les plus éloignées de Puno dérivèrent dangereusement vers le détroit qui sépare les péninsules de Capachica et Chucuito, et ouvre sur le «grand large». Les Uros firent appel à la marine nationale pour qu'on les rapatrie au cœur de la baie. La plupart durent s'installer aux portes de la ville. Les Adventistes venaient d'y installer une énorme plateforme sur bidons avec une église et une école. Puis arrivèrent les premiers vols charters.

Il y a dix ans, les Uros ont pris plusieurs représentants de l'administration en otage

César, la trentaine, vêtu à l'indienne, est originaire de Capi Cruz, l'île des «derniers Mohicans». Il est le seul de sa communauté à avoir fait des études. Grâce aux Adventistes, reconnaît-il. Après, il a tenté l'aventure dans la grande ville du sud du Pérou, Arequipa. Homme de ménage, porteur au marché, lui qui ne parlait que l'aymara a tenu le choc, appris l'espagnol, s'est inscrit à l'université où il a appris sa propre langue, l'uro, qu'il est le seul à pouvoir parler aujourd'hui. De retour chez les siens, il est devenu le porte-parole national de son peuple. Le 4 novembre 2013, à Tinta, près de Cuzco, à l'occasion de l'anniversaire de la grande révolte inca de Tupac Amaru en 1781, il a représenté les Uros devant les autres ethnies sud-américaines. Quand on lui demande comment il peut soutenir la cause de ceux qu'ils durent fuir, les Incas, il répond qu'il n'y a pas d'autre solution : l'Inca est la seule alternative à l'homme blanc. Les «petits peuples» n'ont plus voix au chapitre.

Entre David le métis et César l'indien, le courant ne passe pas... Devant une soupe «criolla», Carlos Fernandez, journaliste à «El Comercio», le grand quotidien national, explique que «ce n'est pas une question de couleur de peau, mais de politique». Lima a signé en 1993 la convention 169 de l'Organisation internationale du travail qui enjoint aux gouvernements de laisser les peuples premiers administrer les territoires dont ils tirent leurs ressources. «Le problème, c'est que les Uros n'ont pas de territoire, mais de l'eau et des joncs, c'est tout», poursuit le journaliste. Or, c'est l'Etat qui est propriétaire des rivières et des lacs. Les droits des natifs ne peuvent s'y appliquer.» Les Uros ont été exclus de la gestion de la réserve du Titicaca. Et les vieux comme Samuel Jilapa Suaña n'ont jamais accepté qu'on leur impose des quotas de pêche et de chasse, ni surtout qu'on leur interdise de brûler la «pampa totora», comme

ils en avaient l'habitude, persuadés que ces incendies favorisent une meilleure repousse. Ils étaient les seuls maîtres de leur environnement. Désormais, c'est un bureaucrate nommé par Lima qui décide. Et les Uros n'aiment pas cela, vraiment pas. Il a fallu quelques toussotements pour que Carlos, l'homme paisible, passe aux aveux : «Oui, il y a dix ans, les Uros ont pris plusieurs représentants de l'administration en otage. Ça aurait pu finir très mal.»

A deux heures de route de Puno, Copacabana est l'unique station balnéaire bolivienne. Le charme désuet de l'hôtel Gloria ne fait pas longtemps illusion. Copacabana est un lieu de villégiature pour «mochiladores», les «sacs-à-dos». Pas de «malecón» (promenade au bord de l'eau), juste une piste de terre battue bordée de pédalos en forme de canard. Dans les bars, au choix, Manu Chao ou les Doors. «Tronchos» (joints d'herbe) en vente à tous les coins de rue. Les affaires marchent bien : 136 056 touristes en 2012 contre

55 168 dix ans auparavant, confie avec une précision de «gringa» María Isabel Gonzales, la nonchalante directrice de l'office du tourisme. Copacabana est le point de départ pour les îles du Soleil et de la Lune, l'autre Mont-Saint-Michel inca après le Machu-Picchu. Tout près de là, les derniers locuteurs d'uro avaient été l'objet d'une incroyable étude publiée il y a vingt-cinq ans par Nathan Wachtel, anthropologue auteur de «La Vision des vaincus», l'histoire du Nouveau Monde vue par ses premiers occupants.

Dimanche des Rameaux. Devant l'église de la Vierge de Copacabana défilent des cohortes de voitures recouvertes de glaive. La plupart ont le capot ouvert. Contre de petits tas de billets, deux prêtres bénissent les engins. Il y a surtout des 4 x 4 de luxe. Accrochée à la plaque d'immatriculation d'un SUV qui vaut bien ses 50 000 euros (le salaire moyen ne dépasse pas 200 euros), jaillissant d'une délicate composition florale, apparaît une maquette de «bote grande». Les Uros et leurs bateaux de paille appartiennent pour toujours à la légende du Titicaca. ■



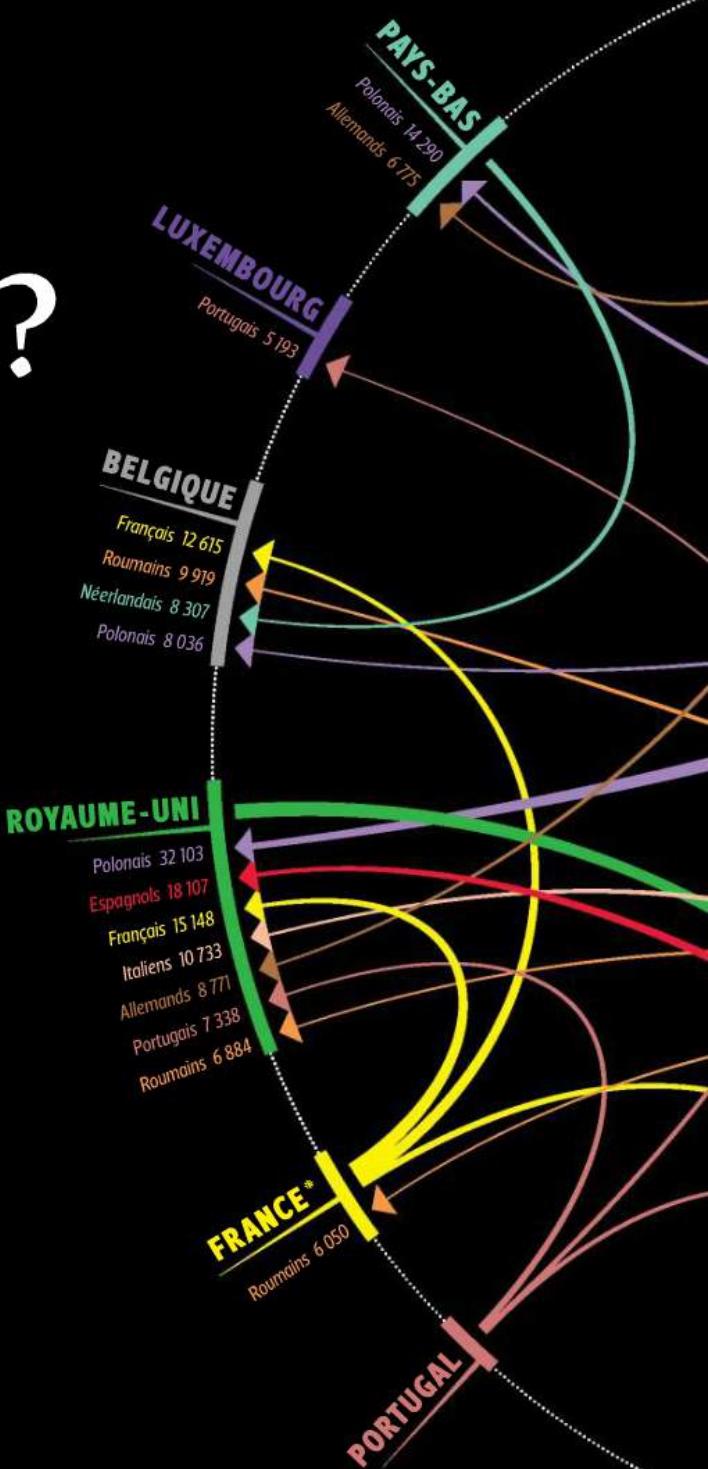
Les îles flottantes situées sur le río Huile, près de Puno, sont désormais une étape incontournable des circuits touristiques. Mais le décorum qu'elles affichent n'a pas grand-chose à voir avec la culture authentique des Uros.

Pierre Delannoy

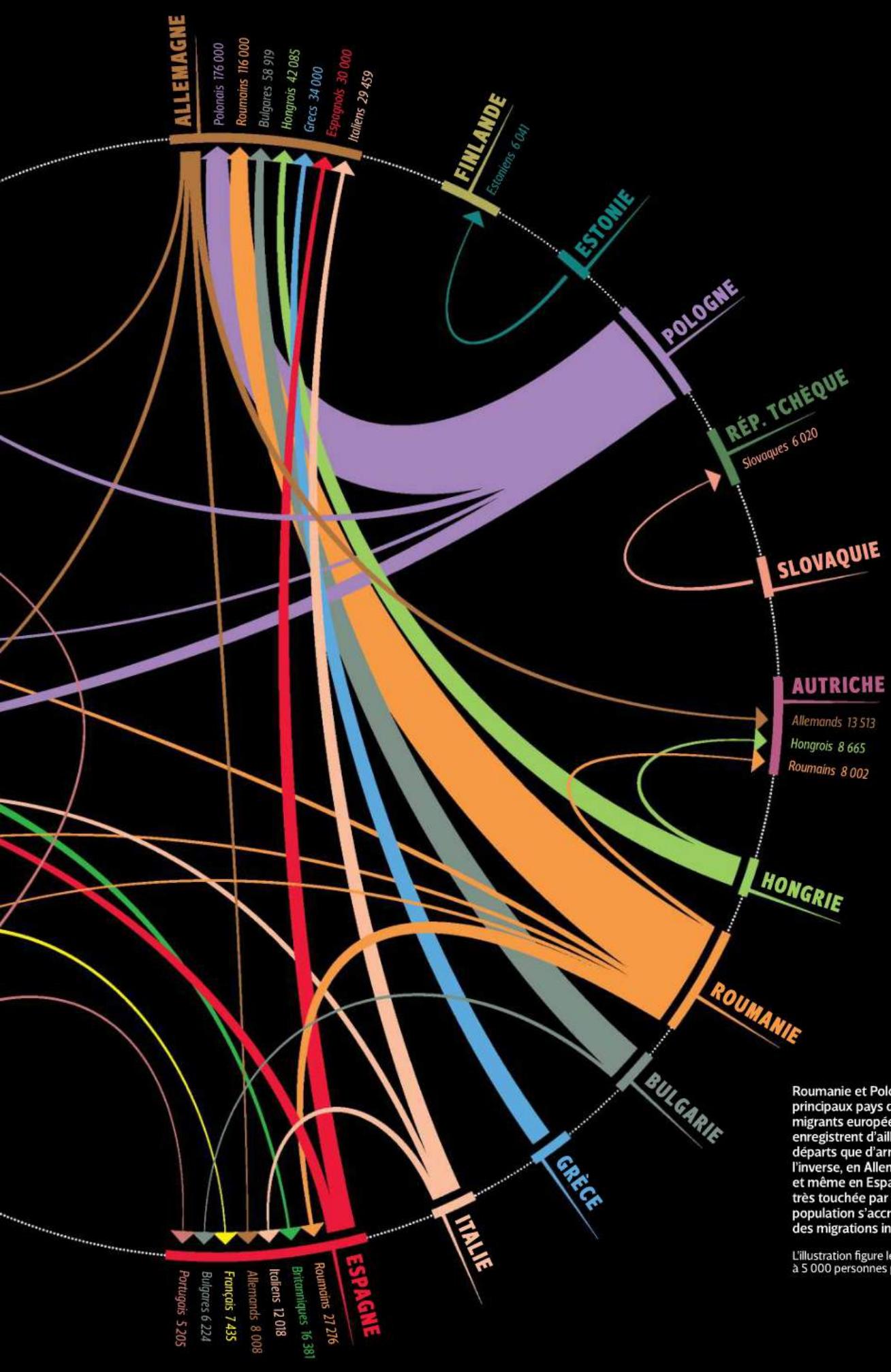
Migrants en Europe QUI VA OÙ ?

PAR LAURE DUBESSET-CHATELAIN (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (INFOGRAPHIE)

L'Union européenne est une étrange forteresse : alors qu'elle se barricade à ses frontières extérieures pour tenter d'endiguer l'afflux de migrants venus d'Asie et d'Afrique (clôtures de barbelés autour des enclaves espagnoles au Maroc, murs dressés par la Grèce et la Bulgarie à leur frontière avec la Turquie...), elle a presque effacé ses frontières intérieures. La Charte des droits fondamentaux (adoptée en 2000) permet en effet aux citoyens de l'Union de circuler et de s'installer librement dans les vingt-huit pays membres, un droit ouvert à la Roumanie et la Bulgarie depuis le 1^{er} janvier dernier. Le flux de l'est vers l'ouest est à ce jour le plus important en valeur absolue, même si d'après un rapport de la Commission européenne, publié fin 2013, depuis dix ans, c'est celui du sud vers le nord qui a plus progressé. Les Roumains, suivis des Polonais, sont les plus enclins à partir de chez eux, mais ils ne saturent pas pour autant le marché du travail à leur arrivée. L'Allemagne, première de leurs destinations et premier pays d'accueil en général, affiche le taux de chômage le plus bas de la zone euro (5 %). Surprise, le taux d'activité des migrants européens est plus élevé que celui des nationaux dans dix-huit Etats. Leur mobilité fait même baisser la proportion de sans-emploi dans l'Union en comblant les besoins en main-d'œuvre. Les étudiants, eux, sont toujours plus nombreux : 340 000 en 2002, ils étaient 600 000 en 2010, répartis pour la majorité au Royaume-Uni, en Allemagne et en France. Loin de se livrer au «tourisme social» stigmatisé par les partis nationalistes, les ressortissants communautaires (2,6 % de la population de l'UE en 2012) ne totalisent que 0,2 % des budgets de santé. Plus actifs et peu coûteux, ils contribuent davantage à l'économie de leur pays d'accueil qu'ils n'en tirent profit. ■

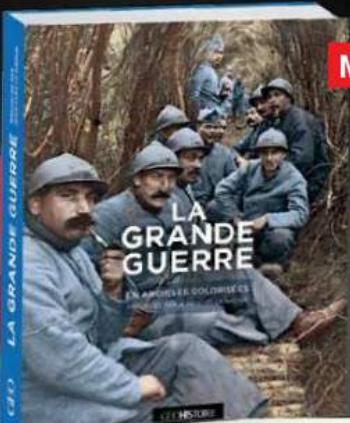


* La France ne fournit que des données partielles.



Roumanie et Pologne sont les principaux pays d'origine des migrants européens, et ils enregistrent d'ailleurs plus de départs que d'arrivées. A l'inverse, en Allemagne, en France et même en Espagne (pourtant très touchée par la crise), la population s'accroît en raison des migrations intra-UE.

L'illustration figure les flux supérieurs à 5 000 personnes par an.



NOUVEAUTÉ

Prix abonnés
**47€
45**

Prix non abonnés
**49€
95**



LA GRANDE GUERRE

avec des clichés d'époque colorisés !

Retrouvez le quotidien de la guerre de 1914-1918, grâce à près de 500 photographies d'archive colorisées. Souvent prises par les soldats eux-mêmes, elles sont le témoignage poignant et intime de la vie des poilus.

Jean-Yves Le Naour, spécialiste reconnu de la première guerre mondiale, vous raconte à force d'anecdotes captivantes la grande et la petite histoire de ce conflit.

Des repères chronologiques très précis vous permettent de mieux comprendre le déroulement des opérations et les grandes étapes de cette période historique.

Editions GEO Histoire • Auteur : Jean-Yves Le Naour • Beau livre de 512 pages
• Format 26 x 30,5 cm • Réf. : 12900

LE COFFRET EXCEPTIONNEL 6 DVD

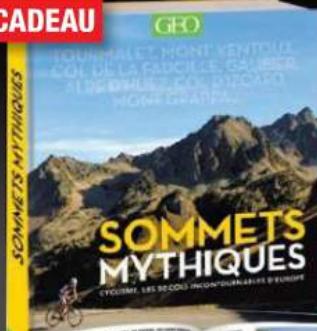
première & seconde guerres mondiales

Ce coffret de 6 DVD exceptionnels vous permet de revivre deux moments clés de l'Histoire en images, à la veille des commémorations du centenaire de la première guerre mondiale.

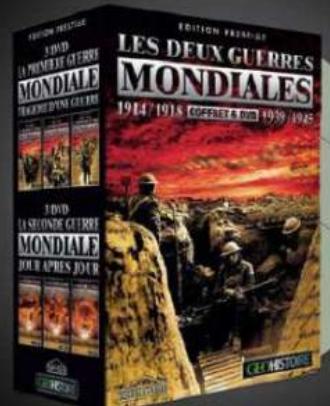
- Des films d'archive extraordinaires
- La caution de GEO HISTOIRE, un magazine de référence
- Plus de 7 heures d'images rares
- Des thèmes fondamentaux pour mieux comprendre notre monde
- Indispensable pour tous, amateurs d'histoire ou passionnés !

Editions GEO Histoire • Réf. : 12517

IDÉE CADEAU



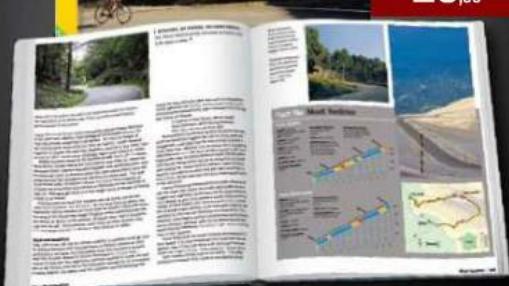
Prix abonnés
**28€
45**
Prix non abonnés
**29€
90**



Prix abonnés
**35€
96**
Prix non abonnés
**44€
95**

SOMMETS MYTHIQUES

Partez sur les routes emblématiques du cyclisme !



Découvrez grâce à des très belles photographies, les 50 plus grands sommets de l'histoire du cyclisme européen. Pour chaque col, retrouvez le récit des ascensions mythiques, des cartes topographiques et des informations techniques pour relever le défi et monter ces sommets !

Edition GEO • Auteurs : Daniel Friebe et Pete Goding • Couverture cartonnée • Format 29 x 25 cm
• 224 pages • Réf. : 12714

SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

LES CARNETS DU DR JEAN-MICHEL COHEN

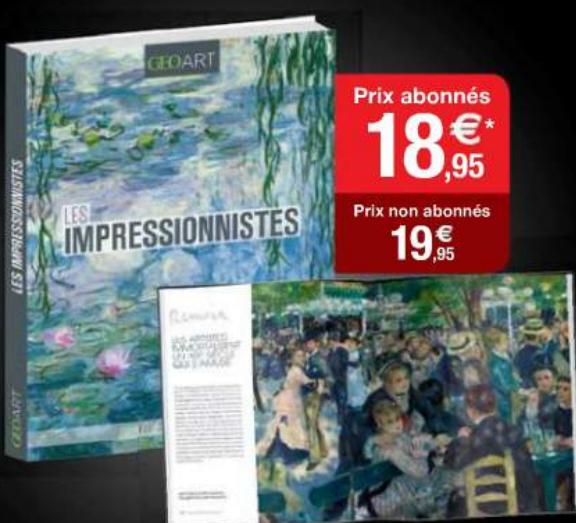
le plaisir de bien manger sans vous priver !

Dans ce **coffret inédit de 11 ouvrages**, retrouvez une multitude de recettes saines et délicieuses, des menus équilibrés, des conseils et astuces nutrition pour varier les plaisirs !

Ce coffret contient 11 livres + 2 cadeaux surprise !

Chaque livre : Format 18,3 x 25,7 cm / 80 pages • Réf. : 12863

Prix abonnés
45,95
-20% de réduction
Prix non abonnés
57,89



Prix abonnés
18,95
Prix non abonnés
19,95

LES IMPRESSIONNISTES

Près de 200 pages pour voir l'art autrement

Magnifiquement illustré, ce livre décrypte la peinture de Monet, Renoir, Sisley, Pissaro et leurs contemporains. Ces peintres fous de lumière et de couleurs, adeptes de la peinture en plein air, ont su montrer la réalité immédiate par leurs coups de pinceaux vifs et vibrants.

Edition GEO Art • Livre broché • Format : 21,4 x 27 cm • 196 pages • Réf. : 12982

COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Monsieur Madame Mademoiselle

GHI0534V

Nom

Prénom

N° et rue

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature : _____

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an / 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Coffret Les carnets du Dr Jean-Michel Cohen	12863
Livre Sommets mythiques	12714
Coffret 6 DVD Guerres mondiales	12517
Livre La Grande Guerre	12900
Livre Les Impressionnistes	12982

Participation aux frais d'envoi**

Je m'abonne à GEO **aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)

+ 5,95 €

+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :



— GRANDE SÉRIE 2014 —

LES IDENTITÉS RÉGIONALES

6

Les Basques

Quelles sont aujourd'hui les caractéristiques de l'identité basque ? Comment se perpétuent la langue, les chants et les sports qui la rendent si unique ? Des rives de l'Adour à la Navarre, nos reporters ont exploré la culture de ce pays où «la montagne et la mer jouent à la pelote avec les nuages».

PAR GILLES DUSOUCHET (TEXTE)
ET NADIA FERROUKHI (PHOTOS)

Au Trinquet Moderne de Bayonne, le public, à l'abri d'une paroi vitrée, encourage les pelotaris. La «main nue» est la plus noble des vingt-deux spécialités de pelote basque.







D'Anglet à Hendaye, on profite des **bains de mer** et de l'air océanique vivifiant qui séduisit jadis l'impératrice Eugénie

Au pied du rocher de la Vierge, à Biarritz, le tourisme balnéaire est une institution depuis 1830. Une société de sauvetage avait alors été créée pour secourir les nageurs. En 1854, l'impératrice Eugénie en fit sa villégiature, suivie par le gotha européen. Un siècle plus tard, les Biarrots accueillaient les premiers surfeurs venus se mesurer aux rouleaux de l'Atlantique. Les Basques ont su tirer profit de ces modes. Mais le littoral, impacté par un boom démographique et urbain, connaît aujourd'hui une crise immobilière dont l'arrière-pays subit à son tour les effets.



Danse du sabre, des rubans, de la corde... Chaque village a sa **fête bondissante**. On y saute en l'air pour conjurer le sort ou fêter la germination



Chaque année, un village des vallées de la Soule met en scène une nouvelle création de la «Pastorale soulétine» (ici en juillet 2013 à Cheraute), spectacle joué en costume local, ponctué de danses et chanté en basque. Ce théâtre de plein air trouve sa source dans les «mystères», un genre populaire au Moyen Age. Le sujet : un personnage historique du pays.

Ce peuple de pasteurs a appris, dès l'Antiquité, à jeter ses filets au large. Aujourd'hui, seul le **merlu**, pêché à la ligne, témoigne de cet âge d'or

L'équipage du «Nahikari» («Désir» en basque) pose ici la palangre, armée d'hameçons appâtés de sardines, pour la pêche au merlu. Le bateau appartient à Anne-Marie Verges, seule femme patron-pêcheur de Saint-Jean-de-Luz. Depuis les années 1970, la pêche artisanale traverse une crise majeure, décimée par la politique des quotas et la raréfaction des espèces. La flotte hauturière et les chalutiers, fier de une culture tournée vers l'océan, ont quasiment disparu : il n'y a plus que trente bateaux dans ce port contre une centaine il y a vingt ans.





Dans la vallée des Aldudes, on fabrique le meilleur ossau-iraty avec le lait des **brebis manex à tête noire**, reines de ces alpages

Le pays Quint, zone de bois et de pâturage dans le sud des Aldudes, est une incongruité géographique : territoire espagnol, il est cependant exploité par les Français. Des bergers qui ont droit de pâture et perpétuent la tradition du «cayolar», terme qui désigne à la fois leur cabane et un élevage coopératif où chacun remplit une tâche à tour de rôle. Les brebis manex élevées sur ces hauteurs ont la tête noire ou blanche et les cornes typiques de la race basco-béarnaise. En plaine et sur la côte, les ovins ont en revanche la tête rousse et dépourvue de cornes.









L'or rouge d'Espelette, mythique village du Labourd, est un piment originaire des Amériques. On le cultive ici depuis 1650

Emblème du terroir basque, le piment d'Espelette se récolte d'août à novembre. Les habitants le font alors sécher en guirlandes sur leurs balcons et façades. Le dernier dimanche d'octobre, les villageois et plus de 20 000 participants fêtent ce trésor local, jadis utilisé pour conserver les aliments ou comme remède, et aujourd'hui comme assaisonnement. Protégée depuis 2008 par une AOP accordée par l'Europe, sa culture est l'apanage de dix communes. La production annuelle ne dépasse pas 156 tonnes et le prix au kilo est d'environ 48 euros.

A

scain, une bourgade blottie au pied du massif de la Rhune qui borne la frontière franco-espagnole. En ce début d'automne, les touristes sont repartis. Devant l'hôtel Pierre-Loti où séjournait à la fin du XIX^e siècle l'auteur de «Ramuntcho», roman qui fit du Pays basque une contrée exotique, haute en couleur et un peu barbare, les joueurs de pelote ont repris possession du fronton. Ils disputent la partie du soir, frappant la balle de cuir à main nue. Rythmés par le bruit sec de la pelote venue rebondir sur le mur, leurs échanges produisent un effet hypnotique. A Ciboure, le port de pêche qui fait face à la baie de Saint-Jean-de-Luz, la scène se reproduit à l'identique, à l'heure de la sortie des classes. La pelote court entre de petits Blacks et leurs copains d'école. Normal, les Basques ne sont pas un visage. Ni même une voix, bien que l'eus-

kara, la langue basque, s'écrive encore sur les murs et coure dans les ruelles pentues de la ville.

Les Basques se perçoivent comme un «peuple à part», longtemps soumis ou réprimé, jamais assimilé. Ils ne pratiquent aucun ostracisme mais s'entendent à défendre leur «exception culturelle» sur une zone transfrontalière. Ce peuple-là vit et vibre dans un espace singulier, nourri d'échanges et de passages. Des hauteurs de Bayonne, surgit la vision d'un jardin luxuriant, suspendu aux montagnes, qui donnerait presque le vertige. Dans cet amphithéâtre, l'horizon oscille sans cesse d'un bord à l'autre. On comprend pourquoi les Basques prétendent que chez eux, «la montagne et la mer jouent à la pelote avec les nuages».

Ce pays est un archipel, un atoll adossé aux Pyrénées

La pluie déboule des sommets pyrénéens vers la côte puis, les marées aidant, remonte la pente avec le même entrain. Sous ce régime, le vert domine. Pas celui du Midi provençal, plus bleuté et persistant, mais un vert ondoyant, moelleux, houle végétale qui porte des flottilles de maisons blanches, parées de colombages aux tons rouges, verts et bleus. Hérité ou imité du style des fermes labourdines, la province maritime du Pays basque français, cet habitat pimpant signe le paysage de façon presque obsédante. Le constat irrite Madden Arbaitz, une architecte originaire d'Ascain, qui a pourtant fait l'inventaire des plus belles villes néobasques du littoral, un avatar régionaliste de l'Art déco daté des années 1920. «Cette mode entretenu par des résidents fortunés a eu le mérite de revisiter les classiques et d'éviter le fourre-tout de l'après-guerre, reconnaît-elle. Mais trop, c'est trop... Le néobasque finit par stériliser l'architecture locale.» Coiffés de tuiles canal et barrés de décors à faux pans de bois, la plupart des immeubles récents n'échappent pas au pastiche, et quand l'architecte Xavier Leibar a rebattu les cartes pour l'éco-quartier d'Alturán («la hauteur» en basque), à Saint-Jean-de-Luz, la polémique a éclaté. Ses détracteurs

parlent de «Marrakech» pour moquer sa réalisation, un jeu de dominos plutôt sage et bien intégré à son environnement naturel. A moins de cinq kilomètres de là, à Urrugne, le maire brandit l'épouvantail de la construction industrielle standardisée. Il ne veut pas voir «diluer l'authenticité du Pays basque» et promeut l'idée d'une charte de bonne conduite. D'autres édiles récusent au contraire une «architecture conservée dans du formol» qui, d'ailleurs, ne respecte pas toujours les leçons des anciens.

Voilà pour la bataille autour de l'identité architecturale. Mais les Basques tiennent moins à préserver un décor qu'à conserver leurs racines. Pour Claude Dendaletche, «le Pays basque, c'est un trépied. Côté espagnol, il y a la Navarre et le reste (sous-entendu les trois provinces de la Communauté autonome basque). Côté français, le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule». Et d'ajouter : «Un trépied, ça me va, c'est stable.» Agé de 73 ans et venu s'établir dans le décor chaleureux d'une ferme navarraise des bords de la Nive, à Cambo-les-Bains, ce naturaliste et biologiste a consacré sa vie aux milieux montagnards, berceau des mythes et de la culture basque. Issu d'une famille originaire de Basse-Navarre depuis quatre siècles, Claude Dendaletche décrit encore son pays comme un «archipel» ou un «atoll» adossé à la pointe occidentale des Pyrénées et basculant par degrés vers les golfes océaniques de Biscaye et de Gascogne. Morcelé par la géographie et laminé par ses voisins, ce territoire n'en a pas moins conservé son unité, à l'instar des tissus traditionnels [voir encadré], ornés des sept bandes de couleur symbolisant les sept provinces qui le constituent, «sept bandes qui n'en font qu'une». Le versant espagnol, le plus accidenté et contrasté, urbanisé et industriel autour de Bilbao, devient presque aride aux confins de la Na-

Acrobate de la rime,
le «bertsolari» improvise
des joutes oratoires.
Un slam ancestral
qui fait, lui aussi, vivre
la langue basque

varre. Alors que l'enclave française déploie un éventail de vallées bordées à l'ouest par l'Atlantique, au nord par l'Adour, à l'est par les gaves béarnais et au sud par le piémont pyrénéen. Soit la moitié des Pyrénées-Atlantiques. Le pays des Basques, «Euskal Herria», regroupe l'Hegoalde, côté espagnol, et l'Iparalde, côté français, qui ne représente que 15 % de l'ensemble. Voilà pour les dénominations officielles. L'Euskadi des militants nationalistes d'ETA (Euskadi ta Askatasuna soit «Pays basque et liberté») ne relève, lui, que d'un néologisme partisan.

En France, voici dix ans qu'un collectif d'élus et d'associatifs militite pour la création d'un département ou d'une entité administrative basque, sans avoir réussi à faire bouger les lignes. Si un arrêté préfectoral de 1997 a reconnu l'existence d'un Pays basque de portée surtout symbolique, l'Etat jacobin a fixé des bornes jusqu'ici intangibles. Les Basques doivent cohabiter avec les Béarnais, même si cette mitoyenneté se vit depuis des siècles dans un esprit de bon voisinage. En tout, 2,5 millions de Basques vivent de part et d'autre des Pyrénées, dont 91 % sur le versant ibérique. Ils se définissent en majorité par un tronc culturel commun et par une langue.

«Est basque («eskualdun»), celui qui parle le basque», résume Xarles Videgain, 65 ans, linguiste, enseignant en études basques à l'université de Pau et des pays de l'Adour, et membre de l'Académie de langue basque à Bilbao. Isolat linguistique, sans parenté génétique avec les langues indo-européennes, l'euskara demeure une énigme. Aucune preuve n'existe à ce jour des racines vasco-ibériennes, caucasiennes, voire berbères qu'on lui a prêtées depuis le philologue allemand Guillaume de Humboldt au XIX^e siècle. Mais les chercheurs actuels s'accordent à penser que ses sonorités, tour à tour rocallieuses ou nasillardes, portent l'écho d'un parler datant du néolithique. Auteur d'un monumental «Atlas linguistique du Pays basque», cartographie exhaustive de l'évolution de ses dialectes locaux, Xarles Videgain se

montre lucide sur la pratique de cette langue minoritaire. «Beaucoup la lisent ou la comprennent, mais peu la parlent avec aisance», dit-il. Et ce, malgré les 70 % de locuteurs en Pays basque espagnol où l'euskara bénéficie d'un statut officiel, et les 1,5 million de bascophones estimés dans le monde. Dans la partie française, seuls 31 % des 239 000 habitants se déclarent bascophones ou bilingues, d'après l'Office public de la langue basque (OPLB). Si le basque perd du terrain chez les adultes, il progresse chez les 16-24 ans, les deux tiers affirmant en posséder au moins les rudiments. Les «ikastola», les écoles associatives d'immersion linguistique, accueillent quelque 3 000 élèves, et environ un tiers des crèches pratiquent le bilinguisme. La fête annuelle organisée à Espelette (Ezpeleta) par la Fédération des écoles associatives de langue basque reste un événement familial. Plus solennel, le championnat général des «bertsolari», magiciens de l'oralité, qui improvisent sur des codes stricts des joutes poétiques proches du cadrage exquis des surrealistes.

La Soule, la plus reculée et enclavée des provinces du Pays basque français, demeure un foyer de résistance culturelle. Comme en Basse-Navarre, la province voisine, son paysage agreste semble immuable avec ses champs bien peignés, ses bosquets, ses clôtures nettes et le souple dessin des collines qui se pressent contre les Pyrénées. Le cœur du pays bat dans ses retraits montagnards, comme à Sainte-Engrâce, village où font halte les pèlerins de Compostelle et conservatoire vivant des coutumes soulétines, dans les hêtraies séculaires de la forêt d'Iraty ou les bergeries de la vallée des Aldudes. Ici, le pastoralisme a structuré les piémonts. Sur les hauteurs, les bergers ont déboisé, et sur les pentes, les fermiers ont planté les céréales pour nourrir le bétail. Subsiste en-



Vitrine chic du tourisme estival, le front de mer de Saint-Jean-de-Luz possède un bel alignement de villas néobasques, un style balnéaire apparenté à l'Art déco, né dans les années 1920.

core de microsociétés montagnardes, qui pratiquent le «cayolar», un système de rotation des tâches regroupant des éleveurs sur les estives. «J'ai d'abord cru à une forme d'entraide, d'altruisme, avoue Claude Dendaletche qui l'a étudié. Mais en réalité, c'est le moyen de contrôler le voisin.» Et d'éviter les conflits de bornage dans cette économie de courte transhumance, de «remues» des troupeaux. Exte (prononcer «Echte») Lezzagoien, agricultrice, coprésidente d'Idoki, une association de 250 producteurs fermiers autour de Saint-Palais, en Basse-Navarre, définit la mentalité de ses compatriotes par un paradoxe : «Etre individualistes ne nous empêche pas d'être solidaires.» Cette solidarité se manifeste dans la vie associative, très dense, qui forme la trame de la société basque contemporaine et où les femmes prennent une part prépondérante. Idoki vise «à produire peu, transformer peu, et •••

La diaspora forme une «huitième province» qui compte quinze millions de personnes

●●● à vendre à 50 % en direct». Dix-sept produits sont disponibles, du fromage de brebis au porc basque. «Rester paysan dans l'arrière-pays frappé par un fort taux de chômage est devenu une prouesse», souligne Exte Lezzagoien. Pourtant, jamais les jeunes, attachés à leur terre, n'ont été aussi nombreux à revenir s'établir et pour certains à subsister au sein d'une économie de troc, notamment à travers les systèmes d'échanges locaux (SEL) de services ou de produits. Une manière pour leurs adhérents de perpétuer l'égalitarisme foncier des Basques. Ce mythe d'une «démocratie originelle», sans seigneurs ni maîtres, reste vivacité chez les partisans de l'indépendance du pays qui se réclament des «fors», ces libertés et privilégiés accordés au Moyen Âge aux communautés pastorales et rurales.

Quand on lui fait remarquer la propéreté de la campagne basque, Exte Lezzagoien s'étonne presque qu'on relève le détail : «Chacun fait son ménage, sinon, que dirait le voisin ?» De fait, ici, personne n'est jamais loin du regard des autres et le voisinage constitue l'un des maillons forts de la société. La maison rurale, «l'extea», et l'entité familiale qu'elle incarne jusque dans le linteau en pierre de la porte d'entrée qui signale le nom et parfois le métier de ses propriétaires, ont été jusqu'au siècle dernier le pivot de la vie sociale. Comme le rappelle Jacques Battesti, assistant de conservation au Musée basque et

de l'histoire de Bayonne, «jusqu'à l'adoption du code civil, en 1805, le patrimoine restait indivisible. La propriété revenait à l'ainé, fille ou garçon, qui en avait l'usufruit. Les autres héritiers, les «légitimes», recevaient une dot compensatoire ou s'employaient à la ferme sous la direction des «jeunes maîtres». La coutume a survécu jusque dans les années 1950, on parlait alors d'arrangements de famille»...

Lors des deuils, c'est au «premier voisin» d'offrir son soutien et de mener le cortège funèbre par le «chemin des morts», «l'hibilde», qui relie chacune des maisons au cimetière. Dans cet enclos, le décor funéraire fait lui aussi partie de l'identité formelle du pays, notamment ses stèles discoïdales, avec le motif de la virgule, et ses éléments symboliques sculptés en champlevé pour mieux accrocher les rayons du soleil.

En ce jour de la Toussaint, l'église Saint-Baptiste d'Hasparren – et ses deux étages de galeries à balustres jadis réservés aux hommes, qui courrent le long de la nef – accueille près de 1 800 fidèles. Toutes générations confondues. Le Basque reste un «homme de foi», selon la devise, même s'il ne fournit plus autant de séminaristes qu'autrefois à l'église catholique. La beauté et la ferveur des messes chantées en basque affirment l'ancrage religieux du pays.

Rappeurs et danseurs hip-hop ont pris la relève des anciens

Cette empreinte se lit partout, jusque dans le monument aux morts de Saint-Pée-sur-Nivelle qui représente une Pietà et non la bravoure des soldats. Le patriote, sous ces latitudes, n'est jamais qu'un produit d'importation. Un visiteur qui se rend le 14 juillet dans une bourgade navarraise aura ainsi le sentiment d'être en pays étranger. Pas de flonflons, pas de drapeaux tricolores ni d'affluence dans les rues. Rien qui signale la fête nationale sinon un petit bal tristounet organisé sur un coin de place ou sous une halle... En revanche, les fêtes basques, elles, déplacent les foules. Dans la mascarade soulétine, une fête carnavalesque des campagnes basques,

«rouges» et «noirs» se lancent des défis chantés et dansés. Thierry Truffaut, un anthropologue social, y a assisté. Il dit avoir été bluffé par la performance des acteurs. «Ils avaient entre 17 et 28 ans et se livraient à une «battle» – confrontation orale ou chorégraphiée entre rappeurs ou danseurs de hip-hop – sans rien trahir des codes traditionnels. Les anciens ronchonnaient en les voyant faire mais tout y était, de la pantomime à la satire sociale... Ils s'étaient appropriés la culture des banlieues sans rien lâcher de leur âme.» Bayonnais de souche gasconne, marié à une Basque, Thierry Truffaut a contribué au retour des cavalcades et autres manifestations villageoises du temps de carême, la plupart tombées en désuétude. Aucun séisme dans ce regain. Avec le festival Hartzaro («le temps de l'ours») d'Ustarize, la capitale historique du Labourd, celui de la Nive (Errobiko Festibala) à Itxassou, ouvert aux artistes étrangers, ou l'Euskal Encounter, en Biscaye espagnole, qui rassemble 6 000 geeks autour de 4 000 ordinateurs connectés durant quatre jours, le calendrier festif ne cesse de se renouveler.

Lors des soirées arrosées – à la bière mais aussi au cidre car ce breuvage a pris racine dans les pommeraies basques – comme dans les fêtes patronales d'Urrugne ou de Sare, les «mutxicos», ou danses en rond, s'organisent dans l'improvisation, les pas étant annoncés par l'un des membres du groupe. Ajoutez-y un tambourin et un «txistu», flûte à bec à trois trous dont des modèles en os trouvés dans les grottes d'Isturiz attestent l'existence depuis la préhistoire, et le spectacle donnera raison à Voltaire qui voyait les Basques «sauter au pied des Pyrénées». Ce peuple de bergers, réputés au XVIII^e siècle pour leur agilité et leur robustesse, «chanteurs et siffleurs» ajoute l'anthropologue Thierry Truffaut, «ont réappris

à danser pour eux». En version bondissante, qu'il s'agisse des sauts ou des levers de jambes en Biscaye espagnole, de «l'Aurreku», salut solennel à une personnalité, ou de la pamperruque de Bayonne, danse de la corde qui peut rassembler jusqu'à cent participants. Ce folklore n'a pas qu'une vocation touristique même s'il fait la renommée d'une région, en particulier du littoral côté français, converti au tourisme depuis le Second Empire. Idem pour les épreuves de force, notamment lors du festival qui se tient l'été à Saint-Palais : elles attirent autant l'estivant que l'autochtone. Ce sport rural plonge ses racines dans les travaux quotidiens : tir à la corde, lever de sac, traction de pierres, coupe de troncs à la hache... Il existe seize disciplines, se disputant par équipes ou individuellement.

Aux Etats-Unis, on organise des «Basque Picnics»

Pasteurs et laboureurs, les Basques ont appris, dès l'Antiquité, à jeter leurs filets au large de leurs côtes. A la criée de Saint-Jean-de-Luz, le merlu a la côte auprès des mareyeurs. Fêté cette année au mois d'avril, ce poisson péché à la ligne et vendu frais dans la journée fait vivre une quarantaine de marins. Habitants d'un pays enclos par la montagne, les Basques ont depuis toujours tourné leur regard vers l'océan et le monde extérieur. Ils partaient autrefois chasser la baleine et pêcher la morue jusque dans l'estuaire canadien du Saint-Laurent. Cette époque est révolue. Xtian Ondicola, permanent de l'association Itsas Begia, dédiée au patrimoine maritime basque et basée dans le port de Ciboure, ne peut que constater le déclin de cette activité économique et la désaffection manifestée par les élus locaux. Les chalutiers ne débarquent plus leurs cargaisons de thons et d'anchois dans le port luzien. Lors de la Fête de la mer qui se déroule dans la baie, au large de Ciboure, «on ne compte plus que quelques plaisanciers, une chaloupe, et aucun professionnel de la pêche». C'est pourtant en prenant la mer que les Basques, poussés par la misère des campagnes, ont essayé

leur culture et leur langue. Encore aujourd'hui, le drapeau basque, fond rouge de la Biscaye, croix verte de Saint-André évoquant le chêne de Guernica, croix blanche pour la foi en Dieu, flotte sur l'île de Saint-Pierre-et-Miquelon, dans l'Atlantique nord. Au XIX^e siècle, les cadets de famille qui n'héritaient de rien et partaient s'établir comme artisans ne trouvaient plus à s'employer avec la diffusion des produits manufacturés. Beaucoup ont alors émigré, et le cow-boy de l'Ouest américain comme le gaucho de la pampa argentine était souvent natif du Labourd ou de Navarre. Quelques-uns ont fait fortune, et nombre de villages comme Urdazubi, abritent les demeures d'apparat édifiées à leur retour par les «Amerikanoak», un terme péjoratif. Les liens avec la diaspora ont subsisté grâce aux «maisons basques», des associations qui regroupent 18 000 membres à travers le monde. Aux Etats-Unis existent des «Basque Picnics» sur la côte Ouest ou le festival Jaialdi dans l'Idaho. A ce jour, quinze millions de personnes, réparties en majorité sur le continent américain, se réclameraient d'une ascendance basque.

Jusqu'en Patagonie. Claude Dendaleche garde un souvenir ému de son voyage sur le versant chilien, dans cette contrée de pluie et de montagnes dont le climat offre bien des similitudes avec le Pays basque. Il était parti y chercher les traces de l'émigration dans la lecture des annuaires et des inscriptions funéraires. «Dans un refuge, je suis tombé sur un gars du coin qui s'est mis à me parler de Negu Gorriak, un groupe de rock fusion basque, vous imaginez ma surprise, au fin fond de la Patagonie !» raconte-t-il. Plus qu'une culture, ravivée à chaque génération, la «basquitude» est un état d'esprit qui ne connaît pas de frontières. ■

Gilles Dusouchet

L'OBJET CULTE



UNE TOILE RAYÉE, SYMBOLE DE L'UNITÉ DU PAYS

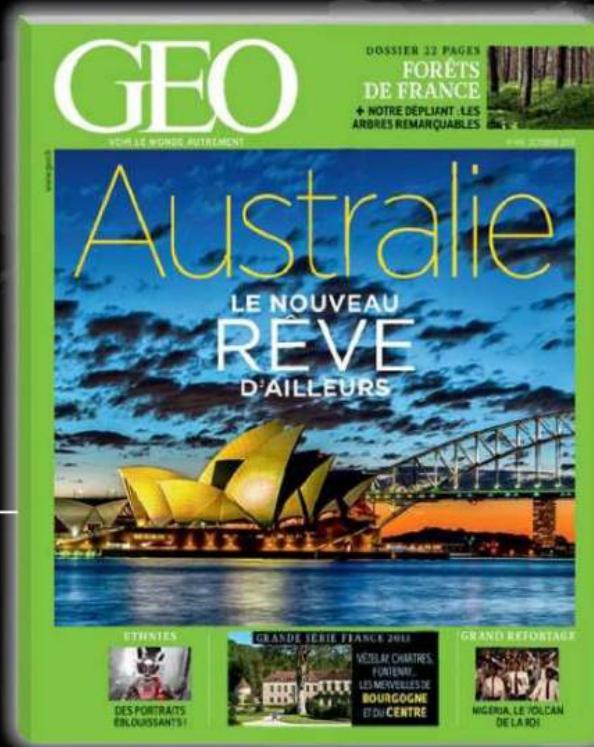
Dans l'atelier Ona Tiss, à Saint-Palais, en Basse-Navarre, on fabrique depuis 1948 les tissus traditionnels à rayures vertes, rouges et blanches ou à sept bandes, rappel des sept provinces basques, avec leur fond à motifs losangés dits «œil-de-perdrix». Aujourd'hui, le coton a remplacé le lin écru des origines qui servait à confectionner une couverture appelée «saïal», ou «mante à bœuf», puis les toiles à espadrilles dont le linge basque a conservé la rusticité et la solidité. Mayalen Pondaven, petite-fille du fondateur de l'entreprise, dit «bien travailler avec les Japonais» accoutumés à la perfection et à la délicatesse des étoffes. Deux autres tisserands perpétuent ce savoir-faire en y ajoutant une touche contemporaine : Moutet à Orthez (Béarn) et Lartigue 1910, à Bidos et Ascan. Bref, du beau linge que l'on continue à tisser en famille !

LE MOIS PROCHAIN **Les Corses**

1, 2 OU 3 ABOUNNEMENTS ! CUMULEZ

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

TOUS LES 2 MOIS
PARTEZ À LA DÉCOUVERTE
D'UNE DESTINATION



1 an / 12 n°s

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...

LES RUBRIQUES PHARES

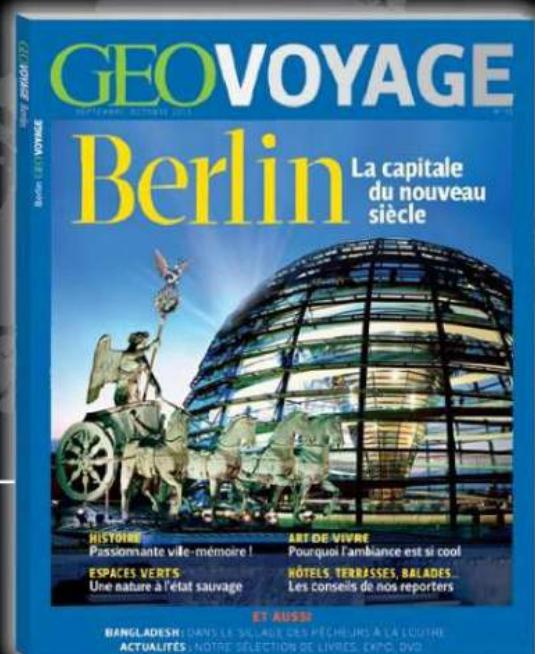
- Géopolitique
- Modes de vie
- Évasion
- Grand reporter
- Environnement

Vos réductions :

1 abonnement = **30%**
de réduction

2 abonnements = **40%**
de réduction

3 abonnements = **45%**
de réduction



1 an / 6 n°s

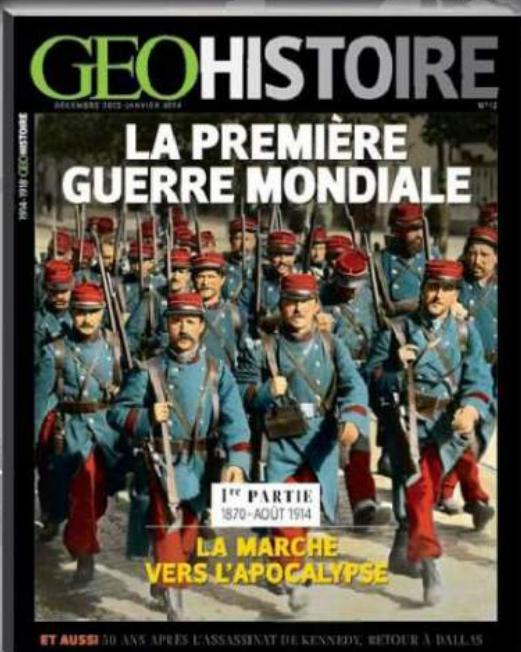
Une vision à 360° d'une destination de rêve. Quels sont les endroits à ne pas manquer ? Que s'y passe-t-il de nouveau ? Quels musées visiter ? Quels itinéraires choisir ? Culture, société, traditions vivantes...

LES RUBRIQUES PHARES

- Guide
- Les grands paysages du monde
- Peuple

LES AVANTAGES !

TOUS LES 2 MOIS
VIVEZ LES GRANDS
ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE



1 an / 6 n°s

Parler de l'Histoire, avec l'excellence journalistique de **GEO**. Voilà le principe qui nous a guidé dans la réalisation de ce nouveau magazine. **GEO HISTOIRE** propose une fresque complète des grands moments de notre Histoire.

LES RUBRIQUES PHARES
→ Cartes et graphiques
→ Récit
→ Documents d'archives

Profitez-en vite!

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005

Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 Je choisis ma formule d'abonnement :

■ 1 abonnement : **30%*** de réduction

GEO (1an/12n°s) pour 45€ au lieu de 66€

■ 2 abonnements : **40%*** de réduction

GEO + GEO HISTOIRE (1an/18n°s) pour 65€ au lieu de 107€

GEO + GEO VOYAGE (1an/18n°s) pour 65€ au lieu de 107€

■ 3 abonnements : **45%*** de réduction

GEO + GEO HISTOIRE + GEO VOYAGE (1an/24n°s) pour 81€ au lieu de 148€

OFFREZ-VOUS

2 Je remplis mes coordonnées :

(obligatoire) Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

OFFREZ

Les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Mme Mlle M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____ @ _____

3 Je règle mon abonnement par :

Chèque bancaire à l'ordre de **GEO**

Carte bancaire Visa Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

GEO419D

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

*par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

ACTUALITÉS COMMERCIALES

LA NOUVELLE MINI DE BMW

Plus de cinquante ans après sa naissance, la marque automobile « so british » renouvelle son icône. La Nouvelle MINI fait peau neuve tout en préservant les atouts qui ont fait son succès : une ligne intemporelle, des possibilités de personnalisation à l'infini et surtout la sensation réjouissante de conduire un kart. La dernière-née s'équipe de technologies réservées habituellement à des voitures de gamme supérieure : affichage tête haute, avertisseur de collision, etc. Le compteur central à LED aux 270 nuances de couleurs promet un maximum de fun dans l'habitacle. Disponible dès à présent en concessions.

www.bmw.fr



PARFUM EMBLEM DE MONTBLANC



Montblanc lance son nouveau parfum masculin nommé Emblem. Ce nouveau parfum est annoncé comme l'incarnation de l'essence authentique et de l'élégance de la marque Mont Blanc. L'explosion de sauge et de cardamome se mêle à la vivacité du pamplemousse pour révéler une fragrance puissante et contrastée, charmante et harmonieuse. L'essence absolue de Montblanc capturée dans une fragrance nouvelle et unique. La signature indélébile d'un homme éternel.

www.montblanc.com/fr

SAVEOL

De différentes couleurs (rouge, jaune, orange et noire), toutes ces petites tomates gorgées de soleil qui se dégustent en une bouchée, vont plaire aux plus gourmandes ! Sans culpabiliser, elles peuvent céder à leurs envies. Ces aliments sont très peu caloriques et bénéfiques pour celles qui veulent être toujours en pleine forme ! Savéol a aussi créé son Shaker de Cœurs-de-Pigeon, le nec plus ultra de la praticité pour les déguster encore plus facilement à tous moments ! La tomate, produit star de l'été.

www.saveol.com



CRUZ VOIT LA VIE EN PINK

Laissez-vous séduire par CRUZ Pink : un Porto étonnant, à boire sur glace ou en cocktail. Un Porto aux notes douces et fruitées, à la bouteille élégante et séduisante. CRUZ Pink est élaborée à partir de cépages rouges et tire son originalité de sa couleur rosée. CRUZ Pink ravira vos papilles et deviendra le complice privilégié de vos apéritifs et de vos soirées.

www.porto-cruz.com

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé.
À consommer avec modération.



UNE BOÎTE ANNIVERSAIRE 1664 POUR LES 350 ANS DE BRASSERIES KRONENBOURG

1664 porte un nom emblématique : la date de naissance de Brasseries Kronenbourg. Trois boîtes collector marquent les 350 ans sous trois thèmes : 350 ans «de goût à la française», «de repas à la française» et «d'apéritif à la française».

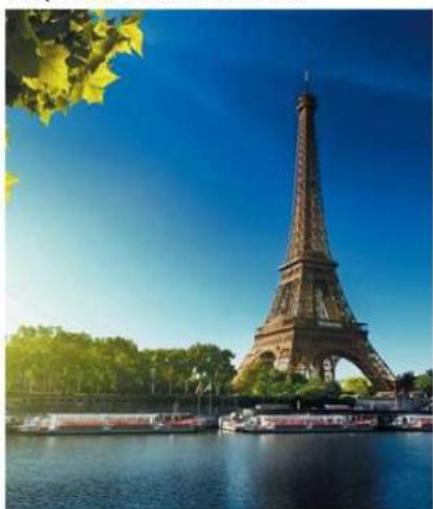
www.brasseries-kronenbourg.com

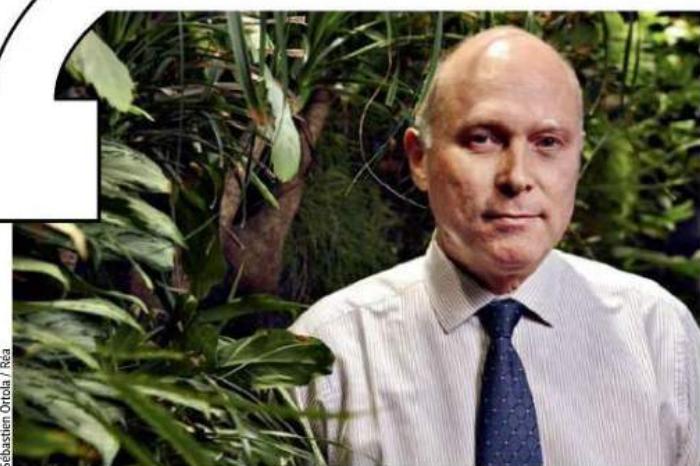
L'abus d'alcool est dangereux pour la santé.
À consommer avec modération.



ÉCHAPPÉE CULTURELLE : - 30%* CET ÉTÉ AVEC BEST WESTERN

Escapade romantique ou découverte culturelle entre amis, détente ou aventure, échappez-vous cet été grâce à notre offre exclusive. Jusqu'au 24 août 2014, Best Western vous offre une remise exceptionnelle de 30%* sur vos nuits d'hôtel. Réservez dès maintenant votre séjour sur bestwestern.fr ou par téléphone au 0 800 90 44 90 et partez à la découverte des plus belles villes de France.





Sébastien Orlot / Ria

Président du musée du Quai Branly depuis 1998, Stéphane Martin est passionné par le Pacifique. Il y a trente-cinq ans, il a découvert les îles Salomon – qui feront d'ailleurs l'objet d'une exposition en novembre.

GEO Vous avez une tendresse particulière pour Malaita, une petite île qui fait partie des Salomon. Pourquoi ?

Stéphane Martin C'était en décembre 1979. Pendant mon service militaire à Tahiti, j'avais fait la connaissance du ministre de l'Agriculture des îles Salomon, et député de Malaita, la plus peuplée de l'archipel. Il m'avait invité à lui rendre visite. Alors, après mon service, puisque j'avais un mois et demi de vacances avant de faire ma rentrée à l'ENA, je suis donc allé sur Malaita. A l'époque, il n'y avait là aucun hôtel et me suis installé non loin d'Auki, la capitale locale, dans la «case de visite» d'un merveilleux village appelé Malu'u. Pendant la période de colonisation, chaque gros bourg avait la sienne, destinée aux précepteurs ou aux représentants du gouvernement qui faisaient leur tournée et entretenue par le maître d'école. J'y ai passé trois semaines.

A quoi ressemblait votre quotidien ?

Je plongeais, je nageais, je ramassais les coquillages avec les femmes, je bavardais et j'allais à la messe le dimanche.

L'électricité était limitée et je vivais en fonction du soleil. Je me baladais, à pied ou en stop. Je m'étais mis en tête de chercher des objets anciens et je n'en ai pas trouvé. Après trois semaines, je suis parti à regret bien qu'à moitié mort de faim. J'avais un peu d'argent mais il n'y avait rien à acheter pour manger. Et je n'avais rien pour cuisiner. Les seuls aliments qu'on trouvait dans les épiceries étaient du lait concentré sucré et des boîtes de sardines. Du coup, je devais me faire inviter chez l'habitant. Et la nourriture est peu variée : taro, patate douce et poisson grillé au feu de bois sans sel ni poivre.

Vous êtes pourtant tombé sous le charme...

Ces îles sont un concentré d'exotisme, une caricature des mers du Sud. Par ailleurs, c'est une partie du Pacifique extrêmement imprégnée de sa culture traditionnelle. J'ai vu des choses étonnantes ! A Malaita, dans le lagon de Langa Langa, on observait par exemple une pratique unique au monde. Les habitants de la côte ne vivaient pas sur la terre ferme, mais sur des îles artificielles dépourvues d'eau courante, et entièrement édifiées sur des blocs de corail recouverts de terre. Certains y vivent encore, des hommes qui exercent les fonctions sacrées, sociales, politiques. A terre, ils ont leur marché, leurs jardins, où travaillent les femmes. Je me souviens aussi d'un culte

A Malaita, j'ai trouvé une caricature des mers du Sud



Ce collier a été offert à Stéphane Martin en 1979 par l'instituteur du village où il séjournait. Il est fabriqué avec les coquillages qui servent de monnaie locale traditionnelle.

particulier : certains prêtres communiquent avec les requins, censés incarner les esprits des défunt, et les font venir à eux lors de cérémonies. Enfin, à l'époque j'avais été fasciné par leur monnaie traditionnelle fabriquée à partir d'une variété de coquillage blanc marqué d'une tache rouge. Il s'agit de ne garder que cette partie colorée, qui doit être d'un rouge le plus parfait possible. Taillés en rondelles, percés d'un trou, ces objets jouent encore un rôle lors des moments importants de la vie comme le mariage (dot) ou le règlement de certains conflits familiaux.

Un voyageur qui se rend dans les îles Salomon aujourd'hui a-t-il une chance d'éprouver les mêmes sensations ?

Je voyage beaucoup dans le Pacifique et je suis retourné dans ces îles en 2012, à l'occasion du Festival des arts du Pacifique. Sur Malaita, j'ai de nouveau été frappé par l'accueil des gens. C'est une aventure pour eux de parler avec vous. Ils vous arrêtent, vous saluent. Etranger, on est toujours bienvenu. C'est une situation passionnante qui vous oblige à un comportement attentionné, stimule vos sentiments et vos sens. Se retrouver au centre d'un échange social aussi riche est très grisant. Et j'ai retrouvé Wilfried, un habitant que j'avais connu en 1979. A l'époque il avait 8 ans, et était fasciné par mes baskets. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

BONUS GRATUIT !

DÉCOUVREZ
DES EXTRAITS CHOISIS DU

NOUVEAU


AVEC
+ DE REPORTAGES, + D'ÉVASION, + D'ACTUS,

LE NOUVEAU  EST
PLUS PASSIONNANT QUE JAMAIS !



Les deux hommes
ne s'apprécient guère,
c'est peu de le dire.
Pour qu'ils se côtoient,
il faut une cérémonie
exceptionnelle comme
celle du 8 mai 2012.



Présidentielle 2017

HOLLANDE VOTE SARKOZY

Le président se frotte les mains. Les affaires qui frappent la droite décrédibilisent son ex-rival et lui ouvrent un boulevard dans la prochaine course à l'Élysée. Sauf si Alain Juppé décidait, lui aussi, de se lancer...



L'AMOUR 2.0



EN DIX ANS, LES SITES DE RENCONTRES ONT BOULEVERSÉ NOTRE SOCIÉTÉ. VS D'ANALYSE CETTE NOUVELLE RÉVOLUTION SEXUELLE, AVEC SES DANGERS ET SES AVANCEES.

PAR PAULINE GRAND D'ESNON ET ANASTASIA SVOBODA

BETTY IMAGES

Les bals musettes n'existent plus. Alors Fred, avenant trentenaire, a trouvé une «*autre solution pour rencontrer des gens*». Comme les 24 % de Français¹ qui sont ou ont été inscrits sur un site de rencontres. «*Les sites sont un facilitateur*», résume le jeune homme, attablé dans un restaurant élégant de Boulogne-Billancourt. Ce dimanche soir, il n'est pas devant son écran en train de chater avec d'autres célibataires, mais en leur compagnie, à l'heure du dîner. Les rencontres digitales ont-elles envahi notre société? Oui. Fred participe à une soirée Meetic, organisée par le site. Lors de

2 000 sites de rencontres et 18 millions de célibataires

cette «*pasta party*», 40 convives – 21 hommes et 19 femmes – apprennent à se connaître. L'ambiance, un peu empruntée au départ, s'allège l'alcool aidant. Les filles viennent entre copines, pour se rassurer. La plupart sont des trentenaires débordées par leur carrière. Delphine, 28 ans, a amené une collègue «*pour voir, s'amuser*». Mais «*les 40 euros par personne, c'est pas pour manger des pâtes...* explique Nicolas, une dizaine de soirées de ce genre à son actif. *Il ne faut pas se le cacher, les gens sont là pour rencontrer quelqu'un*. Avec plus de 2 000 sites de rencontres en France, le secteur s'est démocratisé depuis le lancement de Meetic en 2001. Le pionnier de l'amour 2.0 revendique aujourd'hui 100 000 connexions par soir en France et 840 000 abonnés dans 16 pays, pour un chiffre d'affaires de 164,8 millions d'euros en 2012.





**NARCO
TRAFFIC**

Coke en stock:
l'agence antidrogue de
Saint-Domingue a
découvert, en mars 2013,
cette cargaison de
poudre blanche dans un
avion à destination
de la France.

LA NOUVELLE FRENCH CONNECTION



DES CARAÏBES À ST-TROPEZ

Notre enquête sur les 682 kilos de drogue saisis dans le jet privé d'Alain Afflelou.

PHOTOS : REUTERS - DE OLIVERIAN MAXPPP

Alain Afflelou, ici devant son Falcon, en 2009, a été rapidement mis hors de cause par les enquêteurs.

Son appareil était proposé à la location par une société lyonnaise.

L'affaire démarre par une scène tout droit sortie d'un film hollywoodien. Nous sommes le 20 mars 2013. Il est 23 h 05 sur l'aéroport de Punta Cana. Après des mois d'enquête, l'heure est enfin venue de passer à l'action. Dans la nuit dominicaine, un hélicoptère militaire se pose sur le tarmac. À son bord, le redouté général Rolando Rosado Mateo et ses soldats de la Direction nationale de contrôle des drogues. L'escouade s'avance vers un Falcon 50, immatriculé F-GXMC. Dans le calme, ils en font descendre les quatre occupants. Tous citoyens français. Leurs noms : Bruno Odos, Pascal Fauret, Alain Castany et Nicolas Pisapia. L'objet des arrestations se trouve à l'intérieur du jet privé : des dizaines de valises entassées dans lesquelles on découvre 682 kilos de cocaïne pure, vraisemblablement fournie par les puissants cartels de la drogue mexicains, qui ont fait



Le gardien Chartreux depuis un demi-siècle, Dom Benoît est l'un des deux seuls moines à connaître la recette de la liqueur. Procureur du révérend père, il est chargé des relations avec les salariés de la distillerie, installée à Voiron.





Le monastère se situe à Saint-Pierre-de-Chartreuse, à 25 kilomètres de Voiron, au nord de Grenoble.



La Chartreuse fête ses 250 ans

La vallée du secret

JAMAIS BREVETÉE, JAMAIS ÉGALÉE, LA CÉLÈBRE LIQUEUR Verte A TRAVERSÉ LES SIÈCLES, JALOUSEMENT PROTÉGÉE PAR LES MOINES DE L'ORDRE DES CHARTREUX. VOICI SON HISTOIRE. **ZEPPELIN (TEXTE ET PHOTOS)**

VOUS AVEZ AIMÉ ?

POURSUIVEZ VOTRE LECTURE EN
CLIQUEZ ICI

卷之三

L'AMOUR à l'heure d'Internet

La nouvelle révolution sexuelle



Sarkozy / Hollande Pourquoi ils ont besoin l'un de l'autre

A white computer mouse with a green scroll wheel, positioned on the left side of the desk.

Football

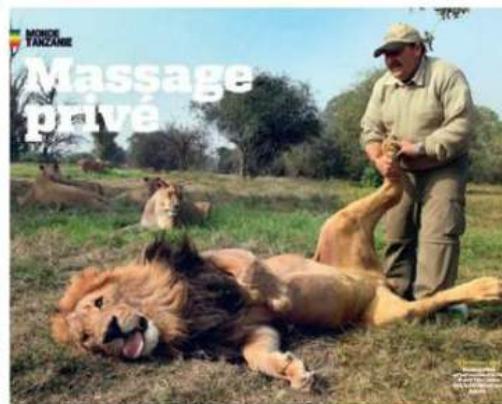
NOUVELLE FORMULE

— LE WEEK-END COMMENCE AVEC **VSD**

+ DE REPORTAGES

+ D'ÉVASION

+ D'ACTUS



L'AVENTURE HUMAINE

EN VENTE ACTUELLEMENT

Disponible sur



Penélope Cruz

what did you expect?*



*Vous vous attendiez à quoi? FRED & FARID

Orangina Schweppes France SAS RCS Nanterre B 404 907 941

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. WWW.MANGERBOUGER.FR